
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Fr
38
12

Fr
38
12(7)





BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE

DU LIMOUSIN

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE DU LIMOUSIN

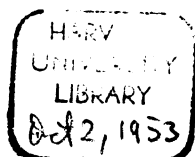
TOME VII

LIMOGES

CHAPOULAUD FRÈRES, IMPRIMEURS DE LA SOCIÉTÉ

1857

△
Fr 38.12 (7)
✓



FC Lowell Fund

LE COMTE DE BONNEVAL

(ACHMET-PACHA)

Il existe à Scutari d'Asie, dans le *tekkie* des derviches *mevlevi* (1), une tombe toujours curieusement visitée par les voyageurs européens. Comme toutes les tombes musulmanes, elle se compose d'une simple colonne de pierre, surmontée d'un turban : on y lit une inscription en langue turque, dont voici la traduction littérale :

DIEU SEUL EST PERMANENT.
QUE DIEU, GLORIEUX ET GRAND AUPRÈS DES VRAIS CROYANTS,
DONNE PAIX AU DÉFUNT ACHMET-PACHA,
CHEF DES BOMBARDIERS!
L'AN DE L'HÉGIRE 1125.

Achmet-Pacha, le chef des bombardiers de l'empire ottoman, avait été le comte Claude-Alexandre de Bonneval, né au château de Coussac près Saint-Yrieix le 14 juillet 1675.

La noblesse et l'illustration de sa maison remontaient au XI^e siècle : elle portait d'azur au lion d'or armé et lampassé de gueules, avec la devise *Victorious à tous les azars* ; et l'ornement extérieur de l'écu était un fanon romain au champ duquel se trouve le fameux monogramme S. P. Q. R. La terre de Coussac ne relevait que de la couronne, et le nom même de Bonneval était d'origine romaine, selon les vieilles traditions de famille.

Guillaume de Bonneval avait suivi saint Louis à la croisade ;

(1) *Tekkie*, enceinte, enclos. *Derviches mevlevi*, derviches tournants.

Bernard de Bonneval avait occupé le siège épiscopal de Limoges depuis 1394 jusqu'en 1403; et nous lisons dans les mémoires du célèbre Blaise de Montluc que, dès le ^{xv}^e siècle, l'adage *D'Escars richesse, Bonneval noblesse*, était populaire et déjà vieux en Limousin et en Berry. Alliés aux maisons souveraines de Foix et d'Albret, les Bonneval étaient traités de cousins par les rois de Navarre; et Henri IV écrivait aux conseillers du parlement de Pau : « Je vous recommande l'affaire qu'a devant vous mon cousin le maréchal de Biron : je vous la recommande avec d'autant plus d'insistance qu'il est mon proche parent par la maison de Bonneval ».

Ces détails ne sont pas une inutile revue généalogique ni un exposé sans but de titres nobiliaires : pour bien juger un homme célèbre du ^{xvii}^e siècle au double point de vue de la morale et de l'histoire, il faut examiner dans quel rang de la société il est né, d'où il est parti, quels étaient ses préjugés d'éducation, enfin si ses préjugés ne lui semblaient pas d'étroits devoirs de caste. Or, vers le milieu du règne de Louis XIV, un grand nombre de gentilshommes étaient encore imbus des sentiments et des idées qui avaient donné des armées aux adversaires de Richelieu, et troublé la régence d'Anne d'Autriche par les guerres de la Fronde; beaucoup d'esprits se raidissaient contre l'unité administrative que Louis XIV organisait au mortel préjudice de la noblesse; et le tout-puissant monarque, en disant : *L'Etat c'est moi*, avait opéré à son insu une révolution complète. De chef d'un gouvernement aristocratique et féodal, où l'épée des nobles était l'appui du trône aussi bien que le principe d'opposition à l'omnipotence monarchique, le roi s'était fait despote à la manière de l'Orient, et le souverain administrateur de toutes les parties du royaume. Alors avait commencé l'administration plus régulière des gens de robe et des gens de plume; et leur autorité devenait chaque jour plus insupportable et plus antipathique aux nobles de nom et d'armes. Quand on se rappelle qu'ils étaient toutes choses dans la vieille constitution française, on s'explique leur horreur pour l'ordre administratif de Louis XIV, et l'on s'étonnera moins que, à cette époque de transition, un gentilhomme d'un grand esprit et d'un grand cœur, qui se savait ou se croyait parent des maisons de Foix, d'Albret et de Bourbon, se soit perdu par des excès d'orgueil.

Bonneval, privé de son père dès l'âge de neuf ans, fut placé chez les jésuites, et s'y montra spirituel, intelligent, mais indiscipliné et indisciplinable. Là il s'éprit d'un goût immodéré de lecture : ce goût,

il l'a conservé toute sa vie, et c'est le seul auquel il soit demeuré fidèle. Cependant il fallut le retirer du collège avant qu'il eût terminé ses études; et son parent, le célèbre amiral de Tourville, le fit entrer à onze ans dans la marine. La guerre contre la Hollande et l'Angleterre se déclara en 1688. Le ministre de la marine Seignelay, faisant l'inspection des ports, eut à passer la revue des gardes de la marine, et voulut réformer Bonneval parce qu'il n'avait pas encore treize ans. L'impétueux enfant répliqua qu'on ne réformait pas un homme de son nom. Cette réponse hardie désarma le ministre, qui reprit : « N'importe, monsieur ! le roi casse le garde de marine, et le nomme enseigne de vaisseau ». — L'officier imberbe assista aux grandes batailles navales de Dieppe et de Cadix, qui donnèrent aux flottes de Louis XIV la supériorité et l'empire dans les mers européennes, empire de quatre années de durée, et que notre marine perdit, en 1692, à la désastreuse bataille de La Hogue.

Quelque temps après la paix de Ryswick, Bonneval, engagé dans une affaire d'honneur, blessa de trois coups d'épée un lieutenant de vaisseau que protégeait Pontchartrain. Pontchartrain, ministre de la marine, en était le fléau, et le jeune Bonneval se vit contraint de quitter le service de mer pour échapper à la dépendance de ce vindicatif ministre. En 1698, il acheta un emploi dans le régiment des gardes-françaises, ne le conserva que deux ans; et, à l'ouverture de la guerre de la Succession, obtint l'agrément d'acheter et de lever le régiment de Labour-infanterie, qui fut envoyé à l'armée d'Italie. Bonneval allait débiter sous le maréchal de Catinat, à la meilleure école, celle de la sagesse et de la raison, deux choses où malheureusement il ne fit aucun progrès; malheureusement aussi Catinat déplaisait à la cour, et ne tarda pas à être remplacé par Villeroy, qui, enlevé dans Crémone le 2 février 1702, eut pour successeur le duc de Vendôme. Ce prince, après une tentative inutile contre l'armée qui bloquait Mantoue et le brillant combat de cavalerie sur le Crostolo, marchait par la rive droite du Pô afin de couper aux Impériaux leurs communications avec les duchés de Modène et de Mirandole. On croyait alors le prince Eugène dans le Seraglio, entre le Pô, le Mincio et les lacs de Mantoue. Mais il avait secrètement passé le Pô, et tenait son armée en bataille à la droite du confluent du Zéro, gros ruisseau qui baigne la plaine de Luzzara. Les Impériaux étaient si bien cachés par la digue élevée qui en retient les eaux que notre avant-garde ne soupçonna pas leur présence, et, le 15 août, s'établit tranquillement à Luzzara à portée du feu de l'ennemi. Cette inconcevable

négligence faillit perdre l'armée : un hasard, la présence d'esprit de Bonneval et sa résolution la sauvèrent.

La digue du Zéro n'était pas tracée en ligne droite; elle formait des inflexions en se pliant aux mouvements du terrain, et se trouvait, sur un point, tellement rapprochée du camp destiné au régiment de Bonneval qu'un de ses aides-majors ne crut pas pouvoir mieux faire que d'y placer une grand'garde. Cet officier, monté sur la crête de la digue, aperçut, contre son talus extérieur, toute l'infanterie ennemie embusquée de l'autre côté du ruisseau. Aux cris d'alarme de l'aide-major et des hommes de la grand'garde, Bonneval était accouru avec ses trois bataillons : il soutint le choc et le feu des Impériaux, qui, découverts et surpris à leur tour, montaient de tous côtés sur la digue. Il y eut naturellement beaucoup de décousu et de désordre dans les premières attaques et dans la défense; mais la résistance de Bonneval donna au reste de notre ligne le temps de prendre les armes et d'arriver au combat : des haies et de nombreuses clôtures coupaient le terrain entre la digue du Zéro et le camp de Luzzara : nos troupes les défendirent avec une grande opiniâtreté et cette intelligence particulière à nos soldats qui, dans tous les temps, a remédié bien souvent aux fautes de leurs chefs. Ce fut un combat corps à corps, à coups de fusil ou à l'arme blanche : il ne finit qu'à la tombée de la nuit; et le prince Eugène, lassé plutôt que vaincu, donna le signal de la retraite.

C'est de cette journée que datent la réputation militaire de Bonneval et la haute estime que lui portèrent le prince Eugène et le duc de Vendôme. Pendant cette sanglante action, le prince Eugène s'était constamment tenu très-près de sa première ligne de feu, et avait remarqué la belle mine de Bonneval et sa brillante et tranquille valeur. Quelques années plus tard, il lui disait : « C'est cependant vous qui avez fait échouer, à Luzzara, l'opération la plus adroitement combinée de ma campagne de 1702 ». De son côté, le duc de Vendôme le complimenta, l'admit dans son intimité, et l'aima bientôt à la folie. L'humeur de Bonneval et même ses défauts devaient plaire à ce petit-fils d'Henri IV, aussi brave que son aïeul, doux, affable, prodigue, sans faste et sans morgue et l'idole du soldat; d'ailleurs voluptueux, indolent, négligeant les détails du service, laissant périr la discipline, mais réparant, un jour d'action, par de subites illuminations et les à-propos de son génie guerrier les embarras où le jetait son incurable paresse.

L'année suivante, notre allié le duc de Savoie abandonna la cause

de Louis XIV, et reçut de l'empereur et de l'Angleterre tout ce que les deux couronnes de France et d'Espagne lui avaient refusé.

Cette défection força le duc de Vendôme à revenir dans le Piémont. Il prit Yvrée au mois de septembre 1704, et détacha Bonneval à la tête de son régiment et de huit cents dragons contre des rassemblements de paysans armés qui inquiétaient notre ligne de communication, et interceptaient les convois d'hommes et de munitions destinés au siège de Verrue. Bonneval rencontra quatre mille de ces paysans sur la Cerva, les dispersa, s'empara de la ville de Biella, soumit toute la contrée, et assujettit les habitants à payer au trésor de l'armée les mêmes taxes qu'ils payaient auparavant à leur souverain. Le duc de Vendôme approuva cette capitulation ; mais l'intendant de l'armée, usant des pouvoirs que lui avait conférés le ministre de la guerre Chamillard, annula cette capitulation, et exigea des habitants du Biellois de plus fortes contributions.

Bonneval se plaignit au duc de Vendôme, et reçut l'ordre de ne pas souffrir qu'on imposât arbitrairement et qu'on vexât les habitants du Biellois tant qu'ils exécuteraient fidèlement la capitulation. Le commissaire français, se voyant blâmé par son général en chef, se retira, et abandonna tous les services administratifs et même celui des hôpitaux. Bonneval y pourvut au moyen d'un marché d'urgence conclu avec des entrepreneurs à qui l'on fit une avance de mille écus. L'intendant de l'armée rejeta cette dépense ; et Vendôme, au lieu de trancher le différend et d'interposer son autorité, envoya le jugement de cette affaire au ministre. Bonneval avait d'abord exposé ses raisons avec beaucoup de mesure ; mais, l'affaire traînant en longueur, les explications devinrent de plus en plus aigres, et il eut le malheur de terminer un de ses rapports au ministre par cette phrase, qui devait tout gâter : « Je ne croyais pas qu'une dépense faite avec le consentement et l'approbation de monseigneur le duc de Vendôme fut sujette à la révision des gens de plume ; et, plutôt que de m'y soumettre, je la paierai moi-même ».

Chamillard répondit : « Monsieur, j'ai reçu la lettre que vous avez pris la peine de m'écrire au sujet des comptes du Biellois. Si la somme avait été véritablement employée, vous n'offririez pas d'en faire le remboursement à vos dépens ; et, comme vous n'êtes pas assez grand seigneur pour faire des présents au roi, il me paraît que vous ne voulez éviter de compter avec les gens de plume que parce qu'ils savent trop bien compter ».

A cet outrage, où Bonneval crut reconnaître la main et le ton des trésoriers et des administrateurs de l'armée, le bouillant gentil-

homme sauta hors de toute mesure et de toute raison , et répliqua à Chamillard :

« Monsieur, j'ai reçu la lettre que vous avez pris la peine de m'écrire , où vous me mandez que je crains les gens de plume parce qu'ils savent trop bien compter. Je dois vous apprendre que la grande noblesse du royaume sacrifie volontiers sa vie et ses biens pour le service du roi , mais que nous ne lui devons rien contre notre honneur : ainsi , si , dans le terme de trois mois , je ne reçois pas une satisfaction raisonnable sur l'affront que vous me faites , j'irai au service de l'empereur , où tous les ministres sont gens de qualité , et savent comment il faut traiter leurs semblables. »

La violence ne prouve jamais qu'on a raison ; l'honneur entendu à contre-sens conseille toujours mal , et l'orgueil trop écouté nous entraîne aux résolutions les plus funestes.

« Bonneval avait rudement vexé ces petits princes d'Italie que nous ménagions assez mal à propos , dit Saint-Simon ; leurs plaintes et celles des trésoriers lui attirèrent des reproches de Chamillard... Il y eut ordre de lui retenir tout ce qu'il pouvait toucher en attendant qu'on pût lui faire payer le reste (4). » Malgré cette opinion , il est probable que Bonneval n'avait pas agi autrement que ses camarades. Les gentilshommes , en entrant au service , y dévouaient sans mesure leur vie et leurs biens ; mais les grades militaires étaient si misérablement payés que les officiers ne pouvaient se soutenir qu'en employant des moyens qui nous sembleraient honteux , et que le gouvernement d'alors autorisait jusqu'à un certain point. De là cette doctrine généralement adoptée que la guerre devait nourrir la guerre. Rançonner à son profit un pays conquis n'était pas une action absolument défendue , et le pillage même avait ses règles et ses limites tracées d'avance. Le pur désintéressement , tel que nous le voyons pratiquer par les militaires de nos jours , était une vertu plus rare et moins obligatoire chez ceux d'autrefois.

Chamillard était d'une bonté , d'une probité devenues proverbiales à la cour et d'une incapacité ministérielle dont il y a eu peu d'exemples. Secrétaire d'état de la guerre et contrôleur général des finances , il portait à regret , et par soumission à Louis XIV , ce double fardeau , qui avait exigé précédemment l'emploi des forces réunies de Louvois et de Colbert. Devant le roi , il ne dissimulait pas son ignorance afin de démontrer qu'il n'était rien par lui-même , et que toutes les lumières , comme la toute-puissance , émanaient du

(4) *Mémoires* , chap. 158.

monarque ; mais, dans son cabinet, il prenait sa revanche, croyait savoir les détails et pouvoir les diriger, tandis qu'en réalité il laissait aller les choses au gré de quelques subalternes en crédit. Ils avaient tellement grossi les torts de Bonneval que celui-ci, craignant d'être arrêté et conduit à la Bastille, quitta secrètement l'armée avec un congé du duc de Vendôme et la permission de voyager en Italie.

A Venise, il se lia étroitement avec le marquis de Langallerie, ancien lieutenant-général, qui, poussé hors de France par les mêmes motifs que Bonneval, venait de prendre du service dans les armées de l'empereur. Il y avait entre eux communauté de fautes et de malheurs ; car, s'ils étaient coupables, du moins ne méritaient-ils pas la dure persécution qu'on exerçait à leur égard. Chamillard annonçait hautement qu'il poursuivrait Bonneval partout et à outrance ; qu'il le ferait saisir, enlever, dès qu'on le pourrait sans se compromettre, et qu'on le ramènerait en France pour instruire son procès et lui faire rendre gorge. Notre ambassadeur à Venise, l'abbé de Pomponne, se tenait prêt à servir les rancunes du ministre : il refusa donc ses bons offices à Bonneval, l'entoura d'espions, et le calomnia par ses nombreuses dénonciations à la cour. Cette conduite devait produire son effet, et ôter à Bonneval le peu de patience qui lui restait : il était parti en simple voyageur, et déjà on le traitait en suspect, et bientôt peut-être on le traiterait en véritable déserteur. Le prince Eugène, instruit de ses embarras, et qui, depuis le combat de Luzzara, le regardait comme un de nos meilleurs officiers, lui fit proposer, au nom de l'empereur, un traité avantageux ; et Bonneval, abandonné des siens, poursuivi par le ministre de France, privé de la finance de son régiment, dépouillé de son patrimoine, et n'ayant de ressources et d'asile assuré qu'à l'étranger, accepta, au commencement de l'année 1706, le grade de général-major autrichien.

Sur l'ordre du roi, le parlement de Paris instruisit les procès de Bonneval et de Langallerie, ainsi qu'il venait de le faire contre le prince d'Auvergne, neveu du maréchal de Turenne, et le prince Emmanuel de Lorraine ; et, dans la même année, tous les quatre furent condamnés à être pendus en effigie sur la place de Grève.

Au XVIII^e siècle, l'honneur aristocratique, bien ou mal compris, guidait les actions des gentilshommes, et leur persuadait qu'une épée, pourvu qu'elle fût bonne, était partout honorablement portée. « A la cour, dit Montesquieu, l'honneur entre dans toutes les façons de penser et toutes les manières de sentir, et dirige même les

principes. Cet honneur bizarre fait que les vertus ne sont que ce qu'il veut et comme il les veut ; il met de son chef des règles à tout ce qui nous est prescrit ; il étend ou il borne nos devoirs à sa fantaisie, soit qu'ils aient leur source dans la religion, dans la politique ou dans la morale (1) ».

D'après nos modernes convictions patriotiques, et dans un temps où le souverain met sa gloire à être et à se dire le premier serviteur de l'Etat, l'abandon du drapeau national est un crime et le plus grand de tous ; mais, au temps de Bonneval, peu de personnes connaissaient ou éprouvaient l'amour de la patrie, qu'il est plus aisé de sentir que de définir : la patrie, qu'on doit aimer comme une seconde mère, était un mot à peine balbutié, à peine compris, et ne s'identifiant pas encore avec le nom du roi. Les nobles ne se croyaient pas de grands devoirs envers la patrie, et se croyaient le droit de se venger des injures personnelles venues du roi ou des ministres ; car l'on n'était pas tellement éloigné des guerres de la Fronde qu'on eût oublié les exemples des plus grands princes et des plus grands hommes de guerre, Gaston d'Orléans, Condé, Conti, Nemours, Beaufort, Longueville, La Rochefoucauld, Turenne, Luxembourg, qui, en haine d'un tout-puissant ministre, s'étaient alliés aux ennemis de la France.

A la désastreuse bataille de Turin (7 sept. 1706), Bonneval commandait six bataillons au centre de l'armée impériale ; et, s'il eut le fatal honneur de mener l'attaque décisive contre la partie de nos lignes que défendit héroïquement la brigade de la Vieille-Marine, il fut du moins assez heureux pour préserver d'une mort certaine son frère aîné, tombé sous les coups des Hongrois : « Vous voyez, monsieur le marquis, lui dit-il, qu'il est bon d'avoir des amis partout ». Au siège d'Alexandrie, il se distingua comme ingénieur et comme artilleur ; et, à ce double titre, fut chargé de diriger celui de la citadelle de Tortone : il l'enleva d'assaut, et, sur la brèche, combattit corps à corps, et tua deux officiers de la garnison sarde.

L'heureux empereur Joseph I^{er}, victorieux partout grâce au prince Eugène et à Marlborough, se montrait presque absolu en Italie, où il prétendait dominer seul. Ses armées occupaient Naples, la Romagne, le Bolonais, et menaçaient Rome ; il faisait sommer tous les princes et tous les possesseurs de fiefs de produire leurs titres ; il donnait quinze jours au duc de Parme pour lui rendre hommage, et faisait distribuer des manifestes qui attaquaient la puissance temporelle du

(1) *Esprit des lois*, liv IV, ch. II.

Saint-Siège. Le pape Clément XI et tous les princes italiens étaient consternés. Dans cette extrémité, trente-quatre cardinaux eurent la hardiesse de faire ce que n'osaient entreprendre ni la république de Venise, ni Gênes, ni Parme, ni Florence : ils levèrent une armée à leurs dépens. Bonneval marcha contre elle, s'empara de Comachio ; et, dans le seul engagement auquel donna lieu cette guerre en miniature et à petit bruit, il eut le bras cassé d'un coup de feu tiré par un milicien papal. En 1740, il servit en Flandre, et y commanda un corps de huit à neuf mille hommes. Les succès des alliés ne répondaient pas alors à ceux des années précédentes : ils ne gagnaient plus de batailles, et usaient leur fortune aux sièges dispendieux de nos places fortes sur la frontière du nord. Chamillard était enfin tombé du ministère, non par ses fautes, mais sous une intrigue de M^{me} de Maintenon et de la duchesse de Bourgogne. Villars commandait nos armées : le 24 juillet 1742, il remporta la mémorable victoire de Denain, dégagea nos frontières, poursuivit le prince Eugène jusqu'au-delà du Rhin, s'empara de Landau, de Fribourg et de tout le Brisgau autrichien : la France fut sauvée. Louis XIV put traiter de la paix à des conditions dignes de lui ; et, si, à Utrecht, il subit la loi de l'Angleterre, il la fit à l'empereur et à l'empire germanique par le traité de Rastadt.

Pendant les négociations entamées à La Haye, Bonneval se battit en duel avec un gentilhomme français qui lui soutenait que Louis XIV n'avait jamais aspiré à la domination universelle en Europe ; et, l'année d'après, aux conférences de Rastadt, il se battit de nouveau avec un officier général prussien qui, ayant accusé précisément le roi d'avoir eu cette ambition, s'était exprimé à son égard en termes irrévérencieux. Les écarts en sens opposés ne coûtaient guère à Bonneval, comme à tous les hommes qui ont plus de cœur et de chaleur de tête que de réflexion, et qui n'ont jamais pour suspect ce qui s'offre de soi-même à leur esprit.

La paix le ramena à Vienne. Bien vu de l'empereur Charles VI, aimé de sa cour et de l'armée, favori du prince Eugène et habitant son propre palais, Bonneval était devenu, en peu d'années, colonel propriétaire d'un régiment d'infanterie, Feld-zeug-Meister, c'est-à-dire général d'artillerie et membre du conseil aulique de la guerre.

L'armée autrichienne ne jouit pas long-temps du repos que semblait lui promettre la paix conclue à Bade. En 1745, le grand-visir Ali-Coumourgi attaqua en Morée les possessions de la république de Venise, et s'en empara en une seule campagne. Venise réclama les secours de l'empereur ; et, aux termes du traité

d'alliance de 1684, Charles VI se vit contraint de déclarer la guerre à la Porte. Bonneval eut un commandement à l'armée de Hongrie, et la valeur qu'il déploya pendant la campagne de 1716 a été célébrée par notre grand lyrique, J.-B. Rousseau, dans sa belle ode au prince Eugène. On sait que la célèbre bataille de Peterwaradin fut livrée, le 5 août, dans la plaine de Carlowitz. La déroute des Turcs fut complète; et le grand-visir (1), grièvement blessé en combattant à la tête de ses gardes, mourut le lendemain. Cependant le premier choc n'avait pas été favorable aux Impériaux : en effet, lorsque leur infanterie, formée en huit colonnes, sortait de son camp et commençait son déploiement, elle fut chargée avec tant de vigueur par les janissaires que le désordre se mit dans ses rangs. Les généraux durent payer de leur personne; « et le comte de Bonneval, dit Voltaire, se trouva entouré d'un corps nombreux de janissaires : il n'avait auprès de lui que deux cents hommes de son régiment; il résista une heure entière, et, ayant été abattu d'un coup de lance, dix soldats qui lui restaient le portèrent à l'armée victorieuse (2) ». Bonneval, dans cette sanglante journée, avait fait plus et mieux que ne le dit Voltaire. Quoique blessé d'un coup de lance et meurtri d'une chute de cheval, il garda le commandement de l'aile droite après la mort des généraux Lacken et Wallenstein, et repoussa les janissaires jusqu'à leur camp : aussi le prince Eugène, en donnant à la marquise douairière de Bonneval des nouvelles de son fils, lui mandait qu'il s'était conduit en grand capitaine.

Banni de son pays par suite de son exécution en effigie, Bonneval désirait effacer judiciairement cette tache, et sollicitait des lettres d'abolition afin de pouvoir rentrer en France. Le prince Eugène pressait avec chaleur la conclusion de cette affaire. Déjà l'abbé Dubois, l'ami du régent et son principal conseiller, écrivait à la cour de Vienne que *le comte de Bonneval, s'étant toujours conduit très-sagement par rapport à ses discours touchant le roi, n'était pas comme la plupart des autres Français établis dans les pays étrangers*

(1) Rien n'égalait la présomption d'Ali-Coumourgi si ce n'est son féroce fanatisme. Quand il sut qu'on envoyait contre lui le prince Eugène, et que c'était un grand général : « Tant mieux, dit-il, je deviendrai plus habile encore à ses dépens ». — Furieux de sa défaite et poussé par l'esprit de sang et de vengeance, il donna, avant de mourir, l'ordre de décapiter le général Brenner et quelques autres prisonniers de marque, en s'écriant : « Que ne puis-je traiter de même tous ces chiens de chrétiens ! »

(2) *Siècle de Louis XV*, chap. 1^{er}.

toujours emportés contre leur patrie (1); et le duc d'Orléans, qui ne demandait pas mieux que d'être agréable au prince Eugène, fit expédier à Bonneval ses lettres d'abolition. Il vint les présenter au parlement de Paris, qui les entérina le 5 février 1717. Pendant ce voyage, il fut présenté au roi, au régent, aux ministres, et vit toute la cour. Sa famille, le croyant disposé à ne plus quitter la France, le détermina à épouser sa cousine, mademoiselle de Biron. Mais il aurait été plus facile d'arrêter le vol d'un orage que de fixer l'humeur inconstante de Bonneval : au bout de douze jours de mariage, il repartit pour Vienne, et n'a jamais revu ni sa femme ni la France. M^{me} de Bonneval, morte en 1744, lui demeura fort attachée, et cessa de lui écrire seulement lorsqu'il eut pris le turban. Ses lettres, qu'on a conservées, prouvent combien son cœur renfermait de fierté, de résignation et de tendresse ; elle avait de l'instruction, de la délicatesse, de la prudence, de la passion, enfin tout ce qui est du ressort d'une femme, et que résumant ces trois mots : *plaire, aimer et pardonner*.

La guerre contre les Turcs continuant en Hongrie, Bonneval, à l'ouverture de la campagne de 1717, avait sous ses ordres la gauche de l'armée impériale. Le prince Eugène, maître de Temeswar et de la ligne du Temès, vint assiéger Belgrade : les Turcs, au nombre de cent mille hommes, arrivèrent au secours de ce boulevard de leur empire, et cernèrent le prince Eugène, qui, réduit aux abois, déboucha de ses retranchements le 16 août, battit l'armée ottomane plus complètement encore qu'à Petervaradin, lui tua ou prit vingt-cinq mille hommes, fit capituler Belgrade trois jours après, et mit le sceau à sa gloire en imposant à la Porte l'humiliant traité de Passarowitz.

Cependant le cardinal Alberoni, premier ministre d'Espagne, s'était mis en tête de bouleverser toute l'Europe. S'il n'avait pas réussi à empêcher les Turcs de consommer leur paix avec l'Autriche, il avait été plus heureux dans la Méditerranée, où les troupes espagnoles s'étaient emparées de la Sicile, qui appartenait à l'empereur, et de la Sardaigne, qui appartenait au duc de Savoie, depuis le traité d'Utrecht. Bonneval eut le commandement d'un corps expéditionnaire de dix-huit mille Impériaux et Piémontais, chargé de reconquérir la Sardaigne ; mais, le comte de Mercy ayant trouvé en Sicile plus de résistance qu'on ne s'y attendait, Bonneval reçut l'ordre

(1) Correspondance de Dubois, Paris, 17 mai 1716.

d'aller le renforcer, et de lui conduire les munitions fournies par la France. Il débarqua, le 8 octobre 1719, devant Messine, qui, attaquée plus vigoureusement, ne tarda pas à se rendre. Bientôt l'accord se rétablit entre les puissances européennes ; et Alberoni, chassé du ministère et de l'Espagne, devint la risée de ceux qu'avaient fait trembler ses gigantesques projets.

Dès l'arrivée de Bonneval en Sicile, la mésintelligence s'était mise entre les deux généraux de l'armée autrichienne : Bonneval n'obéissait volontiers qu'au prince Eugène, et avait trois choses également acérées, la langue, la plume et l'épée. Placé en sous-ordre, il éclata en sarcasmes contre Mercy, blâmant à tout propos ses opérations, et disant qu'il avait failli perdre l'armée, et compromettre par sa faiblesse le succès du siège de Messine. La cour de Vienne, pour apaiser la querelle, rappela Bonneval.

A cette époque, il était au premier rang des généraux de l'empereur, et touchait au commandement en chef des armées ; encore un pas, et il atteignait à ce suprême honneur. C'est de là qu'il est tombé, et tombé par ses fautes multipliées. Que nous reste-t-il à raconter ? les circonstances de sa déplorable chute : ce sera un douloureux récit ; car les misères et les emportements d'orgueil, nous allons en trouver à chaque pas !

Le prince Eugène avait été le tonnerre et le bouclier de la monarchie autrichienne pendant la guerre ; il en était le guide depuis la paix : juste appréciateur du mérite, il avait poussé au ministère trois de ces laborieux hommes de plume dont Bonneval ne parlait jamais qu'avec dédain. A propos de l'important gouvernement de la ville d'Eszeck, qu'il demanda avec trop de hauteur, et qu'on lui refusa peut-être à tort, il se déchaîna en chansons d'un style cynique contre le prince Eugène, contre ses créatures ministérielles et les créatures de ses créatures : malheureusement cette poésie, plus que grivoise, fit beaucoup de bruit à la cour de Vienne, et parvint jusqu'à l'empereur, qui s'en irrita. Charles VI était de mœurs austères, et voulait les j'mprimer à sa cour : il témoigna son mécontentement de ce qu'on souffrait un pareil dévergondage d'esprit, et de ce qu'on tolérait les désordres publics de Bonneval ; et le prince Eugène, pour le préserver de la colère impériale et d'une foudroyante disgrâce, l'envoya commander dans les Pays-Bas autrichiens en qualité de lieutenant-général.

Le marquis de Prié en était le vice-gouverneur avec les attributions et l'autorité de ministre. C'était un Piémontais d'une naissance

obscur , de beaucoup de talent , et qui , se trouvant trop à l'étroit au service du duc de Savoie , avait passé à celui de l'empereur , où il avait fait un chemin rapide dans l'armée et dans les emplois diplomatiques. Marquis de fraîche date , il avait aux yeux de Bonneval deux torts impardonnables : il était un parvenu , et se trouvait son supérieur. Le ministre et le lieutenant-général s'abordaient non sans méfiance , et leur froideur augmenta chaque jour par la différence de leurs mœurs , de leurs manières et de leur tenue de maison : l'un vivant avec une prudente économie , l'autre affichant un luxe qui était dans ses goûts , et qui , d'après sa position , ressemblait à de l'insolence envers le vice-gouverneur. Ce contraste éveillait entre eux de continuelles animosités ; les rivalités et les médisances de la petite cour de Bruxelles ne tardèrent pas à se mettre de la partie , et ils furent bientôt brouillés.

Pendant l'été de 1724 , le bruit se répandit tout à coup que la moitié du régiment de Bonneval , en garnison à Mons , avait déserté en France , et que l'autre moitié , le colonel en tête , se disposait à en faire autant. A quelques jours de là , on s'entretint d'une aventure amoureuse , terminée à Madrid , disait-on , d'une manière tragique , et où l'on attribuait le rôle principal à la jeune reine d'Espagne , Marie-Louise d'Orléans. Tout cela n'était que mensonge , et ne valait pas la peine qu'on s'en occupât ; mais Bonneval le prit au vif : il avait des raisons de croire que la première de ces calomnies était une perfidie du marquis de Prié , et que la seconde avait été propagée à dessein par les personnes de sa famille. Sans se donner le temps de réfléchir , il fit distribuer dans Bruxelles cette inconcevable provocation :

« Il a déserté depuis peu quatre soldats du régiment de Bonneval , et pas davantage : c'étaient des ivrognes. *Un coquin* a fait courir le bruit que la moitié du régiment avait déserté. Si le comte de Bonneval connaissait ce misérable , il lui donnerait cent coups de bâton si son père était gentilhomme , et , s'il ne l'était pas , des valets seraient encore assez bons pour lui donner les écrivains. (Bruxelles , 24 août 1724.) »

Bonneval se montra non moins emporté en défendant la jeune reine , qui n'avait nul besoin qu'on la défendit d'une accusation absurde et tombant de soi-même. Les gens sages ne virent là qu'un prétexte d'insulter le marquis de Prié , d'outrager sa femme et sa fille , et peut-être de rappeler au public une parenté presque oubliée avec la maison de Bourbon. Le prince de Ligne , qui , dans ses écrits ,

se montre si favorable à Bonneval, traite cette conduite de *don-
quichotterie* (1).

Le marquis de Prié, justement blessé, ordonna les arrêts à Bonneval, et, comme celui-ci ne les garda pas, et s'en moqua publiquement, il le fit arrêter, et conduire au château d'Anvers. Son emprisonnement, qu'il souffrit d'abord avec assez de patience, dura près de trois mois; et ce ne fut que vers la fin de novembre qu'il reçut un ordre de l'empereur, lui enjoignant de venir par le plus court chemin à Vienne pour rendre compte de sa conduite au conseil aulique de la guerre. Selon la discipline militaire en Autriche, un pareil ordre n'admettait ni lenteurs ni retard dans son exécution, et la désobéissance était punissable de mort. Bonneval le savait; et cependant il s'en alla en Hollande sous un prétexte des plus futiles, séjourna un mois à La Haye, et persévéra dans ses habitudes d'imprudences et de légèretés. Aussi, en arrivant à quatre lieues de Vienne, il trouva un nouvel ordre d'aller se constituer prisonnier au Spielberg. Là il demanda des juges avec un ton de hauteur dont il a expliqué les motifs dans un mémoire destiné aux membres du conseil de guerre. — « J'ai l'honneur d'être allié de la reine d'Espagne, écrivait-il; j'ai des obligations infinies à sa maison. La proximité du sang, la reconnaissance, m'ont fait regarder comme une obligation indispensable de m'opposer à la calomnie et de la démentir. Je me serais cru indigne de vivre si je ne l'avais pas fait. Tout autre que le marquis de Prié aurait puni sa femme et sa fille, ou m'aurait rendu raison de son refus l'épée à la main.... Un homme de ma condition et de mon caractère ne saurait s'abaisser à rien qui sente la bassesse et la lâcheté. La cause que j'ai défendue est si juste que j'aurais cru me déshonorer si j'en avais usé autrement. La fermeté, la fierté même, conviennent à l'innocence, qui ne sait ce que c'est que de demander grâce, et ne peuvent choquer que ceux qui ignorent comment doit penser un homme de guerre, surtout s'il est d'une certaine naissance. »

A la fin de ce singulier mémoire, Bonneval, changeant de rôle, et se posant en juge de sa propre cause, prononçait contre lui la sentence suivante :

« Le comte de Bonneval, s'étant violemment rendu suspect de désobéissance en se rendant dans un pays étranger, où il a séjourné près d'un mois avant de se mettre en chemin pour Vienne, selon l'ordre de S. M. I., ayant aussi refusé les arrêts qui lui étaient ordonnés de la part du marquis de Prié, son supérieur : en puni-

(1) Mémoire sur le comte de Bonneval, p. 54.

tion de ces fautes, il tiendra prison pendant six mois, avec défense d'en sortir avant leur expiration, sous peine de mort. Permis à lui, après ce temps expiré, de poursuivre le marquis de Prié en réparation des calomnies dont il prétend que ledit marquis l'a flétri (1). »

Le conseil aulique condamna Bonneval à mort pour avoir désobéi à un ordre de l'empereur, et provoqué en duel son supérieur. Mais, sur l'intervention du prince Eugène, l'empereur lui fit grâce de la vie, commua sa peine en une année de prison, et le congédia de son service. Au mois de mars 1726, Bonneval fut mené à la frontière d'Italie, avec défense de remettre le pied dans les provinces de la domination autrichienne, et que, s'il contrevenait à cet ordre, on exécuterait la sentence du conseil de guerre. C'était de l'ingratitude, et de la plus monstrueuse; car il avait rendu de grands services, et pouvait en rendre de plus grands encore; mais l'Autriche était en pleine paix, et le malheureux Bonneval subit le sort commun aux transfuges de tous les temps et de tous les pays, qu'on brise sans pitié et sans regret lorsqu'ils deviennent des instruments suspects, inutiles ou incommodes.

Réfugié à Venise, où l'on pouvait si facilement s'emparer de sa personne, et en butte aux redoutables rancunes de l'Autriche, Bonneval mit le comble à ses torts et au danger de sa position en appelant en duel le prince Eugène. Cette folle provocation souleva contre lui l'empereur, la haute noblesse d'Allemagne et même celle de France. Il ne s'en tint pas là, et noua une correspondance politique avec les ministres d'Espagne pour leur dénoncer les desseins de l'empereur en Italie; ce qui ne l'empêchait pas d'écrire au duc de Richelieu, notre ambassadeur à la cour de Vienne, et au comte de Zinzendorf, grand-chancelier d'Autriche, pour qu'ils négociassent son pardon et sa rentrée dans l'armée impériale; et, comme son imagination s'exerçait sur tous les sujets à la fois, il rédigeait des mémoires sur la nécessité de creuser de nouveaux ports en France, d'améliorer les anciens, et de rendre les cours d'eau navigables. Il crut aussi avoir découvert le moyen de composer des pierres artificielles se durcissant sous l'eau. Enfin, désespérant de jamais rentrer en grâce auprès de l'empereur, et se sentant, chaque jour, plus compromis, il partit secrètement pour la Turquie avec des passeports que lui envoya le duc de Richelieu. Nous laisserons Bonneval raconter lui-même les causes et les circonstances de ce voyage, qui eut un si étrange dénouement :

(1) Voir le supplément.

« Pendant son séjour en Hollande (1724) (1), le marquis de Monteleon lui fit proposer par le juif Dulis d'entrer au service d'Espagne. Il y consentit, sans pourtant s'y être engagé absolument, n'ayant jamais voulu en rien recevoir, quoique, par la suite, le même Monteleon, qui était ambassadeur d'Espagne à Venise lorsque M. le comte de Bonneval se rendit dans cette république, lui offrit de nouveau, de la part du roi d'Espagne, de lui compter tout ce dont il aurait besoin; le marquis de Lapas, premier ministre d'Espagne, lui ayant aussi écrit que ledit ambassadeur avait ordre de lui remettre tout ce qu'il souhaiterait. M. le comte de Bonneval se contenta d'entretenir une correspondance suivie avec le marquis de Lapas et M. Patigno. Pendant ce temps, M. le comte de Bonneval, qui recevait continuellement de Vienne des avis très-sûrs de tous les desseins de la cour de l'empereur sur les affaires d'alors, écrivit à la cour d'Espagne de ne se fier nullement à toutes les belles promesses de la cour de Vienne; qu'elle ne cherchait qu'à la tromper, et que l'empereur ne permettrait jamais que don Carlos passât en Italie. Il en déduisait les motifs, et conseillait à la cour d'Espagne de prendre des mesures avec la France et l'Angleterre pour faire passer brusquement don Carlos en Italie. Entre autres, il disait dans sa lettre : « L'empereur est un fort honnête homme, qui ne refusera pas » que sa fille, seconde archi-duchesse, épouse don Carlos aux conditions convenues; mais vous devez être assuré que le prince » Eugène, ennemi irréconciliable de toute la famille des Bourbons, » s'y opposera; et, comme chef du conseil, il entraînera, tant qu'il » pourra, les autres dans son parti. Cependant le comte Louis de » Zinzendorf, grand-chancelier, peut être gagné, car il aime beaucoup l'argent. Le comte Gunter de Staremburg n'est point » intéressé, et ne peut pas être acquis par les dons; mais sa femme » prend de toutes mains; elle le gouverne, et lui fait faire ce qu'elle » veut. M. de Penterrider est un homme de probité à tous égards; » et, quoiqu'il soit parvenu d'un bas état au poste de vice-chancelier qu'il occupe, il est né avec des sentiments tout-à-fait » nobles, un esprit infini et une fidélité inviolable pour les intérêts » de l'empereur. Mais, si vous pouvez arriver à lui persuader que » rien n'est plus avantageux à S. M. I. que l'accomplissement de ce » mariage, vous aurez alors un partisan très-habile et fort accrédité. »

(1) Cette relation a été écrite par Bonneval au mois de juin 1729. Voir les lettres 2, 3 et 4.

» Les ministres d'Espagne le remercièrent en termes très-obligeants de tous ces bons avis. Quelques-unes de ces lettres parvinrent au comte de Koenigsegg, alors ambassadeur de l'empereur à Madrid, lequel en envoya à Vienne soit les originaux ou des copies très-exactes, sans que M. le comte de Bonneval ait jamais pu savoir au juste comment M. le comte de Koenigsegg s'y était pris pour les avoir. Il a toujours supposé que le marquis de Monteleon instruisait la cour de Vienne de tout ce que le comte de Bonneval conseillait à celle de Madrid, et cela afin de s'attirer le bien-vouloir et la protection de l'empereur, et ainsi conserver des biens considérables qu'il avait dans le Milanais; et que ses avis furent la cause que le comte de Koenigsegg eut ordre de faire tous ses efforts à Madrid pour y avoir quelques lettres du comte de Bonneval. En effet il réussit à en avoir quelques-unes des plus essentielles.

» A la fête de l'Ascension, en 1729, à Venise, où la coutume est de se promener et de se divertir sous le masque, le comte de Bologne, ambassadeur de l'empereur, reconnut M. le comte de Bonneval, qui était aussi masqué, l'accosta, et se fit connaître à lui. Il le mena fort à l'écart, et lui dit : « Vous donnez des avis à l'Espagne tout-à-fait contraires aux intérêts de l'empereur : il en est informé. Vous avez écrit telle et telle chose ». Il lui en fit un détail circonstancié et si précis que M. le comte de Bonneval l'avoua en lui disant : « Je crois que vous avez mes lettres dans votre poche. » L'ambassadeur continua de parler en termes très-moderés, et dignes d'un fort galant homme. Il lui conseilla de cesser un tel commerce; lui dit, qu'il devait connaître que, dans une ville tout ouverte comme Venise, il serait facile à l'empereur de le faire enlever, mais que, eu égard à ses grands services, S. M. I. ne lui ferait aucune peine; et que, s'il ne donnait plus sujet de plainte, il pouvait l'assurer que ses affaires se raccommoderaient à Vienne, tant celles qu'il avait avec le prince Eugène que toute autre. Cette conversation fut un avis à M. le comte de Bonneval pour se tenir sur ses gardes; il ne sortit plus de son logis qu'avec précaution, et pensa très-sérieusement sur la réflexion que Venise était tout ouverte, et qu'il était possible d'y être enlevé. Il conclut de là que, si on ne l'avait pas fait, on pouvait le faire. Il mit en délibération s'il se réfugierait chez les Suisses protestants ou catholiques, ou en Hollande, ou en Angleterre. Il n'avait pas assez d'argent pour figurer à Londres un certain temps selon son rang : il ne se croyait pas assez en sûreté chez les Suisses ni chez les Hollandais. Il avait eu depuis long-temps envie de voir Constantinople, et, lorsque le

comte de Wirmond y fut en 1749 pour ratifier la paix de Passarowitz, il demanda à l'empereur d'y aller avec lui : ce qui lui fut refusé par la considération que, étant général de l'infanterie impériale, il ne pouvait paraître que selon son rang ; ce qui n'était pas compatible à la suite d'un ambassadeur. Il en forma de nouveau le projet en 1729 pour satisfaire sa curiosité, se mettre à l'abri contre la cour de Vienne en cas qu'elle tentât de lui faire de la peine, et dans ce voyage entretenir toujours sa négociation pour passer en Espagne à des conditions convenables, et voir la nature des affaires entre cette cour et celle de Vienne. Il prétexta d'aller à Corfou, auprès du général Schulembourg, qui effectivement l'avait invité à y aller voir ses nouvelles fortifications ; mais, au lieu d'aller à Corfou, il fut à Raguse, et en faveur du duc de Richelieu, alors ambassadeur de France à Vienne, qui ne le désignait que comme gentilhomme qui avait dessein de voyager ; et lequel passeport on ne regarda presque point à Raguse. Il passa en Bosnie avec cinq ou six personnes de sa suite. En arrivant à Bosna-Seraï, forteresse et ville frontière appartenant aux Turcs, il fut reconnu par le major du régiment Odward. Cet officier était venu d'Esseck, forteresse frontière appartenant à l'empereur, pour quelques raisons d'affaires concernant son régiment, alors à Esseck, et était assis à la porte d'une hôtellerie, fumant sa pipe. Il reconnut M. le comte de Bonneval, se leva, et le salua très-profondément, en lui faisant son compliment en allemand. Bonneval ne fit pas mine de le voir, et continua sa route pour se rendre au logement que lui avait retenu un de ses gens qui avait pris les devants. Cet officier ne perdit point de temps, mais courut promptement chez le commandant de la ville et forteresse de Seraï. C'était alors un nommé Achmet-Gazi-Pacha. L'officier allemand lui dit : « Vous avez dans la ville un » homme de la première distinction et général de l'infanterie de » l'empereur mon maître, nommé M. le comte de Bonneval, qui est » arrivé aujourd'hui. Je le soupçonne de ne se réfugier dans les » états du grand-seigneur que pour y venir offrir ses services à la » Porte Ottomane, ce qui ne pourrait être que très-préjudiciable à » S. M. I. Ainsi je viens protester entre vos mains que vous ayez à » vous assurer de ce seigneur ; que vous ne lui laissiez point pour- » suivre sa route, et que vous le gardiez pour le remettre à la cour » impériale lorsqu'elle le redemandera à la Porte Ottomane. — Je » pars, dit l'officier, tout à l'heure, pour en donner avis à Vienne, » et je vous laisse ma protestation par écrit, en turc et en allemand, » afin que vous n'en prétendiez cause d'ignorance ; et j'en emporte

« avec moi copie. » Le commandant de Serai fit assembler tous les principaux du lieu , et tint conseil sur ce qu'il y avait à faire. La conclusion fut que Achmet-Gazi-Pacha ne pouvait point laisser aller M. le comte de Bonneval. Cette résolution fut un effet de la crainte qu'avaient alors les Turcs des Allemands. Le pacha envoya à M. le comte son intendant avec deux autres Turcs de marque , lesquels lui dirent qu'il ne pouvait point sortir de Serai ; qu'il avait été reconnu par un officier allemand , lequel avait protesté entre les mains du pacha , et qu'il était parti pour en donner avis à Vienne. M. le comte eut diverses conférences avec le gouverneur, qui le traita très-civilement , lui fit offre de tout ce dont il aurait besoin , que rien ne lui manquerait , qu'il n'avait qu'à parler. M. de Bonneval ne voulut rien accepter, n'en ayant pas besoin. Il était parti de Venise avec quinze cents ducats d'or et de bons effets qui , en les vendant à très-bas prix , lui auraient rendu au moins trois mille ducats. Il n'épargna rien pour faire connaître au pacha qu'il le retenait injustement et contre le droit des gens ; qu'il n'était plus au service de l'empereur ; qu'il était libre , et n'était point son sujet , étant né Français. La crainte de désobliger les Allemands rendit toutes ses bonnes raisons inutiles. La cour de Vienne faisait agir vivement M. Talmann , son résident à Constantinople , pour que la Sublime Porte lui rendit M. le comte de Bonneval ; la cour de Vienne faisait aussi tramer à Serai pour l'enlever mort ou vif. L'on avait fait entrer dans le complot l'intendant ou kiaja d'Achmet-Gazi-Pacha. Un Grec , fort bigot dans sa religion et très-riche , établi à Esseck , était le chef du projet , et avait promis cinq mille piastres de récompense audit kiaja s'il pouvait faire enlever M. le comte , et promettait de bien payer divers Grecs qui devaient faciliter l'entreprise. On avait même donné à M. le comte de Bonneval un logement écarté , afin d'avoir plus d'aisance à l'exécution. Il s'était fait ami des gens du pays , et particulièrement des chefs des janissaires , lesquels font , en Bosnie , la loi aux pachas. Il faisaient aux uns de petits présents , et les traitait tous très-affablement. On le tenait au courant de toutes les démarches que ses ennemis faisaient contre lui à Constantinople et en Bosnie. Il commença par attirer autour de sa maison environ trente gros chiens vagabonds qu'il faisait nourrir avec soin. Ce fut là sa première garde ; mais elle ne pouvait pas le préserver du poison , dont son chef de cuisine , qui était natif de Paris , l'avait préservé trois fois ; entre autres une dans du lait caillé , où il aperçut une fente qui lui dénotait quelque chose d'extraordinaire. Le cuisinier empêcha que le riz ne fût servi sur la table , et le fit donner à des chiens , dont quatre , qui

en mangèrent, moururent immédiatement. Toutes ces opérations se faisaient par ledit kiaja. Le pacha gouverneur de Seraï en avait quelques soupçons, et avait dit souvent à M. le comte de Bonneval de ne boire de café nulle part : « Pas même chez moi, lui dit-il, et encore moins chez mon kiaja ». M. le comte, voyant tant de fureur dans ses ennemis, et user de moyens si abominables pour le perdre, chercha à prendre des précautions plus sûres contre eux : il déclara à un des janissaires de Bosnie tout ce que l'on machinait contre lui, tous les risques qu'il avait courus depuis qu'il était à Seraï. Ce chef en fut touché. « Je pars dans l'instant, lui dit-il, et je vous promets » que dans trois jours vous aurez de mes nouvelles, et que je trouverai moyen de vous délivrer de vos ennemis ; comptez sur moi. » Il lui tint parole, revint à point nommé accompagné de trois de ses collègues qui lui dirent : « Nous sommes quarante chefs à la tête des » janissaires bosniaques ; notre corps est au moins de six mille » hommes, qui vous prend sous sa protection, et nous vous amenons » une garde de dix hommes fidèles et déterminés, qui viennent à » pied, et seront ici ce soir, qui ne vous quitteront point ; et nous les » ferons relever tous les huit jours par dix autres. Faites sur-le- » champ réparer cette maison-ci près de la vôtre pour les loger » quand ils arriveront (ce qui fut exécuté à l'instant), et venez » avec nous chez Achmet-Pacha. Nous voulons lui signifier, ainsi » qu'à son kiaja, quelle est notre résolution. » M. le comte de Bonneval fut avec eux. Ils dirent au pacha, le kiaja présent avec divers autres Turcs de marque : « Nous avons appris que quelques » personnes tendent à faire enlever et perdre par le feu ou le poison » cet étranger ; nous savons tout ce qui se machine contre lui, et » nous connaissons les personnes qui y ont part. Nous vous déclarons que notre corps de janissaires le prend sous sa protection, et » que nous lui donnons une garde de dix hommes. S'il lui est fait la » moindre insulte, et qu'il lui mésarrive, nous ferons main basse » sur ceux qui en seront les auteurs ; nous les mettrons en pièces, » et alors nous ne répondons pas de vous-même, seigneur pacha. » Nous vous prions donc de nous aider à lui sauver la vie, et à le » traiter avec tout l'honneur et la distinction que méritent son rang » et sa dignité. » Le pacha fut frappé de cette démarche, à laquelle il ne s'attendait pas, et, bien qu'il fût l'ami de M. le comte de Bonneval, et très-porté à l'aider en tout et partout, il craignit d'abord que ce procédé ne produisît quelque effet fâcheux. Celui qui eut la plus grande peur, ce fut le kiaja, qui dès lors, avec sa sequelle, ne parut plus s'occuper de M. le comte de Bonneval.

Ainsi, pendant quelques temps, il eut un peu de tranquillité. Il recevait continuellement des avis de Constantinople, comme M. Talmann y faisait tous ses efforts pour obtenir de la Porte qu'elle le rendit à l'empereur. M. le comte de Bonneval avait écrit une lettre au prince Ragotski, et une autre à M. de Villeneuve, ambassadeur de France, lesquels ne lui firent aucune réponse : le prince, parce que M. de Bonneval avait oublié le titre d'altesse dans sa lettre ; M. de Villeneuve garda le silence par déférence pour l'empereur. M. le comte a de fortes préventions que M. Talmann avait su gagner cet ambassadeur par quelque motif d'intérêt, afin qu'il ne réclamât point M. le comte de Bonneval comme Français. Il y avait environ sept mois qu'il était à Seraï lorsqu'il se détermina, n'ayant point de réponse auxdites lettres, d'envoyer à Constantinople un de ses gens pour y faire tous ses efforts pour qu'il ne fût point livré aux Allemands. Tout cela n'aboutit à rien ; et, dans plusieurs audiences que son envoyé eut des ministres de la Porte, particulièrement avec Méhémet, kiaja du grand-visir, lequel dit : « Je ne puis pas croire que M. le » comte de Bonneval soit Français, ainsi qu'il l'a débité, et que vous » l'assurez vous-même : il a quitté le service de l'empereur d'Alle- » magne ; il est libre, et cependant l'ambassadeur de France ne le » réclame point, et ne donne aucun signe de vie à son sujet. » Comment se peut-il, s'il est de sa nation, qu'il ne redemande pas » un homme de sa considération, pendant que tous les jours il se » donne tous les soins possibles pour se faire rendre des gens de » rien qui se réfugient chez nous, et qu'il sait être Français. Si cela » était, aurait-il dû ne faire aucune attention à la lettre que lui a » écrite votre maître ? » Sept mois se passèrent encore sans que M. de Bonneval ne vît rien arriver qui pût le garantir des Allemands. Enfin, au bout de quatorze mois, un courrier arriva à Seraï, expédié, de la part du grand-visir, au pacha de la province de Bosnie, pour des affaires qui regardaient son département. Ce même courrier, d'abord après avoir remis son paquet au pacha, fut chez M. le comte de Bonneval, et lui dit qu'il avait laissé chez le grand-visir, à Constantinople, un ordre ou commandement tout prêt, de la part du grand-seigneur, qui devait être envoyé audit Achmet-Gazi-Pacha, afin de le livrer sur les frontières et en toute sûreté aux Allemands ; qu'il en avait donné avis par une lettre audit pacha, et que l'ordre serait apporté par un courrier exprès, qui devait partir trois jours après lui. M. le comte demanda à celui-ci combien il en avait mis pour se rendre de Constantinople à Seraï ? Il répondit : « Neuf jours » ; qu'il avait fait beaucoup de diligence, et que celui qui

devait arriver après lui ne pourrait pas s'y rendre en moins de temps. Il lui demanda encore s'il pouvait lui procurer de voir la lettre d'avis qu'il avait apportée de la part de la Porte au pacha ; il répondit qu'il croyait qu'on la lui accorderait, et qu'il l'allait chercher. En effet, le pacha la lui remit, et il la porta à M. le comte de Bonneval, qui se la fit lire et interpréter trois fois de suite, afin d'en mieux comprendre le sens. Il fut convaincu qu'il allait être livré à ses ennemis au plus tard dans trois jours. Il récompensa le courrier, et le renvoya rendre la lettre au pacha ; il passa le reste du jour et de la nuit dans de très-grandes agitations. Il se rappelait la correspondance qu'il avait eue avec la cour d'Espagne quand il était à Venise ; que celle de Vienne en avait une exacte connaissance ; qu'on lui imputerait son passage en Turquie comme un crime, quoique le vrai motif fût d'éviter de tomber entre les mains de ses ennemis, et que la curiosité et la dissipation y avaient bonne part, jusqu'à un temps convenable pour passer au service d'Espagne et qu'on le chargerait d'avoir voulu prendre parti chez les Turcs. Il se voyait près d'être mis à la disposition de l'empereur, de subir une mort honteuse, ou une prison dure et cruelle, pire que la mort. Il voyait que l'ambassadeur de France n'avait pas daigné dire un mot à la Porte, qui, sans commettre en rien cet ambassadeur, aurait pu sauver M. le comte de Bonneval des mains de ses ennemis. Alors, dans une si cruelle extrémité, il prit le parti de se déclarer Turc, et voici comme il l'exécuta.

« Ce fut quatorze mois après son arrivée dans les états du grand-seigneur. Il avait fait rencontre à Seraï d'un Turc qu'il avait connu autrefois à Milan, au service d'une dame sa parente. Ce domestique fut pris dans les guerres de Hongrie, et ensuite se fit mahométan. M. le comte de Bonneval le tenait auprès de lui, et l'employait à servir. Il se confia à lui, et lui demanda s'il connaissait quelqu'un à Seraï qui fût bon musulman, et capable de garder un secret. Celui-ci dit que oui. — « Allez-moi chercher cet homme, et l'amenez ici. » Il s'enferma avec eux dans une chambre, n'y ayant nul autre qu'eux trois. Il ordonna à celui qui était à son service de demander à celui qu'il avait amené s'il savait positivement les paroles qui désignent la profession de foi des mahométans. La question fut faite, et la réponse fut que oui, qu'il savait ces paroles. « Dites-lui qu'il les » prononce, et je les répèterai après lui » ; ce qui s'exécuta immédiatement. Cela fait, M. le comte de Bonneval ordonna de nouveau à ces deux hommes de se taire, et de le suivre chez le pacha, où ils furent tous trois ; et là il leur dit de déclarer à ce pacha comment

lui, comte de Bonneval, était musulman (1). La déclaration faite, le pacha l'embrassa, le baisa, et lui fit mille caresses. Le commandement du grand-seigneur pour le livrer aux Allemands arriva effectivement deux jours après : il ne put plus être mis à exécution. Le pacha avait expédié à la Porte Ottomane promptement pour lui donner avis du changement de M. le comte de Bonneval ; et, sur cet avis, la Sublime Porte ordonna au même pacha de lui donner une somme de deux cent cinquante piastres par mois, à compter depuis le jour de son arrivée dans les états du grand-seigneur. Mais le fourbe de kiaja, qui avait promis de le livrer mort ou vif aux Allemands, s'appropriâ les quatorze mois écoulés depuis l'arrivée de M. le comte de Bonneval. Le kiaja a été ensuite puni de ses perfidies. M. de Bonneval, étant arrivé à la Porte, fit connaître ce fourbe, et prouva que, de quatre mille spahis qui avaient été commandés pour rétablir la forteresse de Seraï, à peine y en avait-il eu quelquefois la moitié, et dans d'autres temps le quart ; qu'il recevait de l'argent de ces mêmes spahis pour les exempter du travail, et qu'il s'appropriait une bonne partie des deniers que la Sublime Porte destinait au rétablissement de cette forteresse. L'on fit faire des informations sur les lieux, et l'on trouva vrai l'exposé de M. le comte de Bonneval. Le kiaja fut emprisonné ; on lui trouva six cents bourses de biens qu'on lui ôta, et il est mort dans les fers.

» M. le comte de Bonneval déclara à tout le monde que c'est au marquis de Villeneuve, ambassadeur de France à Constantinople, à qui il est redevable d'avoir pris le turban : « Il serait à souhaiter, » dit-il, que cela ne me fût point arrivé ; mais, puisqu'une étoile » fatale m'y a conduit, j'y soutiendrai la qualité d'honnête homme. » Il a fallu par une violence inouïe prendre ce parti : j'y serai fidèle » ainsi que je l'ai été quand j'ai servi la France et l'empereur.... »

» D'après l'opinion généralement adoptée, Bonneval n'aurait été qu'un illustre aventurier. Qu'on se détrompe : il était d'un esprit supérieur, et il aurait remué les Turcs si les Turcs avaient pu l'être. Depuis le règne d'Osman II (1618), la domination des janissaires

(1) Voici comme il évita la circoncision. Il pria à dîner des gens de marque, leur fit boire de la liqueur et beaucoup de vin, sous le nom de sorbet. Alors Bonneval passa dans sa chambre avec les deux affidés qui avaient attesté sa religion, et qui parurent destinés à lui faire l'opération par laquelle tout musulman est légal. Ils rentrèrent peu après dans la salle à manger, portant sur une assiette un morceau d'intestin de mouton ensanglanté. La supercherie ne fut pas seulement soupçonnée, et le néophyte, afin de mieux jouer son rôle de circoncis, garda le lit pendant quelques jours. (*Note du prince de Ligne.*)

devenait de plus en plus intolérable aux sultans ; et Achmet III , prince rempli de bonnes intentions , et novateur jusqu'à avoir permis l'établissement d'une imprimerie à Constantinople , nourrissait secrètement le projet de former un corps de troupes régulières qui l'aidât à secouer le joug de ses terribles dominateurs. Bonneval , enflammé de vengeance contre l'empereur , aspirait à combattre ses généraux , et se croyait certain de les vaincre si l'on mettait à sa disposition des troupes armées , disciplinées et exercées à l'euro-péenne. Achmet III lui confia la direction de cette délicate opération ; mais , pour apprécier convenablement les difficultés de tout genre que Bonneval devait rencontrer , il est bon d'examiner quel était alors l'état militaire des Turcs. Cet exposé ne sera pas sans intérêt maintenant que nos esprits sont habitués par les événements récents sur le Danube et en Crimée à s'intéresser aux résultats des réformes militaires exécutées par le sultan Mahmoud II avec une puissante et sauvage énergie. La Turquie est un vaste camp asiatique conquis sur l'orient de l'Europe. Dans le siècle dernier , aucun musulman ne pouvait s'exempter du service militaire : tous étaient soldats de naissance , parce que toute entreprise contre les infidèles était une guerre sainte. Les Turcs , d'une complexion robuste , braves jusqu'à la témérité , accoutumés dès l'enfance aux exercices militaires , et religieusement façonnés à l'obéissance passive , répugnaient néanmoins à la discipline et à la régularité des manœuvres , en même temps qu'ils se soumettaient sans murmures à un régime de châtimens atroces. D'ailleurs , nourris pour les armes , ils croyaient au bonheur éternel de ceux qui mouraient en combattant les infidèles , et ne doutaient pas que chacun ne portât écrits sur son front le genre et l'heure fatale de sa mort. Chez eux , l'autorité est absolue , et le général n'a pour instruction et pour devoir que d'avancer le service du sultan.

Les *janissaires* , au nombre de quarante mille , faisaient le fond de l'infanterie et la véritable force de l'armée ; après eux , venaient les *asapes* ou milices provinciales , les *Albanais* et les *Bosniens* , ou gardes des pachas , et les *volontaires*.

Les *spahis* ou cavaliers permanents se divisaient en *zaims* , en *timariotes* et en *spahoglans* ; les autres milices étaient les *bechlis* , les *volontaires* , les *alcanjis* ou troupes provinciales , et les *agalars* ou gardes des pachas (1).

Les janissaires et les douze mille spahoglans qui sortaient du

(1) *Mémoires de Montécuculli* , t. III , liv. II , ch. II.

sérail étaient les seules troupes payées par la chambre du sultan ; les zaims et les timariotes avaient pour solde les revenus de timares ou terres concédées par la Porte ; les autres corps, à la guerre, vivaient comme ils pouvaient.

Les mousquets de l'infanterie étaient courts, de petit calibre et sans baïonnette : les soldats, n'ayant ni giberne ni fournilment, perdaient beaucoup de temps à charger leurs armes ; mais les canons des fusils étaient de fer excellent, et se chargeaient d'autant de poudre que pesait la balle ; ils portaient plus loin et plus juste que ceux des Allemands et des Russes. Dans le combat, les janissaires s'avançaient d'abord en rangs serrés, et, après une première décharge, passant leurs mousquets en bandoulière, s'élançaient sur l'ennemi au pas de course et le cimeterre au poing.

L'artillerie était servie par les *toppis*, qui comprenaient les canonniers, les artificiers et les pionniers. Les pièces turques étaient d'une grosseur démesurée, d'un poids énorme, difficiles à conduire, à manier, à réparer, et consommaient beaucoup de munitions. Leur feu était écrasant là où il touchait ; mais le tir en était si incertain et si mal dirigé que les projectiles se perdaient le plus ordinairement dans le vide.

La cavalerie, supérieurement montée et fort agile, avait de légères armes défensives : la cotte de mailles, le gantelet de fer couvrant le bras jusqu'au coude, le casque et le bouclier ; et, pour armes offensives, la lance, le cimeterre, la hache d'armes, l'arquebuse et les pistolets, les dards, les javelots et les flèches.

Les régiments se composaient de quatre, six, huit et même dix mille hommes ; et leur force numérique n'était point calculée sur la quantité de soldats qu'un chef de corps peut réellement commander, mais sur le plus ou moins d'hommes que fournissait la province d'où l'on tirait cette milice. La division par bataillons, escadrons, compagnies, n'existait pas ; cependant il y avait des officiers portant le titre de capitaines.

Les Turcs mettaient leurs principaux avantages dans le grand nombre, la fureur de l'attaque et la bravoure individuelle ; leurs soldats, excellents pris séparément, formaient ensemble une multitude pillant amis et ennemis, n'allant au combat qu'après s'être enivrés de *maslach* (1), donnant tête baissée dans les périls, sachant mourir jusqu'au dernier derrière leurs retranchements et leurs palanques, mais incapables d'exécuter une retraite à propos, et se

(1) Boisson mêlée d'opium qui les jetait dans une espèce de fureur.

débandant lorsque la résistance qu'ils éprouvaient leur semblait insurmontable. Aussi les armées turques, jadis si redoutables, devenaient de moins en moins difficiles à combattre à mesure que les troupes des autres puissances de l'Europe se montraient plus instruites, plus disciplinées et plus manœuvrières.

Pour former le noyau des troupes nouvelles, Bonneval eut sous ses ordres directs le corps des *toppis* ou bombardiers : c'étaient les soldats les plus instruits, les moins indisciplinés, craints de la population, sur laquelle ils exerçaient un pouvoir d'opinion, et respectés du reste de l'armée à cause de leur service spécial. On y appela comme instructeurs quelques officiers français, suisses, anglais et écossais. Bonneval, beau, bien fait, excellent cavalier, doué des avantages extérieurs admirés en Orient, et paré de cette mine audacieuse et guerrière qui est un puissant moyen d'influence sur les hommes, eut bientôt inspiré à sa troupe le désir de connaître les exercices militaires européens. Il l'instruisait à Scutari, en face de Constantinople, et ce fut d'abord un objet de curiosité pour les Turcs. Le spectacle des manœuvres régulières et des petites guerres les attirait et les amusait ; sa nouveauté décida beaucoup de renégats, de chercheurs d'aventures et de déserteurs étrangers à s'enrôler dans le corps des bombardiers ; on y fit entrer des paysans de l'Asie-Mineure. En peu de temps, l'instruction fut presque complète, et les bombardiers, portés à quatre mille hommes, formèrent une division modèle, comprenant les différentes armes, et destinée à recruter d'instructeurs les cadres des troupes nouvelles.

Bonneval avait enseigné aux fantassins le pas cadencé, le maniment du fusil, l'usage de la giberne, l'exercice de la baïonnette, l'observation du silence et de l'immobilité dans le rang. Les cavaliers avaient appris à se former par escadrons, et à charger sans se désunir ; les canonniers surent mieux pointer, tirer plus juste, et surtout se servir plus habilement des bombes. On avait mis dans cette organisation de la prudence, de l'activité et de l'adresse.

Malheureusement les bombardiers étaient placés à Scutari trop près de Constantinople, et à portée des intrigues qui pouvaient les éloigner de remplir les intentions du sultan. La Russie, qui déjà tâtait le pouls de l'empire ottoman, et qui en comptait les mouvements de défaillance et de force comme un médecin attentif au lit d'un malade, s'effraya des innovations de Bonneval. Les janissaires en conçurent de la jalousie : ils craignirent que la nouvelle milice ne fût réservée à les remplacer ; ils murmurèrent, menacèrent le grand-visir, et cette simple démonstration suffit pour arrêter le

faible Achmet III dans ses projets de réforme. On renonça bien vite au système de Bonneval ; on fit partir sans leur chef les quatre mille bombardiers , et on les envoya à l'armée de Perse contre Thamas-Kouli-Kan. Ils y périrent presque tous ; et , leur destruction achevée , le corps des *toppis* fut remis sur l'ancien pied de trois cents canonniers et de deux cents mineurs et pionniers.

Ainsi Bonneval , en 1730 , avait conçu et exécuté à Constantinople le même système d'organisation qui , de nos jours , a changé la face des choses en Egypte , a fondé la puissance de Méhémet-Ali et de son successeur , et a fait la gloire du colonel français Selves , devenu , sous le nom de Soliman-Pacha , le chef de l'armée égyptienne. Remarquons , sans établir cependant de parallèle entre eux , qu'il existe dans les destinées de ces deux hommes des traits singuliers de ressemblance. Tous deux avaient commencé par servir dans la marine , tous deux en étaient sortis à cause d'un duel malheureux , et tous deux , ayant pris le turban , ont formé à l'européenne des troupes musulmanes. Bonneval a échoué , et Selves a réussi : c'est que , pour vaincre les vieilles habitudes d'un peuple à demi civilisé , et lui imposer de nouvelles institutions militaires , il faut s'appuyer sur un de ces terribles souverains dont les passions sont de feu , et les volontés de fer. Les réformateurs à tout prix dévorent les obstacles , et s'ouvrent un large sillon baigné de sang et semé de cadavres. Pierre-le-Grand a réussi en exterminant les strélitz ; Méhémet-Ali , en exterminant les mamelucks ; Mahmoud II , en exterminant les janissaires.

Sous le règne de Mahmoud I^{er} , successeur d'Achmet III , Bonneval s'occupa moins de guerre et d'organisation militaire que de politique. Il conseilla le divan ; mais il ne compta plus dans les armées actives de la Porte : il avait espéré commander celle de Perse ou celle de Crimée ; on lui préféra d'imbécilles généraux , qui , en Asie , se firent battre par le célèbre Thamas-Kouli-Kan , et , en Crimée , par les maréchaux de Munnich et de Lascy. Dans sa retraite de Scutari , il n'est pas de projets que Bonneval n'ait conçus et élaborés. Malgré l'approche des glaces de l'âge , sa tête fermentait comme à trente ans. A la mort de l'empereur Charles VI (9 octobre 1740) , il essaya d'engager la Turquie dans une guerre avec l'Autriche , et exhorta le divan à protester contre l'élection de l'empereur François I^{er}. « Du moins , écrivait-il au grand-visir , il faut lui ôter le titre de roi de Jérusalem ; car cette gothique prétention peut un jour nuire aux intérêts du sultan en Asie. » Il réclamait en même temps l'abolition de l'ordre de Saint-Etienne de Toscane , dont les membres promet-

taient, encore plus explicitement que les chevaliers de Malte, de détruire la Turquie. Cet ordre si inoffensif et si obscur ne s'attendait pas qu'on lui fit honneur de le craindre.

D'autre part, Bonneval présentait à la Porte un plan pour reconquérir la Crimée, occupée par les Russes, proposait de soulever la Hongrie, d'en soutenir les révoltés, et de l'envahir, en profitant des embarras de l'Autriche : tantôt il méditait d'allier la Turquie avec le Mogol contre la Perse, avec la Suède contre la Russie, avec la Prusse contre l'Autriche. Au milieu de ces projets, plus hardis que réalisables, il avait le temps de se brouiller avec l'ambassadeur de France, le marquis de Villeneuve, parce qu'il n'était qu'un parvenu, et avec son successeur, le comte de Castellane, qui se disait d'une maison plus noble que la sienne, et qui n'avait pas voulu faire les premières avances. Bientôt l'Europe lui sembla trop étroite, et il imagina de tirer une ligne de démarcation du golfe de Tripoli à la pointe de l'Épire, et de faire déclarer par la Turquie que toutes les prises faites en deçà de cette ligne ne seraient pas valables. Son dernier projet consistait à faire accorder à la France la libre navigation de la mer Noire à l'exclusion des autres puissances. En même temps il s'occupait de construire un modèle de bateaux pour servir à la traversée de la Manche et à une descente sur les côtes de l'Angleterre ; il s'ingénia également à perfectionner les bateaux de guerre de la Baltique, inventés par Pierre-le-Grand.

Enfin, arrivé à l'âge de soixante-treize ans, Bonneval, aussi peu musulman que possible, songea à se refaire chrétien ; la cour de Naples s'offrit à favoriser son évasion, et l'on convint qu'une frégate de la marine napolitaine qu'on avait l'habitude de voir dans les eaux de l'Archipel le prendrait à son bord, et le mènerait à Rome, où le pape Benoît XIV consentait à l'accueillir, à recevoir son abjuration, et lui promettait le pardon de ses fautes. Mais, au moment d'accomplir ce dessein, Bonneval fut emporté si subitement par une attaque de goutte, le 23 mars 1747, qu'on l'a cru mort empoisonné : cependant aucun indice n'a prouvé que les Turcs, qui, depuis long-temps, soupçonnaient sa fuite et son retour à la foi chrétienne, s'y soient opposés par un crime. Ainsi Bonneval, qui était né treize jours avant la mort de Turenne, a eu l'insigne bonheur, aux yeux des musulmans orthodoxes, de mourir dans la nuit sainte de la nativité du prophète (1).

(1) Les schiites, ou sectateurs d'Ali, placent la nativité de Mahomet huit jours plus tard.

Les mémoires qui portent son nom et les anecdotes turques et vénitienes qu'on lui attribue ont été publiés pour la première fois en 1737, et ne sont qu'un ramassis d'aventures romanesques, invraisemblables et scandaleuses. Il les a jugées lui-même comme elles le méritaient, et il écrivait à son frère : « Je ne m'estime pas assez moi-même pour croire que le récit de mes aventures pût être de quelque instruction pour le public, sans quoi tout livre est mauvais, et je ne fais pas assez de cas de ce dernier pour me donner la peine de faire mon histoire afin de me justifier dans son esprit... Je ne m'embarrasse pas plus de toutes ces calomnies que des contes de Peau d'Ane.... Mes prétendus historiens sont de pauvres gens qui sans doute paient leurs hôtes, et s'habillent à mes dépens. Leurs écrits, faits à la hâte, et où je n'ai aucune part, même dans les aventures qu'ils m'attribuent, sont des ouvrages éphémères que je ne puis empêcher, mais *que je désavoue formellement*, comme vous pouvez en assurer tout le monde (1). »

Bonneval n'est point un personnage historique dans la plus grande étendue du mot ; mais il est assurément un des hommes les plus extraordinaires du XVIII^e siècle. L'austère Saint-Simon, qui le juge rudement, convient qu'il *avait beaucoup de talents pour la guerre, beaucoup d'esprit, fort orné de lecture, qu'il était bien disant et éloquent avec du tour et de la grâce* (2). Ajoutons qu'il fut un général audacieux et habile, un penseur hardi en politique, et par dessus tout un homme de cœur et d'esprit ayant au plus haut degré, là où il commandait, le don de se faire aimer des habitants et des soldats. Aussi, le jour de son arrestation à Bruxelles, les bourgeois de la ville, dans l'espérance de le délivrer, s'ameutèrent devant l'hôtel du prince de Ligne, où Bonneval logeait, et il fallut l'arrivée des troupes autrichiennes de la garnison pour dissiper leur rassemblement. « Quand on réforma sur la grande place de Bruxelles son régiment d'infanterie, les soldats découvraient leurs poitrines cicatrisées, montraient les marques glorieuses de tant de batailles qu'ils avaient le plus contribué à faire gagner, pleuraient, prononçaient le nom de Bonneval, et brisaient leurs crosses de fusil sur le pavé avant de mettre bas les armes devant le commissaire chargé d'en faire l'odieuse cérémonie (3). »

Les brillantes qualités de Bonneval l'ont poussé sans relâche aux

(1) Constantinople, 26 septembre 1741.

(2) *Mémoires de Saint-Simon*, chapitre 508.

(3) Prince de Ligne, *Mémoire sur le comte de Bonneval*, pages 53 et 54.

exagérations, parce que son caractère ne dominait pas suffisamment son esprit; elles l'ont jeté sur des écueils; sa vie, si troublée, si ondoyante, si variée, comme eût dit Montaigne, a couru à travers de perpétuelles agitations, et elle a été une suite de crises, où l'effort, en retombant sur lui-même, a fait commettre à Bonneval de folles actions, qui cependant ne sont pas sans éclat et sans des signes de force et de grandeur. Esprit orageux, caractère d'archange foudroyé, né pour la lutte et en recherchant les périls, ses heures de soumission en toute circonstance étaient comptées. Trop fort pour se rendre, trop orgueilleux pour céder avant d'avoir bravé la tempête, et constaté, en côtoyant l'abîme, l'impuissance de ses ressources, il lui manquait cette qualité qui porte un nom vulgaire, et qui est si rare; cette qualité si nécessaire à la conduite de la vie, sans laquelle les hommes supérieurs ne sont que d'éblouissants et dangereux phénomènes : c'est le bon sens dont nous voulons parler, le bon sens, dont l'orgueil rejette les sages conseils, et qui doit être le guide de nos actions, le modérateur, le conservateur et l'arbitre des choses humaines.

On a souvent comparé la vie de Bonneval au cours du Danube, qui, né dans un pays catholique, finit par être musulman; pour compléter la comparaison, il faudrait ajouter que cet homme, si éminemment aristocrate de race, de cœur et d'esprit, et si fier de la noblesse de son nom, le perdit sous l'imbécille égalité du despotisme oriental; ainsi nous voyons le Rhin, orgueilleux de ses magnifiques eaux tant qu'elles sont allemandes ou françaises, finir et disparaître sous des noms obscurs au milieu des sables de l'Océan du Nord.

Le Baron GAY DE VERNON.



PROCÈS

DU COMTE DE BONNEVAL,

FAIT ET INSTRUIT PAR LUI-MÊME.

QUESTIONS.

Pourquoi avez-vous pris si hautement le parti de la reine d'Espagne? L'auriez-vous pris avec la même chaleur contre d'autres que contre le marquis de Prié et sa maison?

Êtes-vous bien sûr que cette calomnie ait d'abord été débitée dans la maison du marquis de Prié?

Cependant plusieurs personnes qui étaient chez le marquis de Prié dans le temps où, selon vous, ces discours se sont tenus, ont déclaré qu'ils ne les avaient point entendus?

Comment donc le marquis de Prié a-t-il dit que vous étiez l'auteur de la calomnie; que vous aviez formé le monstre que vous combattiez?

RÉPONSES.

J'ai l'honneur d'être allié de cette princesse; j'ai des obligations infinies à sa maison. La proximité du sang, la reconnaissance m'ont fait regarder comme une obligation indispensable de m'opposer à la calomnie et de la démentir. Je me serais cru indigne de vivre si je ne l'avais pas fait. Tout autre que le marquis de Prié aurait puni sa femme et sa fille, ou m'aurait rendu raison de son refus l'épée à la main.

Rien n'est plus constant. J'ai fait, avant que d'éclater, toutes les informations nécessaires. Des gens d'honneur m'en avaient assuré, et ont confirmé ce qu'ils m'avaient dit. Je les ai nommés, et j'ai demandé qu'on les interrogeât.

Le crédit d'un sous-gouverneur des Pays-Bas est bien grand: il est en état de se faire craindre et de récompenser. Des témoins en pareille matière ne sauraient prévaloir contre des témoins positifs. Dès qu'un discours a été entendu, il ne se peut pas faire qu'il n'ait point été tenu, au lieu qu'il est très-possible que plusieurs ne l'aient pas entendu, ou n'y aient pas fait assez d'attention pour être en état de le rapporter exactement.

C'est ce que je ne puis comprendre. Je consens de périr de la manière la plus cruelle et la plus honteuse si l'on peut me convaincre d'un crime si exécrationnable; mais je demande aussi que le marquis de Prié soit traité comme je consens de l'être s'il ne prouve pas ce qu'il a avancé.

Vous haïssez ce marquis : vous vous êtes vanté que vous le perdriez ?

J'avoue que je ne l'aime pas, son caractère et le mien étant des plus opposés ; il est absolument faux que je me sois vanté de le perdre, ou même que j'en aie eu le dessein avant nos démêlés.

N'auriez-vous pas pu vous déclarer moins publiquement et moins durement ? Qu'était-il nécessaire que vous parlassiez de la maison du marquis de Prié ?

La calomnie contre la reine d'Espagne était publique : il fallait que le démenti et le désaveu le fussent aussi. J'avoue que j'aurais pu m'exprimer moins durement, et qu'il n'est point conséquent qu'une femme qui débite une nouvelle calomnie soit une p..... et une carogne ; j'aurais pu aussi ne pas parler de la maison du marquis de Prié ; mais je n'ai pas été le maître de mon indignation, et j'ai mis une si grande différence entre la reine d'Espagne et ceux ou celles qui avaient mal parlé d'elle, que je n'ai pas cru devoir ménager les termes. D'ailleurs, dans cette déclaration, je n'ai nommé ni la marquise ni sa fille, et on ne peut pas prouver que les billets où elles étaient nommées aient été répandus par mes ordres.

Pourquoi avez-vous rendu publiques, au congrès de Cambrai, et partout ailleurs, vos expéditions à la cour de Vienne ?

Le marquis de Prié avait écrit des lettres affreuses contre moi ; il m'y traitait comme le dernier des malheureux. L'unique moyen que j'eusse de confondre ce hardi calomniateur était de faire connaître partout le sujet de notre démêlé : ce que je ne pouvais mieux faire qu'en publiant les pièces que j'avais adressées à l'empereur.

Vous avez refusé les arrêts : ne deviez-vous pas obéir, par provision, sauf votre recours s'ils étaient mal ordonnés ?

Peut-être aurais-je mieux fait ; mais je ne les ai refusés que parce qu'ils ne m'étaient pas intimés selon les règles auxquelles je croyais, comme je le crois encore, qu'un gouverneur n'a pas droit de déroger. Je dis la même chose de l'ordre pour me rendre à la citadelle d'Anvers.

Pourquoi n'avez-vous pas pris le ton de suppliant dans vos écrits, dans vos lettres, surtout au conseil de guerre ? Vous leur avez parlé comme d'égal à égal ? Ces manières, hautes et fières, ont

Un homme de ma condition et de mon caractère ne saurait s'abaisser à rien qui sente la bassesse et la lâcheté. La cause que j'ai défendue est si juste que j'aurais cru la déshonorer si j'en avais usé

dù les choquer et les indisposer contre vous ?

autrement. La fermeté, la fierté même conviennent à l'innocence, qui ne sait ce que c'est que de demander grâce, et ne peuvent choquer que ceux qui ignorent comment doit penser un homme de guerre, surtout s'il est d'une certaine naissance. J'ai écrit tout ce qui pouvait servir à ma défense ; je l'ai fait d'une manière à faire sentir que j'étais persuadé que le droit et la raison étaient de mon côté, et qu'on ne pouvait me refuser la justice que je demandais sans les violer.

Vous êtes allé en Hollande, au lieu de vous rendre à Vienne par le plus court chemin, comme il vous était ordonné. Avez-vous pu ignorer qu'une pareille désobéissance était une faute capitale ?

Je conviens que j'ai eu tort si on veut prendre la chose à la dernière rigueur ; mais l'ordre ne marquait point ni le temps de mon départ ni celui de mon arrivée. J'ai cru être libre de faire un voyage : j'avais de fortes raisons de laisser ignorer la route que je prendrais.

et d'en choisir une à quoi mes ennemis ne s'attendaient pas. J'avoue qu'on peut supposer que j'ai délibéré si j'obéirais ; que même, pendant quelque temps, j'ai voulu désobéir ; mais aussi on peut supposer le contraire. Pourquoi de deux suppositions, également probables, choisir de s'attacher à l'une plutôt qu'à l'autre ? J'ai pu me retirer en France, les arrêts prononcés autrefois contre moi ayant été annulés. Peut-on s'imaginer que je fusse venu m'exposer à une condamnation certaine si j'avais pu croire que mon excursion en Hollande me l'eût fait mériter ? Il n'est point de tribunal humain où l'on punisse les pensées et les délibérations intérieures. Je suis parti d'Anvers pour la Hollande : l'ordre que j'avais reçu ne me le défendait pas. C'est de La Haye que je suis parti pour Vienne : j'ai pris le plus court chemin pour m'y rendre. Je suis arrivé à temps, puisque le jour de mon arrivée n'était point fixé. On peut donc me soupçonner de désobéissance, mais on ne peut m'en convaincre.

Mon procès ainsi instruit avec la sévérité et l'exactitude qu'on vient de voir, après avoir mûrement et à diverses reprises pesé les charges qui étaient contre moi, je prononçai la sentence :

« Le comte de Bonneval, s'étant rendu violemment suspect de désobéissance en » se retirant dans un pays étranger, où il a séjourné près d'un mois avant que de se » mettre en chemin pour Vienne, selon l'ordre de S. M. I., ayant aussi refusé les » arrêts qui lui étaient ordonnés de la part du marquis de Prié, son supérieur : en » punition de ces fautes, il tiendra prison pendant six mois, avec défense d'en » sortir avant leur expiration, sous peine de mort. Permis à lui, après ce temps » expiré, de poursuivre le marquis de Prié en réparation des calomnies dont il » prétend que ledit marquis l'a flétri ».

Je puis assurer que j'ai fait voir cette sentence à de fort habiles jurisconsultes, et que tous l'ont approuvée.

LETTRES

De la comtesse de Bonneval au comte de Bonneval (1).

I.

Paris, 5 mars 1717.

Il y a, je crois, peu d'exemples qui puissent servir à imaginer une conduite aussi singulière : je n'en voudrais pas pénétrer la cause par respect pour madame votre mère. Je connais les sentiments que je vous dois dans sa personne ; et c'est avec peine, ne me trouvant point coupable, que je suis obligé de penser que son motif n'est ni droit ni juste. Cependant elle a une qualité pour moi qui m'impose silence ; et vous me trouverez plus attentive à me taire qu'elle ne l'a été à me détruire dans votre esprit. Il me paraît qu'elle sait prendre son temps, puisqu'il est vraisemblable qu'une connaissance de dix jours ne peut point combattre les impressions que veut donner une personne à portée de me connaître, mais qui cependant me connaît si différemment de ce que je suis.

M. de Lauzun a été fort enrhumé : à son âge il est peu de petits maux ; mais il n'a point été à l'extrémité. Il me charge de vous dire qu'il est sensible à l'amitié que vous lui témoignez ; il vous aime infiniment. Il vous charge de dire à M. le prince Eugène qu'il l'honore et le respecte plus que personne au monde, et qu'il lui souhaite une campagne, cette année, aussi glorieuse pour lui que la précédente, s'il était possible qu'il pût y en avoir deux pareilles. Je vous prie de me répondre sur cet article, et de faire sa commission ; car il aime qu'on soit exact, et me demandera sans cesse ce que vous m'en aurez mandé.

II.

Paris, 25 juillet 1717.

Mon inquiétude augmente chaque jour en même temps que votre inexactitude, et je suis aussi constante à me tourmenter que vous l'êtes à me négliger. Quoique j'aie lieu de croire qu'il ne vous est rien arrivé, personne n'en parlant, je ne puis m'empêcher de joindre à ma peine mille alarmes qui me mettent dans un état que vous ne comprenez point, puisque vous pouvez être deux mois sans me donner le moindre signe de vie. Je dois croire, à ce procédé, que les marques de ma tendresse vous touchent peu : elle est cependant d'une nature à espérer un plus heureux sort. Ainsi, ne pouvant changer mon cœur, il faut se conformer à vos maximes, qui sont peut-être d'aimer en gardant un parfait silence. Il fallait m'en avertir pour empê-

(1) Rien ne prouve plus l'amabilité de M^{me} de Bonneval et son genre attachant ; rien ne prouve plus une femme tendre et forte à la fois, parlant bien affaires, bien politique, ayant un grand caractère et toutes les qualités les plus rares : gloire, amour, honneur, délicatesse, ressentiment, prudence, amitié, vengeance, passion ; tout est de son ressort, et tout chez elle a du ressort. (NOTE DU PRINCE DE LIGNE.)

cher la surprise d'un effet si singulier. Mon père et ma mère vous font mille amitiés. M^{me} la duchesse de La Force me prie de vous dire mille choses de sa part.

III.

Paris, 6 août 1717.

Je n'ai point eu de vos nouvelles les deux derniers ordinaires. Je suis bien heureuse que les Français qui sont dans votre armée n'aient point encore oublié leur patrie ; car, sans leur secours, malgré le peu de disposition que j'ai de vous croire coupable, je serais toujours dans des alarmes que votre situation ne fait que trop naître. Si vous aimiez, vous comprendriez que, étant rassurée sur votre état par des étrangers, il est encore une nature d'inquiétude qui doit me tourmenter ; mais, dès que vous me la faites avoir, vous ne la connaissez point. Comme mes reproches peuvent vous ennuyer, il faut se taire, et puis je les crois peu utiles. Je suis toujours occupée à envoyer chez toutes les personnes qui reçoivent des lettres de Hongrie, pour savoir ce qui peut vous regarder. M. de La Blards m'est d'un grand secours, car il en a eu une de vous du 2 juillet, et moi ma dernière est du 25 juin. Il a plusieurs nouvelles de ce pays-là ; M. Croizat en a aussi très-souvent de monsieur son fils ; et j'ai recours à lui, parce qu'il lui parle de vous. Vous me trouverez bien simple ; mais j'aime, et mon devoir vient encore à l'appui de mon attachement.

Adieu, mon cher cousin ; rendez-en à une personne qui n'en rendra jamais qu'à vous, mon cœur vous étant sacrifié sans partage. Le chevalier de Fontanges vous fait mille compliments. Je l'aime, en vérité beaucoup, et c'est un très-honnête garçon. Il dit que votre silence le met très en colère. M. de Lauzun va dans peu vous haïr si vous continuez ; il vous fait mille amitiés, aussi bien que M^{me} de Lauzun et l'abbé de Contaut, qui trouve que sa bénédiction ne réussit pas trop bien. Je vous envoie une lettre de M^{me} de Desaleurs qu'elle m'a fait prier de vous faire tenir. Je finis dans la crainte de vous ennuyer.

IV.

Paris, 30 septembre 1717.

Qu'il est difficile, mon cher cousin, à un cœur vivement pénétré de tendresse de s'exprimer sur les différents mouvements qui ont agité le mien depuis bien du temps ! Chaque circonstance où vous vous êtes trouvé m'a fait sentir la douleur ou la joie avec une violence qui n'a pu être modérée. J'ai craint pour vous, et je me suis livrée à une inquiétude sans bornes ; je suis à présent un peu rassurée, et je commence à goûter quelque tranquillité après toutes les horreurs des alarmes. Quel moment charmant à ajouter au plaisir de votre bonne santé, le seul qui m'ait occupée jusqu'à cette heure, celui de la victoire (*la bataille de Belgrade*), à laquelle tout le monde vous donne la plus grande part. Quoique je ne sois pas vaine, il serait impossible de n'être pas flattée de ce qui se publie sur votre compte ; je ne fais pas un pas que je n'entende faire votre éloge, et d'une façon que je vous avouerai qui séduit mon oreille, et touche véritablement mon cœur. Il est bien juste que je tire quelque avantage d'une gloire que vous acquérez à un prix si cher pour mon ame

et pour toute ma tranquillité : car je vous avouerai que, tant que vous êtes exposé, je voudrais moins compter sur votre valeur, et pouvoir me reposer sur votre prudence ; mais elle se renferme à bien conduire les autres, et abandonne un bien dont vous ne devriez pas disposer à présent si librement, puisqu'il n'est pas à vous seul. Je ne puis m'empêcher d'être en colère contre l'électeur de Bavière. Le courrier qu'il a envoyé à M^{re} la duchesse a devancé celui de M. du Maine de vingt-quatre heures. En voulant la rassurer sur M. le comte de Charolais, il a jeté tout le monde dans le désespoir, n'ayant pas eu la bonté de dire qu'il n'était point arrivé de malheur aux gens de connaissance. Jamais situation n'a été pareille à la mienne : et, si je voulais en parler, je ne pourrais qu'affaiblir ce que j'ai senti jusqu'à la réception de votre lettre. Ce ne sera pas non plus du plaisir qu'elle m'a fait que je vous entretiendrai par la même raison ; mais je vous assurerai, mon cher maître, que je n'oublierai de ma vie votre soin à m'écrire dans un temps où c'était le seul moyen de m'empêcher de tomber dans le désespoir. Si vous pouviez voir à quel point je suis touchée de cette attention, vous ne seriez pas fâché de connaître quelle impression elle a faite dans mon cœur ; et ma reconnaissance se trouve engagée par l'endroit le plus sensible. Je voudrais savoir votre Belgrade pris, et je serais contente : car je ne puis m'empêcher de craindre encore. Il faut avouer que le Ciel, qui nous donne un bon cœur comme une vertu, nous fait un présent qui nous coûte bien cher ; et, pour un moment de plaisir, on le rachète par de cruels retours. Je ne puis pourtant désirer que le mien soit moins tendre ; car je sens qu'il n'est occupé qu'à vous aimer. Je le voudrais plus étendu, ne pouvant rien ajouter à la vivacité de mes sentiments sans nul partage, et pour toujours, sentant que, par un goût supérieur, je suis née pour vous aimer éternellement : il n'est pas difficile de le démêler. Le devoir sans doute autorise l'inclination ; mais, sans ce devoir, cette inclination mérite déjà assez de distinction. Il ne tiendra donc qu'à vous, mon cher maître, de me rendre la plus heureuse de toutes les personnes par votre tendresse ; la mienne ne me laisse rien autre chose à désirer, et mon inquiétude ne sera jamais pour autre chose. Ma mère nous aide dans vos affaires avec une bonté sans exemple ; elle vous écrit aujourd'hui : ainsi je ne vous parlerai point d'elle, quoique sa joie et son inquiétude aient été bien obligeantes. Je croyais être attachée à ma famille par son amitié pour moi ; mais j'ai abandonné cette reconnaissance pour ne sentir que leur tendresse pour vous. Il n'est point de mouvement dans mon cœur qui ne soit, par vous ou pour vous, aux dépens des autres, qui sont pourtant dus aussi. M^{re} de Nogent veut que je vous dise toutes sortes de belles choses de sa part ; elle est touchée de tout ce qui vous regarde, avec un intérêt très-vif ; et, quoiqu'elle se soit attendue à tout ce qu'on dit de glorieux pour son petit-fils, elle ne put s'empêcher d'en être flattée. M. le duc du Maine me dit, avant-hier que j'allai chez lui, les plus belles choses du monde sur votre compte. M. et M^{re} de Lauzun me chargent de vous assurer qu'ils sont très-sensibles à votre conservation et à tout ce qu'on écrit de vous, et ce que le page a raconté. Il n'y a pas de Biron qui ne veuille que je vous fasse ses compliments en particulier, et qui ne me gronde d'avance, dans la crainte que je ne le ferai point.

V.

Paris , 4^{re} février 1748.

Je suis un peu mieux, mon cher cousin, et je crois pouvoir vous dire à présent que je ne prendrai pas, pour cette fois, congé de la compagnie. Je ne puis trop louer votre régularité; mais je crains de ne point vous montrer aussi vivement ma reconnaissance que ma peine. Cependant croyez, je vous prie, que mon cœur, plus porté à sentir les impressions du bien que du mal, se livre sans partage au plaisir, et qu'il cherche toujours à combattre ce qui lui déplaît; et, comme rien ne le touche si sensiblement que ce qui vient de votre part, je suis sans cesse occupée de tout ce qui a rapport à vous. Je vous parle le moins que je puis de ma douleur d'être séparée de vous, sentant qu'il est plus aisé de se taire entièrement que de parler faiblement de ce qui nous touche violemment. Cependant, puisque vous avez commencé, examinez quelle doit être ma situation: il en est peu d'aussi tristes. Je vous connais à peine; j'anticipe sur les temps pour vous aimer, et je dis que vous possédez mon cœur; je vous perds par une absence aussi longue que notre connaissance a été courte. Ces réflexions sont difficiles à soutenir; mais j'espère que vous y pensez. Je ne vous demande point qu'elles fassent en vous l'impression qu'elles font en moi: je craindrais que trop d'inquiétude vous dégoûtât de l'objet qui les causerait. Mais je désire qu'elles vous déterminent à venir auprès d'un petit monstre, qui vous paraltra sûrement sous cette forme pour une si longue pénitence. Vos affaires n'ont encore pris aucune forme; je voudrais bien que vous fussiez ici: je serais contente d'agir par vos ordres.

Nous prenons des arrangements pour payer Legier, qui est d'une méchanceté sans nul exemple. Madame votre belle-sœur est malade d'une fausse attaque d'apoplexie; mais cela ne paraît point sérieux pour cette fois. Nous avons de grands changements dans les affaires d'état. M. le duc de Noailles a remis la présidence du conseil des finances à Son Altesse Royale, qui les a données à M. d'Argenson, à qui il a aussi remis les sceaux, qu'il a ôtés à M. le chancelier par mécontentement. Comme le duc de Noailles est l'ami du chancelier, et que cette disgrâce lui a fait penser qu'il pouvait y être compris en quelque chose, il a eu la sage précaution de se démettre. On dit plusieurs raisons pour ces changements; mais je crois qu'il est plus sage de n'en écrire aucune; j'ai seulement voulu vous instruire d'une nouvelle qui fait l'attention de tout ce pays-ci. M. de Noailles ne paraît point disgracié, car M. le régent lui a donné une place à la régence.

Je griffonne infiniment; mais je suis un peu faible. Je vous prie, mon cher maître, de croire que je suis de toutes les femmes la plus attachée et la plus tendre pour un cousin qui m'est uniquement cher, et pour lequel je donnerais ma vie.

M^{me} la comtesse ma mère et vos autres parents vous embrassent. M^{me} de Guiche me gronde souvent, parce que je lui avoue que je ne suis point fort exacte à vous faire leurs compliments. M. de Bonrepas dit qu'il vous aime beaucoup; il s'est associé avec ma fièvre; car, à la nuit près, il ne me quitte point du tout; et, malgré mon faible pour lui, je trouve que son exactitude a justement la valeur d'un redoublement.

VI.

Ce 18 mai 1718.

Les mouvements d'une douleur aussi vive que l'est la mienne me paraissent trop justes pour pouvoir me refuser de vous en entretenir. Je devais peut-être ménager la vôtre ; mais , comme je n'imagine aucune consolation pour des gens qui s'aiment et qui sont séparés , je ne trouve de douceur qu'à s'abandonner entièrement à tout ce qui peut entretenir la tristesse. Pour moi , mon cher maître , je ne puis qu'être pénétrée de notre séparation , et votre éloignement m'occupera sans cesse. Je ne saurais désirer que votre absence vous fît ressentir tout ce qu'elle me fait souffrir ; et , si je pouvais vous faire voir ce qui se passe en moi , je l'évitais de peur de vous toucher d'une pitié qui vous arracherait une sensibilité que je ne veux que pour moi. Il faut avouer que l'épreuve d'un cœur qui a vécu dans l'indifférence est cruelle. J'en sens tout le poids ; mais je ne puis m'en plaindre. La tendresse me dédommage en quelque sorte de l'état violent où je me trouve , qui me paraîtrait insupportable si je n'étais soutenue par le souvenir de mon bonheur passé , cause de mon malheur présent. Non , je ne m'en plains pas , quoique je sois dans une situation affreuse. Je ne saurais regretter la tranquillité de la vie qui l'a précédée. Il n'est rien sur la terre qui puisse m'être sensible que d'être aimée de vous. Je me flatte que je jouirai de cette félicité sans changement. Du moins je ne serai occupée que de vous plaire , et je vous jure , mon cher maître , une fidélité aussi durable que mon attachement est violent : je ne crois pouvoir rien ajouter à la force de cette expression , ne sachant point dire ce que je sens. Ce sont des mouvements qui m'étaient si inconnus que , en me livrant à toutes leurs ardeurs , je ne puis les définir. Expliquez , je vous prie , à votre cœur tout l'embarras du mien , et dites-vous souvent que vous êtes de tous les hommes le plus tendrement aimé. J'ajoute à ces sentiments une estime qui doit être le lien de l'amour , dont la pureté fait tout le mérite. N'oubliez pas , je vous conjure , votre pauvre petite femme , et songez que je suis , ainsi que j'ai déjà dit , dans un état qui mérite votre compassion. Je vous jure que , si je ne regardais que moi , la mort me semblerait une ressource à laquelle tous mes désirs auraient recours. Je crains toujours que la gloire ne soit une rivale bien redoutable pour moi. Cependant il me semble que nous devrions balancer votre cœur , et , lorsqu'elle vous fera exposer votre vie , je devrais vous faire prendre les précautions qu'elle permet. Faites donc réflexion à tout cela , mon cher maître , et que ma seule ambition est votre conservation , vous seul pouvant me rendre heureuse. Je ne puis vous parler que de moi pour aujourd'hui ; car je ne pense qu'à vous , et tout le reste me devient insupportable.

Je vous embrasse de tout mon cœur , et voudrais acheter de la moitié de ma vie le bonheur de cette lettre.

LETTRES

*Du comte de Bonneval au duc de Richelieu , ambassadeur
de France à Vienne (1).*

I.

De Venise , le 26 mars 1727.

MONSIEUR ,

J'ai reçu la lettre dont Votre Excellence m'a honoré : je suis bien aise que le projet pour faire des ports lui ait plu. La description que j'ai pris la liberté de vous envoyer est un extrait fort grossier d'un plus grand ouvrage ; mais , comme la poste allait partir , et que je n'ai pas voulu tarder de contenter votre curiosité , je n'ai pas eu le temps de le corriger. Si cependant , Monsieur , je m'étais douté que vous l'eussiez trouvé digne d'être envoyé à la cour , j'aurais tâché de le polir , et de le mettre en état d'être présenté en si bon lieu.

Au reste , Monsieur , comme je vois que Votre Excellence est curieuse que je lui donne part d'une méthode que j'ai trouvée pour rendre toutes sortes de rivières et de ruisseaux navigables , je le fais d'autant plus hardiment que , en ayant fait la démonstration , il y a quelque temps , chez M. l'ambassadeur comte de Gergy , en présence d'un seigneur romain fort savant et grand mathématicien , nommé le marquis Gabrielli , et de quelques autres personnes , ils trouvèrent ladite méthode si simple et si bonne que je me suis enfin persuadé moi-même de la même chose.

Il est bien aussi que Votre Excellence sache que je possède depuis long-temps une composition avec laquelle je fais des pierres de taille de telle forme que je veux et à très-bon marché ; et cette composition a cette propriété qu'elle devient toujours plus dure dans l'eau. Quant aux écluses , je n'y emploie que du bois , et en fort petite quantité ; elles sont simples et solides , et coûtent peu.

Mais , pour venir au fait , j'aurai l'honneur de dire à Votre Excellence qu'il y a fort long-temps que je m'étais mis dans la tête que l'on peut rendre toutes les petites rivières et gros ruisseaux navigables à peu de frais , et que j'ai cherché à le faire d'une manière plus naturelle et de beaucoup moins de dépense que celle des canaux , lesquels ne se peuvent pas même exécuter partout , y ayant beaucoup de rivières et de gros ruisseaux qui , passant entre des montagnes et des rochers , ne laissent aucun terrain pour former lesdits canaux sur leurs flancs , comme cela se doit pratiquer. Mais , comme la plupart des petites rivières et des gros ruisseaux sont autant de torrents qu'on ne peut resserrer dans des canaux , et qui emporteraient toutes sortes d'écluses de la façon que l'on a accoutumé de les faire , j'ai travaillé vainement assez de temps pour trouver une méthode propre à élever leurs eaux d'une manière qui fût assez solide pour résister à leur impétuosité , et qui pût les réduire en autant d'étangs , en laissant cependant un passage libre d'un étang à l'autre pour

(1) Les originaux des trois lettres suivantes sont entre les mains de M. le général marquis de Bonneval qui a bien voulu nous en donner communication. (G. de V.)

le passage des bateaux. Il s'agissait, pour cela, de trouver premièrement l'art de composer des pierres qui pussent faire mes traverses en batardeaux, et qui résistassent en même temps par leur forme à la rapidité la plus violente. Il fallait aussi trouver l'art de faire des écluses d'un étang à l'autre qui fissent le même effet que les plus belles et les plus solides, et qui coûtassent peu : c'est ce que j'ai trouvé. Mais, pour revenir à l'opération :

Je suppose que j'aie un ruisseau qui, d'un quart de lieue à l'autre, eût deux pieds de déclin (ce qui est beaucoup) en s'éloignant de sa source jusqu'à ce qu'il entre dans une rivière navigable ou dans la mer. Vous voyez bien, Monsieur, que, en resserrant, de quart de lieue en quart de lieue, ses eaux dans autant d'étangs dont les traverses ou batardeaux auront chacun six pieds d'élévation, mes étangs auront partout quatre pieds d'eau dans le lieu le moins profond et six aux batardeaux : ce qui suffit pour les plus gros bateaux de rivière. Les deux portes de mes écluses ont aussi la même hauteur de six pieds, et s'ouvrent et se ferment avec autant de facilité que les portes d'une maison. On les laisse ouvertes lorsque les torrents abondent d'une trop grande quantité d'eau pour faciliter leur décharge tant au travers desdites écluses que par-dessus les batardeaux, ce qui ne peut produire aucun dommage ni à l'un ni à l'autre. J'envoie à Votre Excellence une feuille de papier où elle verra une partie de ma pensée dans les deux figures première et seconde, etc. (1).

J'ai l'honneur d'être, avec respect,

MONSIEUR,

De Votre Excellence

Le très-humble et très-obéissant serviteur.

Le comte DE BONNEVAL.

II.

A Venise, 20 septembre 1727.

MONSIEUR,

Comme je n'ai reçu aucune nouvelle de Votre Excellence depuis long-temps, et que ses plaisirs et ses grandes occupations doivent la distraire des petites choses, je prends la liberté de vous faire encore souvenir, Monsieur, de la promesse que vous m'avez faite de parler à M. le comte de Zinzendorf (2) pour savoir le oui ou le non, puisque, après un an d'attente, c'est la seule grâce que je demande.

Votre Excellence juge bien que le oui s'entend de l'exécution de la promesse dont vous m'avez fait l'honneur de m'écrire vous-même il y a près de quatorze mois, n'ayant pas besoin présentement de nouvelles promesses ; et, quant à la négative, elle vaut encore mieux qu'une vaine attente. Comme M. le comte de Zinzendorf est la cause, par sadite promesse, que j'ai dépensé ici mon argent fort inutilement, et que j'en ai même fait toucher au père Montoya, qui m'aurait été fort utile dans les circonstances présentes, il me paraît qu'il devait bien au moins me faire rendre par Sa Majesté Impériale ce que j'ai dépensé ici en attendant l'exécution de ce qu'on me promettait.

(1) Voir à la fin de la notice le fac-simile de ce projet.

(2) Grand-chancelier d'Autriche.

Au reste, Monsieur, vous lui pouvez dire qu'il ne sait quel plaisir il a eu de me faire dépenser mon argent sur de vaines espérances. Il n'avait qu'à me laisser comme j'étais, et j'aurais pu prendre mon parti pendant que j'étais en état de le faire. C'est la dernière grâce que j'ai l'honneur de demander à Votre Excellence sur cette matière, et sur laquelle je la supplie très-humblement d'une réponse positive.

J'espère que vous aurez reçu votre eau de Barbade, et que vous l'aurez trouvée bonne : vous savez bien, Monsieur, qu'on la transvase dans des bouteilles rondes à l'anglaise quand on la veut servir, et qu'on met une ou deux fleurs d'oranger dans chaque bouteille, n'y ayant aucune différence de celle-là avec la véritable de l'île de Barbade, si ce n'est que celle-ci est plus agréable. Nous en avons fait l'épreuve ici, en bonne compagnie, chez M. le duc de Beaufort, qui en avait de l'une et de l'autre, et celle de Corfou a été jugée meilleure : aussi en a-t-il fait bonne provision pour porter en Angleterre. Je suis sûr, Monsieur, que, si vous vous intéressez un peu vivement pour moi, vous obtiendrez ce que Votre Excellence voudra en ma faveur, M. l'électeur de Cologne m'ayant dit combien Votre Excellence est chère à Sa Majesté Impériale.

Je suis avec respect,

MONSIEUR,

De Votre Excellence

Le très-humble et très-obéissant serviteur.

Le comte DE BONNEVAL.

Lettre du comte de Bonneval à son frère.

A Constantinople, le 1^{er} mai 1741.

J'ai reçu, mon frère, par M. le chevalier de Beaufremont, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire : c'est un cavalier fort aimable, je n'avais pas besoin de la description que vous me faites de son illustre maison pour la connaître. J'ai cependant été bien aise d'apprendre que nous sommes parents, d'autant plus qu'il aime la joie, et qu'il est sans souci comme moi : aussi avons-nous vécu comme frères et sans cérémonie dès la première visite.

Il est des nœuds secrets, il est des sympathies :
Si vous en voulez plus, lisez la tragédie.

Je suis ravi de ce que le cher marquis de Rothelin m'honore encore de son souvenir : je ne l'ai pas non plus oublié, je l'aimerai toujours ; faites-lui mille compliments de ma part ; assurez aussi M^{me} la marquise votre épouse de mes respects. J'embrasse toute votre maison, hors mon neveu, qui n'en est pas digne, puisqu'il ne peut nous donner des héritiers. Si cependant il promet d'y travailler, non comme un homme de qualité, mais comme un crocheteur, vous le baiserez de ma part, et je lui rendrai mon estime seulement, car il a toujours eu mon amitié.

..... Quant à présent, ma nièce ne ferait pas mal de se servir des conseils du duc de Florence à sa fille quand elle partit pour France pour épouser le duc d'Orléans, depuis notre roi Henri II, qu'on croyait impuissant :

« *Cara figlia, a'donna d'ingegno non mancò mai figlio... anzi* (1). Et qu'importe, après tout, d'où nous vient le bien ? On a même remarqué que les enfants dont la naissance était un peu soupçonnable n'ont pas été les plus mauvais : témoin le grand Alexandre et tant d'autres héros de l'antiquité, qu'on faisait fils des dieux, ne sachant pas qui était leur père, et le prince Eugène, dans ces derniers temps, qui ressemblait si parfaitement au marquis d'Alincourt, fils du maréchal de Villeroi, dans sa jeunesse, qu'on ne doutait nullement qu'ils fussent frères : ce qui le prouvait encore par l'époque des amours de la comtesse de Soissons avec le maréchal. Dieu préserve de mal tous les enfants étrangers entrés dans les plus grandes maisons, ou ceux qui en descendent ! *Amen*.

Vous me reprochez, mon frère, de ne vous avoir pas donné de mes nouvelles depuis que je suis en Turquie ; mais, vous tout le premier et tout le reste de mes plus proches parents, m'avez vous donné signe de vie dans les temps de mes affaires en Allemagne ? M'avez-vous offert vos services, quoique tout mon crime fût d'avoir appelé le prince Eugène en duel pour avoir rompu les liens de notre ancienne amitié, qui avait duré dix-huit ans, et qui ne soutenait un imposteur contre moi qui avait eu l'audace de chercher à noircir la réputation de la jeune reine d'Espagne par aucun autre motif que sa haine invétérée contre toute l'auguste maison de France ?

Il est beau qu'un mortel jusqu'aux cieux s'élance,
Il est beau même d'en tomber.

Cependant vous avez tous regardé mon noble et juste procédé comme un attentat inouï, quoiqu'en Allemagne il soit ordinaire que les princes du plus haut étage font raison et se battent avec les hommes de mon grade et de ma naissance quand ils les ont offensés. La générosité naturelle aux princes allemands ne leur permet pas de se mettre à couvert de leur rang dans de pareilles occasions, et ils sont d'ordinaire les premiers à offrir la satisfaction dont ils se croient redevables. Nous autres Français ne sortirons-nous jamais de la sotte habitude de juger de ce qui se passe dans les pays étrangers selon nos préjugés et nos coutumes ? Le vieux duc de Lorraine, qui valait bien le prince Eugène de quelque côté qu'on puisse le comparer, étant à la tête des armées de l'empereur, s'est battu avec un lieutenant de cavalerie qu'il avait outragé sans le connaître. Le prince Eugène n'a pas été approuvé, dans son procédé contre moi, des rois et princes allemands : aussi n'était-il pas de cette généreuse nation. Enfin tout l'avantage qu'il a obtenu par sa plainte n'est que celui qu'aurait eu en pareil cas le moindre officier de l'empereur ; car le conseil de guerre est obligé de juger selon les ordonnances impériales, qui décidaient contre moi. Au surplus convenez, mon frère, que je n'ai fait aucun tort à la noblesse et à la dignité de notre sang en voulant me battre contre un des plus braves princes de son temps. Je n'ai ni assassiné ni volé sur les grands chemins, et cependant vous m'avez tous mis à quarantaine comme un pestiféré, ou comme si j'avais été de la famille de Melchisédech. Pas un de vous autres ne pourra se vanter d'avoir ni offert ni refusé son assistance : vous craigniez trop que les malheurs d'autrui ne vous communiquassent leur contagion, et votre prudence à tous vous fit sans doute éviter le péril tout le temps de votre vie.

Il est temps de finir ces reproches, qui n'ont été que trop longs, pour vous désa-

(1) « Chère fille, une femme d'esprit ne doit jamais manquer de fils... au contraire. »

buser de ce que conte certain mémoire qu'il a plu à un joli cœur de publier sous mon nom au sujet de ma venue en Turquie. Ce n'était pas pour me faire Turc que je venais au Levant; et, si je me suis dit tel, ce n'a été qu'après quatorze mois d'esclavage en Bosnie, et que faute d'être réclamé comme Français par l'ambassadeur de France, le prétendu marquis de Villeneuve, petit-fils d'un juif près d'Avignon, originaire d'une ville dont il a pris le nom selon la coutume hébraïque, fils d'un marchand de draps de Marseille et un des petits juges de cette ville, dit que j'ai été forcé de prendre le turban, sur le point d'être livré aux Allemands, comme un homme fugitif de leur nation, selon les capitulations de Passarowitz. Toute la terre, qui connaît mon caractère décisif et expéditif, me rend la justice de croire que, si j'étais venu en Turquie pour me faire Turc, je n'aurais pas tardé un moment à prendre ce parti : les raisons qui me faisaient passer au Levant étaient bonnes, nécessaires et sagement conçues : c'est moi qui puis dire mieux qu'un autre : *L'homme propose, et Dieu dispose.*

Vous n'avez pas mérité de moi, mon frère, que je me justifie là-dessus plus au long : soyez cependant persuadé, malgré les préjugés de nos cagots, que j'aime mieux être où je suis, et comme j'y suis, que d'être mort en bon chrétien en Allemagne, où sans doute mes ennemis m'auraient fait passer le pas en me chargeant des crimes que je n'avais pas commis, et qui auraient flétri ma mémoire et mon nom. Je les connais trop bien pour me fier à leur clémence et à leur probité après ce qui s'était passé, quoique, selon les apparences, toute la Turquie n'eût pas été assez puissante pour me remettre vivant entre leurs mains. Je crois avoir pris le seul parti qu'il y avait à prendre. Vous me connaissez assez pour juger que je ne suis pas d'un caractère à exiger miséricorde; et que, dans les prisons de Vienne, toute ma fermeté naturelle n'aurait passé que pour le désespoir d'un impénitent comme à l'inquisition du Portugal, et que j'y aurais été jugé avec la même équité de ce terrible tribunal; mais je m'aperçois, peut-être trop tard, que voilà bien du sérieux : j'en suis moi-même ennuyé, et jugez de là de l'effet qu'il fera sur vous. Il est donc temps d'égayer mon style, et de reprendre mon naturel gaillard en vous écrivant ma présente situation en chanson, sur un air qui convient bien au sujet.

CHANSON sur l'air : *Faisons-nous mahométan, et prenons le turban.*

Bonneval n'est pas dérépité,
Comme des sots l'ont dit.
Son vin, sa maîtresse
Est le joyeux support
De sa vieillesse
Jusqu'au jour de sa mort.

Alcibiade, si prône,
Comme Bonneval né,
De sa patrie
Injustement chassé,
Pour son génie
Fut partout caressé.

De France il fut chez l'Allemand,
De là chez le sultan.

LE COMTE DE BONNEVAL.

Quoique sur terre
 Sans habitation ,
 Elle est entière
 A sa dévotion.

Ne venez pas , têtes d'oisons ,
 Blâmer ses actions :
 La terre ronde
 Est son vaste manoir
 Où tout le monde
 Reconnaît son pouvoir.

Son cœur ne fut , ni ses vertus ,
 De revers abattus.
 Un grand courage ,
 Que Minerve conduit ,
 Sauve d'un naufrage
 Où le poltron périt.

Il s'est comme soumis les lieux
 Où l'ont conduit les cieus :
 Tel qu'Alexandre,
 Les peuples , à l'envi ,
 Viennent se rendre ,
 Et cherchent son appui.

Tel est votre frère cadet ,
 Dont l'éloquent caquet ,
 Toujours sincère ,
 Sérieux ou badin ,
 A l'art de plaire
 A tout , le genre humain.

Voilà une mauvaise chanson , mais qui vient de décrire à peu près le véritable état où je suis. Pour rendre la description complète , voici , sur le même air , mes occupations , mes plaisirs et ma manière de penser , qui n'est pas trop vulgaire dans l'âge où je suis :

J'ai su tirer de ma raison
 Cette sage leçon :
 Qu'on est parjure
 Si l'on ne suit les lois
 De la nature ,
 Jalouse de ses droits.

Crainte d'un fâcheux avenir ,
 Cherchant toujours à le bannir ,
 Le cœur de l'homme ,
 Pétri du Créateur ,
 Sait trop bien comme
 Elle fait son bonheur.

Sur ce solide fondement
 Je vis toujours joyeusement

Sur le Bosphore ,
Provoquant mes désirs ,
Pour croire encore ,
S'il se peut , mes plaisirs.

A l'exemple d'Anacréon ,
Dont je suis fort les leçons ,
Sur le Bosphore ,
Souvent le verre en main ,
Jusqu'à l'aurore
Je bois de fort bon vin.

Les ris , les jeux et les amours
M'accompagnent tous les jours
Sur le Bosphore ,
Narguant les ennemis
Du jus qu'adore
Le peuple de Paris.

Le temps passé n'est plus pour nous ;
L'avenir est pour des fous :
Sur le Bosphore
Je jouis du présent.....
Est bien péclore
Qui n'en fait pas autant (1).

Au surplus, les bons musulmans m'aiment et m'estiment, sans en excepter le sultan, son grand-visir et les autres ministres de la Porte. Par les intrigues de M. Chicaneau de Villeneuve, j'ai été exilé quatre mois, et l'on vient de me rendre, par un ordre impérial, tout ce qu'on m'avait ôté généralement dans le temps de ce petit malheur, qui n'est regardé par un génie tel que le mien que comme un changement de place sur la terre fort indifférent.

J'ai eu le plaisir, par mes sages conseils, de beaucoup contribuer aux défaites des Allemands, d'assouvir ma petite vengeance contre l'empereur et le conseil de Vienne, ce qui n'a pas empêché que mes ennemis n'aient chanté mes louanges aux Turcs, en leur disant que, si j'avais été à leur tête, les choses se fussent passées tout autrement.

Je reçois ici des amitiés de plusieurs monarques, princes, évêques et archevêques et cardinaux, et d'autres personnes fort respectables par leur mérite, leurs talents ou leur naissance. Ainsi je suis le Turc le plus rare de la terre, et vous jugerez par là que j'eusse fait une assez bonne provision de renommée pour l'avoir encore conservée jusqu'à la cour du sultan.

Enfin Villeneuve part avec plus de quatre millions d'écus dans son escarcelle : il n'a pas écrit à sa cour que c'est moi qui ai procuré à S. M. T. C. la médiation qui l'a si fort enrichi ; les ministres de Suède en sont témoins. Mais, malgré cela, non content de s'être attribué tout le mérite du choix de la Porte par un médiateur aussi respectable que Sa Majesté, *je sais* de bonne part qu'il m'a barbouillé par un

(1) On pourrait faire un volume de toutes les chansons composées par Bonneval : la plus populaire est aussi la meilleure, et commence par ces deux vers :

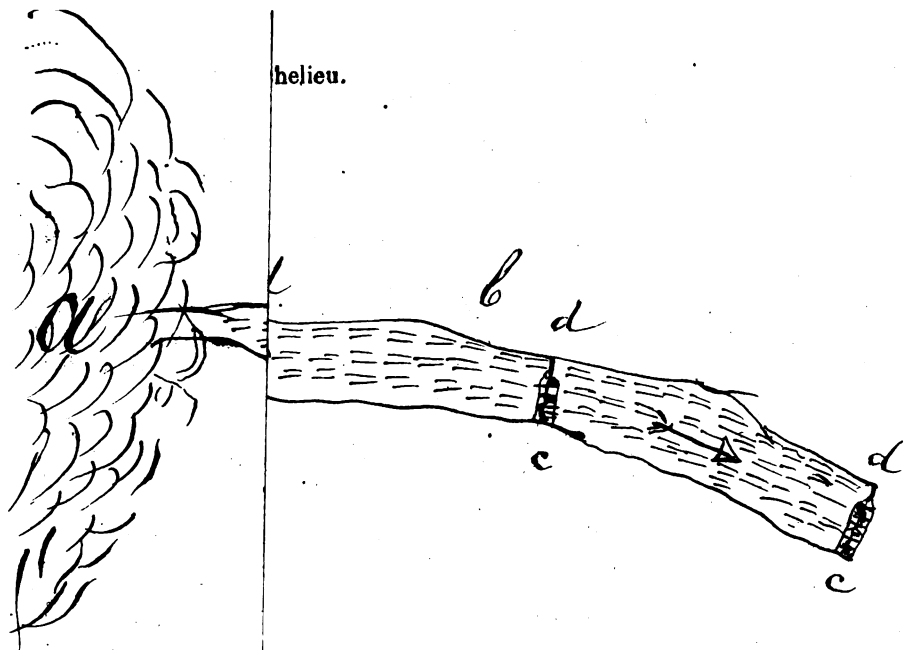
• Nous n'avons qu'un temps à vivre :
• Amis, passons-le gaiement, etc. »

mensonge dans l'esprit de M. le cardinal de Fleury et chez les autres ministres du roi. Je ne sais où diable on a choisi un tel ambassadeur de France, d'un esprit tortu, chicaneur et menteur. Je voudrais bien qu'on m'envoyât ses dépêches à la cour pour y faire mes remarques. A beau mentir qui vient de loin : cet homme ne sait ni géographie, ni histoire, ni belles-lettres, ni les affaires du monde. Tout ce qu'il savait, faire de l'argent, à quoi il n'a pas perdu son temps. Un jour il demandait à milord Kingston, ambassadeur d'Angleterre, de quel côté touchait l'Espagne à la Hollande pour avoir eu de si grandes guerres ensemble. Voilà le ministre que nous perdons. Il en est venu un à sa place : c'est M. le comte de Castellane. Comme il est officier, et de plus homme de qualité, je serai de ses amis s'il le souhaite, et il n'y perdrait rien de toutes les manières. Cependant, dans la situation où je suis, il faut qu'un ambassadeur fasse avec moi les premières avances.

Adieu, mon frère ; portez-vous bien. Pour moi, je n'ai ni toux, ni goutte, ni gravelle ; je puis monter à cheval, et aller à pied comme à l'âge de vingt-cinq ans. J'ai au-delà de mon nécessaire, quoique aussi mauvais ménager que vous m'avez connu. Il n'y a point d'année que je ne fasse pour six mille écus de charités. Je suis sans dettes, et mon appétit le dispute à celui du chevalier de Beaufremont. Jugez, après cela, si, vivant dans un fort bon climat, j'envie le sort de quelqu'un : j'ai, outre cela, près de deux cents volumes de livres bien choisis, avec lesquels je m'amuse comme j'ai toujours fait. Enfin souvenez-vous qu'il n'y a que des bagatelles dans ce bas-monde, distinguées en gaillardes, martiales, politiques, sérieuses, ecclésiastiques et tristes ; mais qu'il n'y a que les premières, et de se tenir toujours le ventre libre, qui fassent vivre joyeusement et long-temps. *Cura ut valeas* : c'est le vôtre, mon frère.

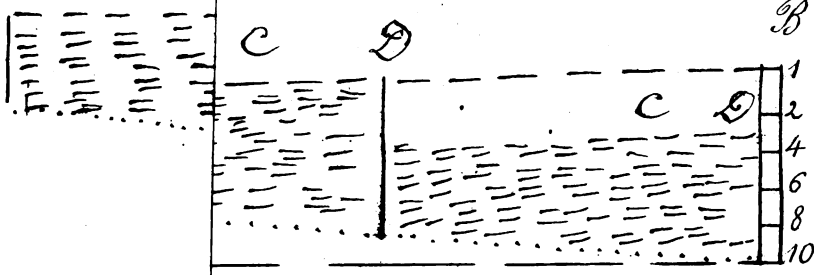
Le vieux comte DE BONNEVAL.





helieu.

A



Comme il est impossible qu'il emploie à faire ses portes est ce qu'il y a de plus cher. Mais qu'il emploie à faire ses portes est ce qu'il y a de plus cher. En gros ruisseau ou une petite rivière aient bien peu d'eau s'ils depuis a jusqu'à b, a et, comme les déclins sont conservés dans les dégradations bornés par les digues; et, comme les déclins sont conservés dans les dégradations présente petite rivière ne souffrent aucun dommage dans le temps des grandes navigable, qu'à élever la opération dépend de savoir prendre la valeur du parfait ainsi à l'infini. Il autre, la règle que l'ces étangs a 4 pieds

1 Lieue.

QUELQUES MOTS

SUR

LA VILLE D'ÉGLETON

EN LIMOUSIN.

MESSIEURS ,

Je m'occupe, depuis près d'un an, de coordonner, traduire, transcrire ou analyser les archives historiques de la ville d'Ussel, ancienne capitale du comté (plus tard duché-pairie) de Ventadour. Ce travail, qui comporte un certain développement, est sous presse : quand l'impression sera terminée, j'aurai l'honneur de vous en adresser un exemplaire. En attendant, les recherches que j'ai dû faire pour compléter ces études sur les archives d'Ussel m'ayant amené à étudier diverses pièces relatives à d'autres localités du Limousin, j'en ai tiré les éléments de la présente communication. Je souhaite qu'elle ne vous paraisse pas indigne de votre attention.

L'acte que j'ai classé dans mon travail sous le n° 47 du xiv^e siècle commence ainsi :

« *Le vendredi après la St-Martin d'été 1340, M^e Pierre Chadoargues et Jehan Delaporte fils, consuls d'Ussel, accompagnés de Jehan Gualamp et Jacques de Rive, se rendirent, avec moi, notaire, et les témoins soussignés, à la maison de discrète personne M^e Jehan Hugues, bailli, comme on dit (*baylivi, ut dicitur*) de noble et puissant seigneur sire Bernard, vicomte de Ventadour, chevalier, qui habite dans la ville d'Egleton (*quod inhabitat in villa de Glotone*); et, comme ils étaient dans la charrière publique qui est devant l'entrée de ladite maison (*in carriera publica quæ est ante introitum dicti hospitii*), ils demandèrent à Marie Jaufre, servante de M^e Jehan, qu'ils trouvèrent là, si ledit M^e Jehan était chez lui; laquelle répondit que oui, et qu'il dormait (*quæ respondidit quod sic, et quod dormiebat*, — malheureusement l'acte n'indique pas l'heure); ce qu'entendant Marie Vergne, autre servante dudit M^e Jehan qui était dans la maison, interrogée par M^e Jehan Chadoargues et Pierre Laporte, dit et répondit que ledit M^e Jehan n'était pas chez lui, et qu'elle ne savait pas où il était ». Le reste de l'acte constate que les consuls*

venaient trouver le bailli d'Egleton pour lui demander les apôtres, et qu'ils se mettaient, eux, leurs personnes et leurs biens, sous la sauve-garde du roi.

Vous savez, Messieurs, que la formalité des apôtres ou lettres dimissoires était une de celles de la procédure d'appel en pays de droit écrit : elle était inconnue dans les pays de droit coutumier (1). Elle consistait à signifier l'appel, non pas, comme aujourd'hui, à la partie intimée, mais au juge de première instance, qui devait en donner acte.

Pour indiquer en deux mots l'objet du procès, qui prend un certain développement dans mon travail sus-indiqué, il suffira de rappeler que, à ce moment, les rois de France et d'Angleterre se disputaient, les armes à la main, la province de Guyenne. Le comte de Ventadour, convoqué avec ses vassaux et arrières-vassaux, comprenait, à tort, sous cette dénomination les *bonnes gens des communes* qui n'étaient pas liées à lui par le lien féodal, et qui avaient été convoquées directement par le roi. Le bailli du vicomte avait condamné les Ussellois à marcher sous la bannière de son maître; et ceux-ci appelaient de cette décision, se fondant sur ce qu'ils avaient adressé directement leur contingent au sénéchal, et ne pouvaient être tenus de le fournir de nouveau au sire de Ventadour, qui n'était, vis-à-vis d'eux, que *seigneur justicier*.

La ville d'Egleton, où se passe la scène rapportée assez naïvement dans notre acte, est aujourd'hui un chef-lieu de canton de l'arrondissement de Tulle, situé à égale distance de cette ville et d'Ussel. Construite sur une éminence, elle est encore entourée de ses murs, dont on suit facilement l'enceinte; mais elle n'a plus ni tours, ni fossés, ni portes. Elle ne possède d'autre monument que son église, qui offre tous les caractères du style de transition usité du ^{xiii}^e au ^{xiii}^e siècle, et deux sculptures, sauvées par M. Dambert, propriétaire de Ventadour, des ruines de ce manoir : ce sont deux dessus de porte en pierre du ^{xv}^e siècle : l'un représente un personnage coiffé d'une sorte de mitre, et terrassant un lion (l'homme et l'animal sont assez grossièrement exécutés); l'autre reproduit l'écu quadrillé de Ventadour surmonté d'une fleur de lis et *accosté de deux vans*.

A ce sujet, M. Alexis de Vallon, dans un article intitulé : *Tulle*,

(1) Imbert, jurisconsulte du ^{xvi}^e siècle, en parlant des différences de l'appel dans les pays de droit écrit et dans ceux de droit coutumier, dit que, *dans les premiers, on prend les apôtres, et qu'il n'en faut pas dans les seconds. (Pratique judiciaire, liv. II, chap. VI, p. 489, édit. de 1612.)*

Ussel, Ventadour, inséré dans les *Villes de France*, recueil publié par Aristide Guilbert, s'exprime en ces termes : « Les armoiries des sires de Comborn, qui donnèrent lignée aux sires de Ventadour, indiquent à quiconque connaît le patois limousin l'étymologie du mot *Ventadour*, à laquelle nul, que nous sachions, n'a songé jusqu'à présent : *cet écusson porte deux paniers à vanner le grain* qu'on nomme en français *van*, en espagnol *aventador*, et *ventodour* en patois, etc. ».

Il est possible que les Comborn et les Ventadour aient eu originellement le même blason, bien que le P. Bonaventure de St-Amable, dans son *Histoire du Limousin*, dise que les Comborn portaient *d'argent au lion de gueules couronné d'azur, langué et armé de sable*. Quant aux premiers Ventadour, ils portaient l'écu *quadrillé d'or et de gueules*; plus tard, lorsque le comté passa dans la maison de Levy par le mariage de Blanche de Ventadour avec Louis de Levy-la-Voulte (1472), ils purent le modifier; il est du moins certain que, après l'érection du comté en duché-pairie (1589), ils en avaient un beaucoup plus compliqué, et rappelant leurs diverses alliances : il était *écartelé, au 1, bandé d'or et de gueules*, qui est de Thoire-Villars; *au 2, d'or aux trois chevrons de sable*, qui est de Levy; *au 3, de gueules aux trois étoiles d'or*, qui est d'Anduze; *au 4, d'argent au lion de gueules*, qui est de Layre (laquelle maison avait peut-être pris l'écu des Comborn lors de l'extinction de ceux-ci); *sur le tout, échiqueté d'or et de gueules*, qui est de Ventadour. Quoi qu'il en soit, le *van* n'a jamais fait partie du blason de Ventadour; il y a été ajouté, *comme support*, au *xv^e siècle*, époque où les *armes parlantes* commencèrent à être en faveur.

Nous ne repoussons pas, pour cela d'une manière absolue l'étymologie proposée par M. de Vallon : nous l'adoptons au contraire, avec une légère modification. Le mot *ventador* (au moins dans l'arrondissement d'Ussel) ne désigne pas seulement l'instrument à vanner, mais aussi le lieu, *l'aire où l'on vanne* : or le château de Ventadour est situé sur une plate-forme dont la disposition ne manque pas d'analogie avec celle de l'aire de nos métairies : de là, sans doute, le nom du lieu pris ensuite par la famille qui le posséda.

Cette famille, avons-nous dit, descendait de la même souche que celle de Comborn, dont le château dresse encore ses restes mutilés sur un monticule de l'arrondissement de Brive. Leur auteur commun fut *Archambaut*, vicomte de Comborn et de Ventadour, qui avait épousé une sœur d'Aymar, vicomte de Turenne. On l'avait surnommé *Jambe-Pourrie* à cause d'une blessure qu'il avait reçue en s'emparant

du château de Turenne après la mort de son beau-frère, décédé sans enfants. Il se fit le champion de Marie d'Aragon, épouse de l'empereur Othon, accusée d'adultère, et défit ses accusateurs. Ce triomphe paraît avoir prouvé plutôt la valeur d'Archambaut que la vertu de l'impératrice; car celle-ci fut brûlée vive, en 996 ou 998, pour avoir tenté de séduire le duc de Modène, et l'avoir, sur ses refus, accusé d'avoir attenté à son honneur, accusation qui avait fait trancher la tête à ce prince. Archambaut vivait donc vers la fin du x^e siècle. D'un second mariage avec Rotberge de Rochechouard il eut trois fils : Archambaut II, vicomte de Comborn, Èble I^{er}, vicomte de Ventadour, et Bernard. Les derniers des Comborn furent les enfants d'Archambaut IV, qui eut trois fils, morts tous trois sans postérité, et cinq filles : c'est probablement un descendant d'une de ces cinq filles qui porta dans la maison de Layre l'écu *d'argent au lion de gueules*. Nous venons de dire, avec M. de Vallon, qu'il était possible que Comborn et Ventadour eussent originairement le même blason : c'est possible, mais peu probable. En effet, l'origine des armoiries ne remontant pas au-delà du xi^e siècle, le premier de cette famille qui en aurait porté serait Archambaut *Jambe-Pourrie* : s'il avait porté l'écu *échiqueté d'or et de gueules*, il l'aurait transmis, à moins de circonstances exceptionnelles qu'il faudrait établir, non pas à son cadet Èble, vicomte de Ventadour, mais à son aîné Archambaut II, vicomte de Comborn; et chacun des deux frères eût dû transmettre à ses descendants un blason distinct. Si, au contraire, ce qui est fort possible, Archambaut I^{er} n'avait pas de blason, ce sont ses enfants qui ont pris, l'un, l'écu *d'argent au lion de gueules*, qu'il a transmis, avec le titre de vicomte de Comborn, à ses descendants; l'autre, l'écu quadrillé *d'or et de gueules*, qu'il a transmis aux siens avec le titre de vicomte de Ventadour.

Si nous sommes à peu près d'accord avec M. de Vallon sur le blason des *Ventadour*, leur origine et l'étymologie de leur nom, il ne peut en être de même sur cet autre point : dans le même travail M. de Vallon qualifie Égleton « petite ville dont le nom seul (*Eagle-Town*) révèle assez l'origine anglaise ».

Nous reconnaissons avec lui qu'il y a une grande analogie entre le nom moderne d'Égleton et les deux mots anglais *Eagle-Town* (ville de l'Aigle); mais cette analogie est toute matérielle : elle frappe les yeux et l'oreille, elle n'existe pas pour le sens. La ville d'Égleton existait avant qu'un seul Anglais eût mis le pied dans la partie du Limousin où elle est située; avant qu'il eût été prononcé un seul mot d'anglais non-seulement en Guyenne, mais même en Angleterre; de plus nous

avons, aux archives d'Ussel, un grand nombre de chartes en latin (comme celle ci-dessus, de 1340, où on l'appelle tantôt *de Glotone*, tantôt *de Glotonibus*; d'autres, en français, où on l'appelle *des Glotons*; enfin nous avons sous les yeux des actes du XIII^e siècle où on la nomme, en latin, *de Glotonis*, et, en patois, d'*Augloutous*; ce qui nous rejette bien loin de *la ville de l'Aigle* (1).

C'est sur ces derniers actes que je désire, Messieurs, attirer surtout votre attention : ils sont reproduits dans un cahier de parchemin dont la première page seule est en partie déchirée, écrit en belle gothique du XIV^e siècle (aussi n'est-il que du commencement du XV^e), et appartenant à M. Dambert, qui a bien voulu nous le communiquer. Le titre, tracé avec ce beau vermillon qui résiste si bien aux siècles, ainsi qu'en font preuve tant de *livres d'heures* conservés dans nos bibliothèques, est écrit en patois :

« Illo sont las franchises et libertatz de la viala d'*Augloutous*, coignadas l'an de gracia mial cccc et x. »

« Ce sont les franchises et libertés de la ville d'Égleton, reconnues l'an de grâce 1440. »

Mais les pièces dont cet intitulé désigne l'*expédition* sont de beaucoup antérieures, et méritent d'être analysées.

La première est une charte en latin d'Èble de Ventadour, datée du mois d'avril 1274. Elle règle les droits de mouture et de fournage à payer par les habitants aux meuniers et fourniers du comte. — Cet Èble de Ventadour était Èble VI, descendant, comme tous les Ventadour, d'Èble I^{er}, fils d'Archambaut de Comborn.

La seconde est une charte en latin du même, datée de Davignac, le dimanche de l'octave St-Michel 1280.

Le château de Davignac existe encore dans le canton de Meymac, arrondissement d'Ussel; mais il a été presque entièrement reconstruit : il reste cependant, de l'ancien, quelques tours, qui peuvent remonter au XV^e siècle.

- Les principales dispositions de cet acte portent que « les consuls, manants et habitants d'Égleton ne pourront être cités en justice hors de leur ville ».

(1) Il nous paraît probable que la véritable racine du nom *des Glotons* (il est souvent écrit de la sorte dans des actes du XV^e siècle) est le mot celtique *Glett*, qui signifie marécage. En effet Égleton est situé sur une éminence dont la base est entourée de vastes marécages dont les exhalaisons ne sont pas sans influence sur la santé des habitants. Quoi qu'il en soit, il nous paraît beaucoup plus facile d'admettre qu'il y avait en ce lieu une bourgade celtique que d'y supposer, contrairement aux documents historiques, la fondation d'une *ville anglaise*.

Lorsque l'un d'eux aura été appelé en justice, et qu'il reconnaitra devoir ce qu'on lui réclame, ni l'une ni l'autre partie ne devra rien pour cri ou citation (*de prima citatione, seu vocatione, seu clamore*). — On voit que l'avertissement sans frais usité de nos jours n'est pas une nouveauté.

Les consuls pourront, pour les intérêts communs, faire citer de leur propre autorité les débiteurs de la commune, et en recevoir des gages (*compellere ac gagiare*).

Nul habitant ne pourra être appelé en justice par les officiers du comte sans citation, excepté pour les cas entraînant la mort, la mutilation ou la saisie de tous les biens (*nisi in casibus qui ultimum supplicium, destructionem corporum, mutilationem membrorum, confiscationem omnium bonorum erigant*).

Les officiers du comte ne pourront prendre pour citation ou saisie plus de deux deniers par acte (au pouvoir actuel, environ 4 fr. 20).

Pour prix de ces concessions, le comte reconnaît avoir reçu des habitants la somme de cent livres (au pouvoir actuel 44,379 fr. 30 c., d'après les tables de M. Leber, dans son livre de la Fortune privée au moyen-âge).

Pour l'exécution de ces conventions le sire de Ventadour se soumet à la juridiction des sénéchaux des rois de France ou d'Angleterre, et à l'official de Limoges; et, pour plus de garantie, il s'engage à délivrer aux consuls une expédition scellée du sceau de l'officialité (*consimiles litteras sigillo Lemovicensis curie sigillatas*).

La troisième est une charte, en latin, du même, en date du 40 des kalendes de septembre 1283.

Elle constate que, le vicomte étant sur le point de marier sa fille Delphine à noble personne Guy, vicomte de Comborn, il s'était élevé une difficulté (*esset orta materia questionis*) entre lui et ses sujets quant à la contribution à percevoir, en pareil cas, sur ces derniers. — Pour les éviter à l'avenir, la contribution aux quatre cas est réglée de la manière suivante :

Le vicomte reconnaît que, pour chacun des quatre cas féodaux : son entrée en chevalerie ; — son passage outre mer ; — sa captivité chez l'ennemi, — et le mariage de sa fille ou de sa sœur, les habitants d'Égleton, au lieu d'être taillables à merci, seront seulement tenus de fournir, pour chaque cas, une somme de cent livres (44,379 fr. 30 c.), répartie entre eux par les consuls. Il reconnaît avoir reçu d'eux, pour le prochain mariage de sa fille Delphine, ladite somme de cent livres; et si, ce qu'à Dieu ne plaise! (*quod absit!*) ce mariage n'avait pas lieu, on ne pourra rien exiger d'eux à quelque

époque que ladite demoiselle se marie, soit avec le vicomte de Comborn, soit avec tout autre (4). Il reconnaît aussi que, pour obtenir de lui ce règlement définitif et perpétuel de la taille aux quatre cas, il a reçu d'eux une autre somme de cent livres.

L'acte se termine, selon l'usage, par l'énumération des exceptions de droits auxquels les contractants renoncent : on y remarque notamment, en ce qui touche le sire de Ventadour, qu'il renonce à tous privilèges et indulgences qui pourraient lui appartenir à raison de la croisade (*ratione crucis*).

Enfin, après la mention de l'apposition du sceau d'Èble de Ventadour, on lit, en latin, la mention suivante :

« Et nous, official de Limoges, à l'instance dudit noble vicomte de Ventadour, reconnaissant en droit, devant nous, toutes et chacune desdites choses, et prêtant serment corporel sur les saints Évangiles de Dieu d'observer inviolablement toutes et chacune desdites choses, nous avons condamné ledit noble vicomte de Ventadour présent, le voulant et le demandant, à l'observation de tout ce qui précède. En témoignage de quoi, nous avons auxdites lettres fait apposer le sceau de l'officialité de Limoges ».

L'official de Limoges dont il s'agit ici pourrait bien être l'oncle du vicomte. En effet, nous avons aux archives d'Ussel (n° 3 du XIII^e siècle) une *charte originale de Bernard de Ventadour, archidiacre de Limoges*, constatant que son neveu Èble de Ventadour (*nobilem virum dilectum nepotem nostrum*) et les consuls et habitants d'Ussel étant en désaccord, l'ont choisi pour arbitre; qu'il les a amenés à composition, et que le vicomte s'est engagé à respecter les coutumes et constitutions (*consuetudines et constitutiones*) de la ville, 14 des kalendes de septembre 1264.

Les fonctions d'archidiacre et celles d'official n'étaient pas incompatibles : le fussent-elles, de 1264, date de la charte d'Ussel, à 1283, date de celle d'Égleton, l'archidiacre Bernard avait pu devenir official. Il serait facile de vérifier aux archives de Limoges si cette supposition est ou non fondée.

Il y aurait encore un autre rapprochement à faire entre cette charte de 1283 et d'autres analogues relatives à Ussel : nous ne ferons que l'indiquer : tandis que les trois autres villes du comté, *Meymac, Neuvic et Égleton*, étaient taillables à merci aux quatre cas,

(4) Il paraît qu'en effet ce mariage n'eut pas lieu; car, d'après le P. de St-Amable, Guy de Comborn aurait épousé d'abord Amicie d'Eschivat de Chabanez, et, en secondes noces, Almodis, fille de Geoffroy de Thouars.

à moins de transaction, comme celle de 1283, Ussel, sans concession des seigneurs, mais par la seule force de ses constitutions et privilèges, et de temps immémorial (*cujus initii memoria non existit*), ne devait rien pour le cas d'entrée en chevalerie (*nove militie*); pour les trois autres cas, les habitants n'étaient pas taillables : ils venaient en aide au seigneur à leur volonté, et pour l'amour de Dieu (*ex voluntate et pro amore Dei solum*); seulement, plus tard, et pour ne pas avoir de difficultés lorsqu'un des cas se présentait, il fut convenu, d'un commun accord, que cette contribution serait de *trente livres* (environ 1,227 fr.) (4) pour chacun des *trois cas*. Nous venons de voir qu'à Égleton elle était de cent livres pour les quatre cas, et ce par suite d'une concession à eux *vendue* cent livres. Cette différence nous paraît provenir de ce que originairement Ussel était un *franc alleu* : c'est ce que nous avons cherché à établir dans notre travail sur les archives de cette ville.

La dernière pièce du recueil est un acte daté du mardi après la St-Martial 1270 ; il est écrit en dialecte limousin, et intitulé :

« *Las coutumas del communs daus Gloutous que ont entre eulx et sont aytablis.* » « *Les coutumes du commun d'Égleton qu'ils ont, et qui sont établies entre eux.* »

Dans les pays de droit coutumier, les *coutumes* étaient de véritables codes, réglant, pour toute la circonscription qu'elles régissaient, la propriété, les baux à ferme, les intérêts entre époux, etc., etc. — Il n'en était pas de même dans nos pays de droit écrit, où tout ce qui se rapportait au droit civil était, le plus généralement, régi par la législation romaine; dans ces contrées, les coutumes réglaient surtout le *droit municipal*, et ce que nous appelons aujourd'hui la *simple police*. Les coutumes d'Egleton ont parfaitement ce caractère; on en peut juger par les articles suivants :

« *Quant lou comunals set lo vis-comte avec armes, toutz ceulx des hommes des Gloutous que a convenz por messaige aux cossoiz, et no y seria et non segria, III solz t. en paiairia.*

« *Quant la commune suit le vicomte en armes, tous ceux des hommes d'Egleton qu'il a convoqués par message aux consuls, et qui ne s'y rendront pas, et ne le suivront pas, paieront 3 sous tournois (19 fr. 95 c.).*

(4) A la fin du XIII^e siècle, le marc d'argent était à 2 l. 18 s. : ainsi, en poids, 2 l. 18 s. représentaient 55 fr. de nos jours ; mais, en élevant le poids au pouvoir de l'argent, qui, d'après M. Leber, était au XIII^e siècle, six fois son pouvoir actuel, on arrive à une somme supérieure encore à celle que nous donnons ici approximativement.

» *Tout hom que intraria en l'ort ou el* Ɔ » Tout homme qui entrera dans le jar-
prat de son vesiq pour mal far ne' din ou le pré de son voisin pour mal
prendre lou fruich deus arbres, III s. t. faire ou pour prendre les fruits des
 arbres, 3 sous.

» *Toutz hom que, per mal far, o per* » Tout homme qui, pour mal faire, ou
gaytar, sortaria en armas la viala pour se mettre en embuscade, sortira en
senz le cousselh des cossoulz, V st. (1). armes de la ville sans la permission des
 consuls. 5 sous (33 fr. 25 c.).

» *Tout hom qui a son ort obert* DEVERS » Tout homme qui aura son jardin
le chemin, et non lo clauria quand les ouvert sur le chemin, et ne le fermera
cossoulz le commandariont, III s. en pas quand les consuls le commanderont,
pararia, et que en doberia tout lou dam paiera 3 sous, et il devra tout le dommage
qu'en vendria à ses resins. qui en adviendra à ses voisins.

» *Tout hom que jogueria a aucun* » Tout homme qui jouera à aucun jeu
sens de dantz, ou a taulas, ou a eschatz, de.
III s. en pararia, et aussi si laissava paiera 3 sous, et aussi
jougar en sa maison. s'il laisse jouer en sa maison (2).

» *Tout hom deste viala que jureria a* » Tout homme de cette ville qui jurera
Dieu, III d. pararia, et tout ès pau- à Dieu paiera 3 deniers (1 fr. 65 c.), le
bres de l'hospital. tout pour les pauvres de l'hôpital.

» *Qui faria nossas en esta viala pot* » Tout homme qui fera noces en cette
coindar XXV homs sens plus et si plus, ville peut conduire 25 personnes sans
en demandara, LX s. en pararia. plus, et si plus il en demande, paiera
 60 sous (396 fr.).

» *Tout hom que non auria las arma-* » Tout homme qui n'aura pas son
duras com so establidas V sous paia- armure en bon état paiera 5 sous (33 fr.
ria pour alebarde, et II sous pour arba- 25 c.) pour la hallebarde, 2 sous (13 fr.
lesta, et XII d. pour chappel de fer. 30 c.) pour la pique, 2 sous (13 fr. 30 c.)

(1) On remarquera, dans le cours de ces citations, plusieurs passages ou expressions se rapprochant beaucoup plus du français que ne semble le comporter la date de l'acte. Ainsi nous lisons ici : *PER GAYTAR*, tandis que, à l'article précédent, il y a : *POUR MAL FAR*; il nous paraît probable que, dans les originaux, il y avait partout : *PER* au lieu de *POUR*; seulement, l'expédition que nous avons sous les yeux étant du x^v siècle, époque où le français avait plus sensiblement modifié les dialectes locaux, le copiste aura parfois copié textuellement; d'autres fois, soit à son insu, soit volontairement, il aura employé le mot dont on se servait au moment où il écrivait, faisant en cela une sorte de traduction, comme Clément Marot dans son édition du *ROMAN DE LA ROSE*. Avec quelque attention on en remarquera d'autres exemples dans la suite de travail : nous croyons inutile de les signaler, à mesure qu'ils se présenteront, autrement qu'en les soulignant.

(2) Ne connaissant que très-imparfaitement le patois limousin de nos jours, nous ignorons presque complètement celui du xiii^e siècle : aussi hésitons-nous à traduire ici les noms des jeux défendus; nous n'avons aucune idée de celui qui peut être désigné par le mot *TAULAS*, qui, en patois, signifie *TABLES* (en tous cas, ce n'est pas un jeu de cartes, puisque notre charte est antérieure à Charles VI). Quant à ceux désignés par les mots *DANTZ* et *ESCHATZ*, nous serions tenté de voir dans le premier le jeu de dés; dans le second, le jeu des *écusins* : s'il en était ainsi, il en résulterait qu'en cette matière la législation du moyen-âge était plus sévère que la nôtre, qui ne punit que les *JEUX DE HASARD*, qualification diversement appréciée par les arrêts successifs de la cour de cassation. Il en résulterait que les législateurs du xiii^e siècle se plaçaient à un point de vue plus élevé que nous, et prohibaient sans distinction tous les moyens de gagner de l'argent *AUTRES QUE LE TRAVAIL*, puisqu'ils punissaient non-seulement le jeu de dés, mais aussi celui des *écusins*, qui certes n'est pas un jeu de hasard.

pour l'arbalète, et 12 deniers 6 fr. 65 c.)
pour le bassinnet.

» *Tout homs que non voudria intrar el cossolat quant hon l'en sommaria C s. en paiaria.*

» Tout homme qui ne voudra faire partie du consulat quand il en sera sommé paiera 400 sols (665 fr.).

» *Tout homme que non coulria far lo sagramen aux cossoulz quant y sont intrats; V s. en paiaria.*

» Tout homme qui ne voudra faire le serment aux consuls lors de leur entrée (en fonctions), 5 sous (33 fr. 25 c.).

» *Tout homscuili cossoulz menderont, e non venria par premier messaige IV s. en paiaria; mas, so a el causa necessaria, les cossoulz devo donar congiet.*

» Tout homme qui sera mandé par les consuls, et ne viendra pas sur le premier message, paiera 4 sous; mais, s'il a une excuse légitime, les consuls devront l'en relever.

» *Tout homme que destourbaria los cossolz de lor conseilh privat LX s. en paiaria.*

» Tout homme qui troublera les consuls dans leur conseil privé paiera 60 s. (399 fr.).

» *Tout hom qui descelleria re del conseilh et s'en iria senz congiet, XXX s.*

» Tout homme qui révélera quelque chose du conseil ou en sortira sans congé, 30 sous (199 fr. 50 c.).

» *Tout homme que parlaria al conseilh senz que la demanda, V d.*

» Tout homme qui prendra la parole dans le conseil sans l'avoir demandée, 5 deniers (2 fr. 75 c.).

» *Nul homs estranis no deou esser dessailaz de la chapa pour dette se no paiaria.*

» Nul homme étranger ne doit être relâché de la prison pour dette sans avoir payé.

» *Nul hom desta viala non deou beire ne mengiar en taverna, ny non y deou metre nulla cens, ou pairia III s.*

» Nul homme de cette ville ne doit boire ni manger en taverne, et ne doit y envoyer personne, sous peine de 3 sous (19 fr. 95 c.).

» *Et, sel sanher bayla sou caige per dette, deou lo hom tenes XIII jours; apres deou esser vendat.*

» Et, si le seigneur donne un gage pour dette, le créancier doit le garder 14 jours; après il doit être vendu.

» *En falsa alna, VII s.*

» Pour fausse aune, 7 sous (46 fr. 55 c.).

» *En falsa mesura, id.*

» Pour fausse mesure, id.

» *En falsa balansa, id.*

» Pour fausse balance, id.

Enfin cet acte se termine par la ratification du vicomte, laquelle est ainsi conçue :

» Nous *Ebles, vescoms de Venthodor*, RECOGNOISSONS *a que estas chausas esser*

» Nous *Èble*, vicomte de Ventadour, reconnaissons que toutes ces choses sont vraies ;

»VRAYES *las aprovam et las lauvam, et,* »Les approuvons et leuons, et, en témoi-
el testimoïn da questas CHAUSAS *nous* gnage de toutes ces choses, y avons apposé
 PAUSAM *nostre* SCEL *ayso fuit dat lou* notre sceau. Ce fut donné le mardi après
dimartz APRÈS LA SAINT MARTIAL, L'AN DE la St-Martial 1270. »
 NOSTRE—SEIGNEUR MIL CC SEPTANTE. »

Telle est, Messieurs, l'analyse succincte des *coutumes d'Égleton*, localité située dans votre ressort : elles nous ont paru dignes de vous être communiquées, d'abord à ce titre, et aussi parce qu'elles contiennent quelques documents intéressants tant sur les mœurs municipales du XIII^e siècle que sur la position des habitants d'Égleton vis-à-vis des vicomtes de Ventadour, et sur la généalogie de cette illustre maison. Ainsi que j'ai eu l'honneur de l'indiquer dans ce travail, ces documents seront complétés par l'analyse des chartes et autres pièces contenues aux archives d'Ussel.

PAUL HUOT,

Procureur impérial à Ussel.



PROCES-VERBAUX DES SÉANCES.

SÉANCE GÉNÉRALE DU 31 MARS 1856.

Présidence de M. Alluaud aîné.

Étaient présents : MM. Alluaud, Astaix, Charreyre, de Crossas, Lemaître, Mazard, Navières, Nivet-Fontaubert, Othon Péconnet, Roy-Pierrefitte, Ruben, Regnaud, Sazerat.

La séance est ouverte à huit heures moins un quart.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu, et adopté sans réclamations.

L'ordre du jour appelle une lecture de M. Charreyre. L'honorable membre prie la Société de vouloir bien lui pardonner l'impossibilité dans laquelle il se trouve de lire le travail annoncé, et dont il a perdu les premières pages. La lecture est renvoyée à la prochaine séance.

La parole est donnée à M. Roy-Pierrefitte, chargé d'analyser les Bulletins de la Société des Sciences naturelles et d'Antiquités de la Creuse, et de faire sur ce sujet un rapport à la Société Archéologique du Limousin.

A ce sujet, M. Roy-Pierrefitte a brièvement et clairement raconté l'histoire du musée de Guéret, fondé en 1832, et qui a pris de si rapides développements que le rapporteur n'hésite pas à le considérer comme un des plus riches des villes de province. M. Furgaud, ingénieur en chef de l'arrondissement minéralogique de la Creuse, a été cité par M. Roy-Pierrefitte comme ayant déployé la plus intelligente activité dans la création d'un musée qui offre aujourd'hui une assez grande quantité d'antiquités découvertes dans le pays et une collection presque complète des quadrupèdes, des oiseaux, des reptiles, des mollusques, des crustacés, des arachnides, des minéraux et des végétaux qui se trouvent dans la contrée.

Le rapporteur raconte alors la fondation de la Société des Sciences naturelles de la Creuse : elle fut créée le 8 janvier 1838. Les bulletins publiés par elle, sans renfermer des travaux de premier ordre, contiennent cependant d'intéressantes notices. Abordant les publications principales, M. Roy-Pierrefitte cite surtout une notice de M. Coudert de Lavillatte sur le Puy-de-Gaudy, montagne voisine de Guéret ; une autre notice du même auteur sur les bains d'Evau. Ce n'est pas que le rapporteur approuve toutes les idées émises par l'auteur : quelques-unes lui paraissent hasardées et peu sérieuses ; mais, dans leur ensemble, ces travaux lui paraissent dignes d'être lus.

Le rapporteur cite aussi avec éloge la Notice pour servir à l'histoire de la ville de Guéret de M. Bonnafoux, quelques travaux d'histoire naturelle de MM. Guisard, Pierre de Cessac, Filloux, Télémaque de Cessac, Monnet et Pailloux.

Enfin le rapporteur a terminé son travail en recommandant à toute l'attention de la Société l'*Album historique et pittoresque de la Creuse* publié, en 1847, par Pierre Langlade, ouvrage qui se recommande non-seulement par son exécution typographique, mais encore par d'excellentes notices, dont quelques-unes sont signées par MM. les abbés Texier, Arbellot et Védrine.

Après cette lecture écoutée avec intérêt et attention, la séance a été levée.

SÉANCE DU 26 AVRIL 1856.

Présidence de M. Alluaud aîné.

Etaient présents : MM. Alluaud, Astaix, Audouin, Charreyre, de Crossas, Buisson-Masvergner, Mazard, Nalbert, Lemaitre, Péconnet, Nivet, Ruben, Roy-Pierrefite.

M. le président annonce à la Société que M. Truol de Beaulieu (de Verneuil) a écrit pour donner sa démission.

Sur la proposition de son secrétaire général, la Société prend un abonnement à la *Galerie des célébrités historiques du Limousin* publiée par M. Albert.

Le bibliothécaire de la Société fait part du retard apporté par quelques membres dans la restitution d'ouvrages prêtés conformément aux règlements. Il demande que l'on fixe à trois mois le maximum du temps pendant lequel les sociétaires pourront garder les livres à eux confiés. Cette proposition est adoptée.

La parole est alors donnée par M. le président à M. Charreyre. L'honorable membre commence la lecture d'un travail très-important qui porte pour titre : *Essai sur l'histoire de la musique en Limousin*. Avant d'entrer dans le vif de son sujet, M. Charreyre éprouve le besoin d'expliquer à la Société quels sont les motifs qui l'ont déterminé à entreprendre un pareil travail, et quel est l'esprit qui l'a dirigé dans ses recherches.

Et d'abord il se demande si la musique n'a pas un caractère uniforme chez tous les peuples ; si elle n'est pas l'art universel par excellence. S'il en était ainsi, ce serait faire une œuvre inutile que d'étudier la musique du Limousin. N'ayant aucune marque distinctive, aucun sentiment spécial, elle ne mériterait pas un seul instant d'attention.

Mais, suivant M. Charreyre, la musique n'est pas seulement un art d'agrément. Elle joue dans le monde un rôle bien plus considérable. La musique est l'expression la plus vraie, la plus puissante des sentiments intimes de l'âme. Elle devient saisissable aux sens par le moyen de l'organe vocal et des corps sonores, et la perfection de ces moyens est en raison directe du développement moral et de la civilisation des peuples. La musique elle-même, n'étant que l'expression fidèle des sentiments et des passions, doit nécessairement porter avec elle le caractère des peuples qui la cultivèrent. Aussi, selon M. Charreyre, toutes les transformations de la langue, toutes les révolutions intellectuelles, font éprouver au système musical de profondes modifications. M. Charreyre cite des exemples, et arrive à cette conclusion que l'étude des monuments de la musique peut conduire à la solution de bien des problèmes d'archéologie, de linguistique ou d'ethnographie.

Les monuments musicaux ont été conservés par trois moyens : par la tradition, par les arts plastiques et mécaniques, enfin par les notations écrites.

Les monuments traditionnels sont les chants populaires. En eux on trouve ordinairement l'union la plus intime de la musique et de la parole. Ils sont l'image exacte des temps, des lieux, des circonstances, et possèdent au plus haut degré une originale physionomie.

Les monuments fournis à la musique par les arts plastiques et mécaniques sont, d'une part, les vitraux et les peintures murales; d'autre part, les instruments de musique eux-mêmes, dont plusieurs sont encore en usage.

Enfin les monuments de notation écrite sont innombrables, et chaque jour amène de nouvelles découvertes. Or le Limousin est une des provinces de France les plus riches en documents intéressants. La vielle et la cornemuse sont, dans les campagnes, l'objet d'études persévérantes, et les chants populaires s'y sont conservés en grand nombre. Les manuscrits provenant de l'abbaye de Saint-Martial, et déposés à la bibliothèque impériale de Paris, sont une source de lumières où il a été largement puisé pour la restauration récente du chant ecclésiastique. Enfin le Limousin a produit des symphonistes chrétiens, des musiciens distingués et de célèbres troubadours. A tous ces points de vue donc, l'histoire de la musique en Limousin mérite une étude approfondie, et c'est là ce que M. Charreyre veut tenter.

Cette large introduction a été écoutée constamment avec l'intérêt le plus soutenu, et M. le président s'est fait l'organe de la Société en félicitant M. Charreyre, et en l'invitant à continuer avec persévérance son intéressant travail.

Ouverte à huit heures moins un quart, la séance a été levée à dix heures.

ÉMAILLEURS LIMOUSINS.

La ville de Limoges (c'est un fait aujourd'hui reconnu) a été, depuis saint Éloi, et peut-être avant, un foyer d'activité artistique, surtout pour l'industrie des métaux : elle a toujours justifié les titres que lui donnèrent les anciens géographes et les historiens, *officina diligentiae, desidia ergastulum*, l'atelier de l'activité et les galères de la fainéantise.

Parmi ces artistes infatigables se distinguaient au premier rang les argentiers (*aurifabri*), les monnayeurs, et les peintres sur émail, qui ont été plus tard presque tous orfèvres en même temps. Les ouvriers de notre atelier monétaire ont joui jadis d'une juste célébrité. Tout en rendant une éclatante justice à ceux de nos émailleurs dont on connaissait les noms et les œuvres, on déplorait amèrement les lacunes que présente leur histoire depuis les grands noms d'Abbon, Eligius et Tillo jusqu'à Alpaïs, et entre ce dernier maître et les émailleurs de la renaissance.

Mes travaux aux archives du département, de la mairie et de l'hôtel-Dieu de Limoges m'ont fourni une liste d'environ trois cents noms d'artisans dont la profession exigeait une certaine instruction artistique : j'y ai puisé les moyens de jeter un peu de clarté dans les ténèbres des *xiv^e* et *xv^e* siècles, et de reconstituer plusieurs générations d'orfèvres-émailleurs qui, partant de la fin du *xiii^e* siècle, nous rapprochent des émailleurs des *xv^e* et *xvii^e* siècles qui nous sont connus, de Léonard Pénicaud dit *Nardou* (1495, 1503), etc.

Nous n'avions eu que de rares *lanaux* pour nous guider dans cette obscurité, les initiales *I.* et *P.* suivies du nom du pays, *Limovici fratres*, suivant un usage encore en vigueur de nos jours parmi les

ouvriers qui voyagent. Le nom de la province est devenu très-souvent un nom de famille, comme cela s'est vu dans celle des célèbres émailleurs *Limosin*. Les *I.* et *P. Lemovici* frères ornèrent d'émaux, en 1312, le tombeau du cardinal de La Chapelle-Taillefer.

Jean, peut-être le premier de ces deux frères, se rendit en Angleterre pour décorer de ses brillantes peintures d'émail le mausolée de Gautier de Merton, évêque de Rochester, et celui du chevalier Arden, vers la fin du *xiii^e* siècle; la tombe émaillée de Guillaume de Valence, comte de Pembroke, à Westminster, est de 1296.

Deux maîtres (*magistri*) sont nommés dans l'inscription assez obscure suivante, inscrite sur le reliquaire émaillé de sainte Agathe à Catane (Sicile), relevée par le duc de Carcari :

Martialis fuerat quo tempore præsul in urbe
 Catanæ, cui pastor successit Helias.
 Ambos Lemovicum clare produxerat ardor;
 Artificis manus hæc fabricavit arte Joannis
 Bartholus et genitor celebris, cui patria leve.
 Mille ter et centum post partum Virginis alma
 Et decies septem sextoque fluentibus annis.

On y reconnaît les noms de Jean et de Barthélemy, car *Bartholus* a été mis à la place de *Bartholomeus* à cause de l'exigence de la quantité et du mètre de la versification latine. Le père de l'un d'eux était mort antérieurement à la date de 1376, laissant un nom célèbre en émaillerie. Deux prélats de Catane, Martial et Hélié, avaient hautement manifesté leur admiration pour l'art limousin.

Après avoir planté ces jalons sur notre route, il nous faut dire tout d'abord que l'on ne trouve pas dans les actes de ces temps reculés le mot plus moderne d'*émailleurs*. Les œuvres de ces ingénieux artistes étaient appelées *opus de Limogia*, *lemovicense*, *lemovicinum*, *lemovicenum*, *lemoviticum*; on disait aussi *labor de Limogia*, *coffri* pour les bahuts *lemovicenses*, œuvres par excellence : terme fort honorable pour nos artistes limousins. Je n'ai trouvé qu'un emploi du mot latin barbare *emallatam*, joint à celui de *deauratam*, dans une bulle du pape Grégoire XI, notre compatriote, relative à une chasse exécutée par B. Vitalis pour renfermer le chef de saint Martial. Cette bulle est de la dernière année de ce pontificat, de 1377 à 1378.

Du Cange ni le dictionnaire de Trévoux ne citent aucun terme latin correspondant à celui d'*émailleur*. Ce dernier donne celui d'*encaustes*, que je n'ai lu dans aucun titre : nous nous en tiendrons donc forcément à ceux d'*aurifaber* et d'*argentarius*, qui pour nous uniront la science de l'orfèvre ou argentier à celle de l'émailleur.

Le plus ancien titre relatif aux argentiers qui se soit conservé aux archives départementales est daté du lundi après l'octave de la Pentecôte de l'année 1347 : c'est un contrat d'acquisition devant l'official de Limoges, par *Johannes Vitalis*, *aurifaber*, à Jehan Ledon, costurier, et à Catherine, sa femme, d'une rente annuelle de quatre sous d'or sur leur maison située dans la rue de la Petite-Boucherie. L'acte est signé Jos. Brugieras. Jean Vital y stipule pour lui et ses héritiers.

Un autre acte du lundi après la fête de la Chaire de saint Pierre, de l'an 1349, signé P. Boyol, chantre et official, concerne *Bartholomeus Vitalis*, *aurifaber*, fils de feu Bernard Vitalis, jadis argentier du château de Limoges, héritier universel de Martial Hélien le jeune.

Barthélemy vend à Pierre de Ruaud (*Ruaudi*) une maison de bois (*ligneam*), située dans la rue Manigne, provenant de la succession dudit Hélien. La somme de quatre cents deniers d'or à l'écu (*ad scutum*) est stipulée pour le prix de cette maison.

A la date du 10 octobre 1354, nous possédons une *assense* ou baillette par *Bartholomeus Vitalis*, *argentarius*, argentier du château (*castri*) de Limoges, d'une vigne et terre à Fontaurie, et assignation de quatre setiers et quarte de froment sur ladite terre et vigne, au nom de Jean Anelti dit de Galh, qui a payé sur-le-champ huit livres de monnaie courante. Quatre autres setiers de froment sont également exigés pour payer les frais annuels de l'anniversaire de Martial Hélien aux prêtres de la communauté de St-Pierre-du-Queyroix, dont cet acte porte l'apostille.

On lit dans un terrier de St-Martial, à l'année 1380, une mention des treilles de Barthélemy Vitalis, argentier, au territoire des Carmes-des-Arènes, qui devaient un cens; cette même mention est répétée pour l'an 1393 : le lieu y est désigné par *via Lauba*, à l'entrée de la route de St-Junien.

Un quatrième acte, du 23 juillet 1383, est une *prononciation*, *subhaslation* ou décret pour l'abbé de St-Martin-lès-Limoges (feuillants) contre *Bartholomeus Vitalis*, *aurifaber* (*sic*) du château de Limoges, et Jean Fotelhan, pour leurs vignes et *vimières* (oseraies) de la cité. On voit par leurs confrontations que Barthélemy Vitalis était propriétaire d'une autre vimièrre et d'un *treuil* ou

pressoir. Ce décret réclamait la rente annuelle de deux setiers de froment de cens et plusieurs années d'arrérages. Comme elles n'avaient ni colons ni habitants, ces vignes furent *publiées, subhastées* et adjugées au prêtre Jean Rudel, à la charge de payer la rente et le cens à l'abbé de St-Martin. Signé *Balbiaco*.

Un acte plus important par les détails qu'il donne sur Barthélemy Vitalis est son testament du 11 mai 1401, reçu par le garde-scel royal Guillaume Chambo : le testateur y est qualifié d'*aurifaber castri* (du château) de Limoges.

Cet acte, sur grand parchemin, relate les noms du gardien et de six autres religieux frères mineurs ou cordeliers, dans le couvent desquels il dicta ses dernières volontés au notaire Pierre de Robert de Meyrinhac. Au début de cet acte, il annonce qu'il entend disposer de son bien et de ses propriétés entre son héritier et quelques autres personnes. Il choisit sa sépulture dans le cimetière de l'église de St-Maurice, en la cité, recommandant de placer son corps sous la pierre sépulcrale (*tumba vel busto*) de son père, laquelle est garnie de bandes de fer (*bendatam ferro*). Il institue pour héritier universel son fils naturel et légitime *Bernardus Vitalis*. Il fonde, à la communauté des prêtres de St-Pierre-du-Queyroix, des anniversaires pour le repos de l'âme de son oncle Hélien de Sarrazin, son parent, dont il avait été l'universel héritier, et qui lui avait légué des maisons, des moulins et autres immeubles, moyennant dix setiers de froment de rente annuelle sur ses quatre moulins, deux à seigle, deux à froment ; l'un d'eux, appelé *le Pérrier*, situé sur la rivière d'Aurance, provenait d'Aymericus Sarracenus, son parent, bourgeois du château de Limoges, et rapportait cinquante-deux setiers de froment, mesure de cette ville. Ces anniversaires devaient être solennels avec vigile, messe, chant (*præ cantu*), absoute, diacre et sous-diacre. L'un était pour le repos de son âme et celles de son père et de sa mère, au jour de sa sépulture ecclésiastique ; un autre, pour Aymeric Sarrazin et ses parents, au mois de décembre ; un autre, pour son oncle Martial Hélien et ses parents, au mois d'avril, à la fête de saint Vital, martyr (le 28). Il demande des garanties à la communauté des prêtres de St-Pierre pour la fidèle exécution de ces services pieux, et charge expressément son neveu *Petrus Vitalis* d'acquitter ces rentes sur les moulins qu'il lui afferme. Guillaume Chambo, garde du scel authentique du bailliage de Limoges, étant décédé peu après la date de ce testament, il en fut fait des expéditions, en 1430 et 1434, par Martial Boyol, son successeur dans cette charge, qui le collationna

avec Géral de Pina, et y apposa le scel royal pour en confirmer toutes les clauses.

Je passe sous silence, pour abrégér, les nombreux détails de ce long testament, qui prouvent la piété, la reconnaissance et la prévoyance de cet argentier. Je me suis étendu sur la fortune apparente de B. Vitalis pour faire ressortir la différence de sa position en 1354, où il paraît avoir été décrété à cause du retard de la rente de l'anniversaire de Martial Hélien, dont il aurait été dès lors l'héritier : il semblerait que cet argentier ait grossi sa fortune pendant les mauvaises années où sa ville natale fut désolée et ruinée par les Anglais, sans doute en allant exercer son talent à l'étranger.

Barthélemy Vitalis vendit sa maison située devant le cimetière de St-Michel-des-Lions, au coin de la rue Ferrerie, à Yrieix d'Abjac dit Chabre. Celui-ci, par son testament de 1406, assigna 3 sous de rente obituaire sur cette maison aux prêtres de la communauté de St-Michel pour un anniversaire (acte du notaire Balbiac du 25 août 1406).

On lit à la page 129 de la liève des gros des chanoines de Saint-Martial une reconnaissance de Mathive Rogier, veuve de Jean Vidaud dit Pauni, *aurifabri*, et tutrice de Jean et Martial Vidaud, leurs enfants, d'une rente de vingt sous, payable à Noël, à la pitancerie de St-Martial, pour sa maison de pierre à deux arceaux de la rue Poulaillère, confrontant à celle de Jacques Benoist (*Benedicti*), *aurifabri*, du 19 avril 1504. Signé Bagnol.

Le Jean dont était veuve Mathive Rogier était-il un descendant du Jean Vitalis de 1347? (rien ne le prouve); ou un frère de Bernard II? Nous ne pouvons que mentionner son existence vers la fin du *xv^e* siècle, ses qualités de contemporain et voisin de Jacques Benoist, argentier, et les noms de ses deux fils Jean et Martial.

Les actes de 1347 et 1349 me démontrent clairement que Jean et Barthélemy Vitalis étaient contemporains; le dernier, ayant vécu jusqu'après 1401, me paraît le plus jeune des deux. Étaient-ils frères? Rien ne l'établit. Je suppose plutôt que Jean pouvait être l'oncle de Barthélemy. Récapitulant tous les *Vitalis*, nous avons 1^o *Bernardus*, dont le fils était majeur en 1349, puisqu'il contractait des acquisitions : ce *Bernardus* pouvait avoir vécu dans le dernier quart du *xiii^e* siècle; 2^o *Johannes*, *aurifaber*, en 1347; 3^o *Bartholomeus*, dont nous avons des actes de 1349 à 1401; 4^o *Bernardus*, son fils et son héritier; 5^o *Petrus*, son neveu, fils d'un frère de Barthélemy, et petit-fils d'un *Petrus Vitalis*, son parrain; sans doute, suivant l'exemple de Bernard Vitalis, plus tard de François Limosin, et

l'usage de nos pays qui conserve les noms de baptême dans les familles, le grand-père étant presque toujours parrain de son petit-fils ; 6^e Jean Vidaud et ses fils ; 7^e et 8^e Jean et Martial.

Une maison près la porte Poulailière s'appelait encore , en 1544, la maison des *Vidaud* : sire Martial Vidaud l'avait possédée jusqu'à 1524 , époque de sa mort. M. Jean Vidaud du Genéty en était propriétaire en 1633 à la suite de Pierre son frère (4).

Ce nom de *Vitalis*, qu'il faudrait traduire par *Vital*, le même que celui du saint martyr dont la fête fut choisie pour anniversaire par un des argentiers de cette famille, a été converti en *Vidal*, ainsi que l'a gravé, il est vrai en langue patoise, B. Vidal, l'an 1380, sur la chässe de saint Martial. Les anciens archivistes de St-Martin et de la communauté de St-Pierre l'ont adopté, ainsi que le mot *Vidaud*.

Dans un registre, écrit en patois, de la confrérie des Pauvres à vêtir, on trouve les noms de Jehan Vidaud et de Barthoumieux Vidal, 1380.

D'après les dates de ces actes, Jean Vitalis et un *Petrus* ont pu, vers 1296, le premier seul, décorer la tombe de Guillaume de Valence en Angleterre, et tous les deux, en 1312, le mausolée du cardinal de La Chapelle-Taillefer. Jean et, plus tard, Barthélemy allèrent à Catane en Sicile orner d'émaux le reliquaire de sainte Rosalie. *Bernardus*, le père de Barthélemy, y aurait été antérieurement commencer l'ouvrage : il était mort à l'époque fixée par l'inscription, 1376, exprimée dans les deux derniers vers.

Il n'est pas improbable que, en revenant de Sicile, notre B. Vitalis n'ait visité à Rome la cour du pape limousin Grégoire XI, protecteur des troubadours et des artistes ses compatriotes, qui était rentré dans la capitale du monde chrétien au commencement de l'an 1377, et qu'il n'en ait reçu la commande de la chässe qu'il finit en 1380 (2).

Nous trouvons dans des actes de 1335 et de 1396 mention d'*aurifabri* de Limoges des noms de *Petrus Aymericus* et *Petrus Mercerii*, dont l'un pourrait être le *Petrus* des initiales.

Les titres de 1430 et 1431, qui font connaître *Bernardus* et *Petrus Vitalis*, permettent de leur attribuer les émaux de transition du

(1) Un acte de 1550 fait mention d'un Pierre Vital dit Vidaud, demeurant rue *Plenevayres* (*sic*) au 2 septembre. (Registre de la communauté des prêtres de St-Michel-des-Lions, n° 4, p. 47.)

(2) En 1422, *frater Berengarius Vitalis* est nommé parmi les frères prêcheurs ou dominicains de Limoges. (*Terrier des Jacobins*.)

milieu du ^{xv}^e siècle, notamment celui de Jean 1^{er} Barton de Montbas, évêque de Limoges.

On lit dans le registre de la confrérie du Suaire : « La mère de Pierre Vidal, 1380 ».

On trouve d'autres traces de cette famille *Vitalis* ou *Vidaud* au terrier de Petiot, fol. 9. Le 25 juillet 1508, Jeanne, veuve de Michel Vidaud dit Nardy, et autres *Vidalles*, ses belles-sœurs, reconnaissent devoir 15 sous de cens à la communauté des prêtres de Saint-Michel sur leur maison de la rue d'Aigoulène. — Le fils, Jean Vidaud dit Nardy, fut condamné, en 1527, à payer les arrérages d'une rente sur sa maison près de la rue des Arènes. Il était mort en 1537.

En 1540, Gory (Grégoire) Vidaud, portait le surnom de *Painchaud* ou *Pinchaud*, que conserva cette branche de la famille *Vitalis* ou *Vidaud*, laquelle exerça aussi la profession d'orfèvre.

A l'aide de ces titres et des terriers de St-Martial, je puis donner une liste plus complète de nos émailleurs :

Abbo.....	vi ^e siècle	Jehan Courteys.....	1531
Eligius (saint Eloi)....	vii ^e —	Pierre Tharaud.....	1532
Tillo (saint Theau)....	vii ^e et viii ^e —	Pierre Vigier dit Calet.....	1535
G. Alpaïs.....	xiii ^e —	Jehan (1 ^{er}) Pénicaud.....	1537
Bernardus (I) Vitalis. .	xiii ^e et xiv ^e —	Pierre Lamontrol.....	1537
Petrus Aymericus.....	1335	François Poillevé.....	1537
Johannes Vitalis.....	1347	Martin Limosin.....	1541
Petrus Mercerii.....	1396	Martin—Didier Pape.....	1550
Bernardus (II) Vitalis. .	1430	Peyré (Pierre) Raymond.....	1550
Petrus Vitalis.....	1431	Hélie Poncet.....	1552
Jean Mathieu.....	1453	Jean (1 ^{er}) Limosin.....	1554
Jacques Jabessier.....	1468	Pierre Pénicaud.....	1555
Johannes de Bosto.....	1472	Jehan Court dit Vigier.....	1555
Petrus son fils.....	1472	Sire Pierre Veyrier l'aîné.....	1558
Pierre Guimbert et Aymericus son		Jehan (II) Pénicaud.....	1561
frère.....	1481	Jehan (II) Limosin.....	1561
Gav. Ardent.....	1483	Domange (Dominique) Mouret....	1562
Pierre Brunet.....	1491	Dominique Mouret fils.....	1562
Nardou (Léonard) Pénicaud.....	1495	Laurent Mouret.....	1562
Jean Vitalis (Vidaud), mort avant	1496	Jehan Fleurel.....	1570
Guillaume Varacheau et Jean son		Jean de Court.....	1572
fils.....	1500	Martial Courteys.....	1579
Petrus Hardy.....	1500	Léonard (II) Limosin.....	1579
Martial Vitalis.....	1503	François Limosin.....	1579
Marsaou (Martial).....	1503	François Bouny (Bonin).....	1585
Jacques Benedicti (Benoist).....	1504	Noël (1 ^{er}) Laudin.....	1586
Sire Léonard (1 ^{er}) Limosin.....	1530	Jean Reymond.....	1598

Suzanne Court.	1600	Melchior Millet.	1676
Martial Reymond.	xvi ^e siècle.	J.-B. Poillevé.	1694
Jacques Noalher.	1605	Noël (III) Laudin.	1699
Joseph Limosin.	1610	Petit Jehan Court dit Vigier.	xvii ^e siècle.
Jean Laudin l'aîné.	1616	Joseph Reymond.	id.
Valérie Laudin.	1622	Etienne Mercier.	id.
Jacques Laudin l'aîné.	1627	Gérôme.	1711
Antoine Tarason (Terrasson).	1624	Martial Noualher.	1720
Nicolas (I ^{er}) Laudin.	1628	Joseph Noualher jeune.	1720
Barthélemy Vergnaud.	1630	Joseph Laudin.	1729
Martin Noylier.	1640	Bernard Noualher aîné.	1732
Jean Guibert.	1648	J.-B. Nouhalier, peintre.	1732
Philippe Poncet.	1653	Nicolas (II) Laudin.	1747
François Guibert.	1655	Jean Noualher dit Chabrou.	1748
Pierre Noualher.	1657	Chouzy dit <i>Treize-Métiers</i>	1751
Noël (II) Laudin.	1657	J.-B. Noualher.	1732
Jacques Laudin.	1663	décédé en 1804.	
Martial Menot.	1666		

Cette liste est indépendante d'une autre des simples argentiers-orfèvres, monnayeurs, etc., que j'espère augmenter encore après avoir compulsé les terriers de St-Gérald, des Jésuites, de St-Martin, de St-Michel-des-Lions, de St-Michel-de-Pistorie et de St-Pierre-du-Queyroix.

Limoges, le 12 mars 1857.

MAURICE ARDANT,
Archiviste de la Haute-Vienne.

Additions à cet article.

FAMILLE VITALIS, VIDAL OU VIDAUD.

Titre de 1367. — *Leonardus Vitalis*, campsor (changeur); *Petrus*, prêtre de la communauté de St-Martial.

Acte de 1389. — *Bernardus Vitalis* achète aux bayles des *Pauvres* à *vélir* une maison rue des Arènes.

La maison de *Bartholomeus Vitalis* était, l'an 1406, devenue la propriété d'Yrieix d'Abjac.

Acte de 1412. — Denyse Ruaude, veuve de Jean *Vitalis* (Vidaud).

Additions à la liste des argentiers (aurifabri).

Bartholomeus Vitalis.	1349	Martial Meyze.	1482
Jehan Texier.	1389	Johannes Bonelli, mort avant	1490
Jehan Boyol.	1427	Nicolas Chabessiers.	1486
Jehan et Pierre Mercier.	1435	Jehan, puis son fils Guillaume	
Messire Peyr.	1435	Granier.	1497
Estève Vedau (Vidaud ?).	1435		

HISTOIRE ABRÉGÉE

DE LIMOGES ET DU LIMOUSIN

SOUS LA DOMINATION ROMAINE

DE JULES CÉSAR À CLOVIS, ROI DES FRANCS.

Vous avez désiré, Messieurs, expliquer par des détails historiques les rapports si multipliés des peuples limousins nos ancêtres avec le peuple-roi, avec les Romains, dont les monuments, les monnaies, les routes, et jusqu'à des mots de leur langage, sont restés, après dix-neuf siècles, profondément enracinés dans le sol ou dans les souvenirs.

Nous savons par les Commentaires de Jules César, les inscriptions lapidaires et les légendes monétaires que les *Lémovices* étaient comptés parmi les plus illustres des peuples celtes de l'Aquitaine : Pline les appelle *Lemovices liberi*, indépendants. Ils avaient des subdivisions ou peuplades secondaires, telles que les *Andecamulenses* et les *Cambiovicenses*, dont les villes ou *oppida*, Rancon actuel ou Razès, qui a pu se nommer *Ratiastum*, Cambo (Chambon), *Tullum*, Thoulx-Ste-Croix, *Breth*, etc., ont dû subsister pendant quelques siècles sous les Romains. Le nom gaulois de Limoges, que Ptolémée, auteur assez inexact, dit avoir été *Ratiatum*, était plus probablement *Ritum*, qui en est l'abrégé ou la contraction, comme M. de Mourcin croit l'avoir découvert d'après les légendes de médailles gauloises, trouvées à Limoges, que je lui ai communiquées, et qu'il a long-temps étudiées; il a lu *Rita* ou *Lita* sur quelques-unes. *Ritum* serait la forme latine de ce mot *Rita*, qui du reste a pu être altéré par de maladroits copistes des ouvrages de Ptolémée.

Pour suivre les destinées du pays et des peuples lémoviques aux premiers temps de l'occupation romaine, nous n'avons d'autre guide que les mémoires célèbres du grand Jules, conquérant des Gaules, écrivain habile et aussi passionné que vaillant et expérimenté général. Cette étude nous offre, dès son principe, une difficulté que je vais soumettre à votre discussion, en vous signalant les consé-

quences variées des deux textes connus de l'œuvre immortelle du plus grand homme de l'antiquité.

Une édition des Commentaires datée de l'année 1534, imprimée à Lyon chez Sébastien Gryphius, et qui est le fruit des longues et savantes recherches de Jean Jucundus de Vérone, cite plusieurs fois, dans son texte, le mot *Lemovicum*. L'édition d'Amsterdam, des presses de Louis Elzevir, publiée, en 1650, par Jules Scaliger, le haineux antagoniste de notre célèbre compatriote Marc-Antoine Muret, présente toujours dans son texte le mot *Limonum* où Jucundus a mis *Lemovicum*.

On trouve dans les deux textes les phrases suivantes, qui intéressent notre pays : au livre VII : « *Vercingetorix, etc., celeriter sibi Senones, Parisios, Pictones, Cadurcos, Turones, Aulercos, Lemovices, Andes, reliquosque omnes qui Oceanum attingunt, adjuvit...* » — « *Senonibus, Sequanis, Biturigibus, Xantonibus, Ruthenis, Carnutibus xii millia, Bellovicis x, totidem Lemovicibus, octona Pictonibus, Turonibus et Parisiis.* » Le mot *Lemovices*, placé plus loin (sur la même page) parmi les peuples de l'Armorique, et qui embarrassait si fort les commentateurs, en portant les Limousins sur les rivages de l'Océan, a été restitué avec bonheur aux *Leonices*, peuples de Léon, par M. de Gaujal, qui a relevé l'erreur trop longtemps maintenue par les copistes (1). Enfin, plus loin encore : « *Fit magna cædes; Sedulius, dux et princeps Lemovicum, occiditur.* » Jusque là les deux éditeurs marchent d'accord, sauf le mot *Lemovices*, que Scaliger place entre deux parenthèses dans l'avant-dernière citation, et que Jean Jucundus remplace par *Lemonices*, source probable de toutes les difficultés.

Les différences commencent au VIII^e livre, dû à la plume ou plutôt au style d'Hirtius Pansa, général et lieutenant de Jules César ; à la page 172 de l'œuvre de Scaliger on lit : « *Interim C. Caninius legatus, quum magnam multitudinem convenisse hostium in fines Pictonum litteris nuntiisque Duratii cognovisset, qui perpetuo in amicitia Romanorum permanserat, quum pars quædam civitatis ejus defecisset, ad oppidum Limonum contendit..... Dumnaco duce, Andium Duratium clausum, Limonum oppugnari..... Rursus ad obsidendum Limonum redit, etc.* », page 173. A la page 225 de Jean Jucundus, le mot *Lemovicum* remplace trois fois celui de *Limonum*.

Nous devons faire observer que Jucundus apporta à son édition des

(1) Depuis la rédaction de cette notice, M. Deloche a donné une autre explication dans sa savante dissertation.

Commentaires les soins les plus minutieux, une application infinie; qu'il réunit à grands frais tous les exemplaires de César qu'il put se procurer en France, en Italie et dans les autres pays; qu'il convoqua à Venise de nombreux érudits, à qui il soumit toutes les questions épineuses, et que, après avoir collationné et laborieusement comparé tous les textes, il crut, de l'aveu des savants qu'il consulta, avoir donné l'édition la moins incorrecte des Commentaires.

Le mot *civitas*, dans la phrase *quum pars civitatis ejus defecisset*, s'appliquant à celui de *Lemovicum*, génitif pluriel, *civitas Lemovicum*, a un sens naturel: bien au contraire, *civitas Limonum* n'en a aucun, puisqu'on ne connaît aucun peuple appelé *Limones*, dont ce serait le génitif. *Limonum* n'a même aucun rapport avec le nom des *Pictons*, dont il aurait été la capitale, comme *Lemovicum* avec *Lemovices*. Y a-t-il ou n'y a-t-il pas altération du texte en plaçant *Lemonum* ou *Limonum* pour *Lemovicum*? Là est toute la question.

Belleforest, dans sa *Cosmographie*, Vigenère, dans sa traduction de Jules César, se prononcent pour *Lemovicum* et Limoges; d'Ablancourt, en adoptant *Limonum* (Poitiers) dans son texte, écrit en marge: ou *Limoges*.

Le célèbre géographe Samson, tout en avouant que les manuscrits de César qui portent *Lemovicum* sont plus nombreux que ceux qui portent *Limonum*, tranche la question en faveur de Poitiers parce que ce système rend plus facile, dit-il, la traduction des Commentaires. Les auteurs de la nouvelle *Gallia Christiana*, MM. de Longuerue et de Valois, ont, à l'exemple de Ptolémée, regardé aussi *Augustoritum* comme *Poitiers*, tant il est vrai qu'une erreur en entraîne d'autres. Cette ville est pourtant appelée *civitas Pictorum* dans l'inscription, publiée par le père Mabillon, du monument élevé par le censeur *Pavius*, propréteur de la province d'Aquitaine, à Claudia Varenilla, à Poitiers.

Le texte de Jucundus se trouve conforme aux traditions si vivaces établies dans notre pays soit par des souvenirs transmis de bouche en bouche, soit par les chroniques locales: vous déciderez si vous devez lui donner la préférence, et si, en résumant les citations précédentes et les traduisant, nous devons lire que: « C. Caninius, ayant appris, sur ces entrefaites, par les lettres et les messagers de Duratius (1), qu'une grande multitude d'ennemis s'était rassemblée

(1) Qui était resté constamment fidèle à l'amitié des Romains, lors même qu'une partie de ses concitoyens l'avait abandonnée.

sur la frontière des Pictons,..... se rendit à Limoges ;... qu'il assiégea Limoges, où Duratius était bloqué par Dumnacus, chef des Angevins ; qu'il retourna assiéger Limoges, etc. » Caninius délivra Duratius, et mit en fuite Dumnacus, qui ne se crut en sûreté qu'après avoir mis la Loire derrière lui.

Le père Bonaventure fait assez judicieusement l'observation que le Poitou devait être du parti de Dumnacus, et que Caninius, qui, après avoir défait ce chef angevin, se rendit si rapidement à Uxellodunum, au pays des Cadurques (Quercy), en était bien plus près à Limoges qu'à Poitiers.

Vous pèserez donc, Messieurs, ces raisons pour et contre sur l'existence de Limoges au temps de Jules César, ou du moins sur le nom que cette ville devait porter. Ce même doute réjaillit aussi sur Duratius, que l'on fait tour à tour chef picton, lémovique ou cadurque, lorsque nos anciens annalistes le regardent comme fils de *Sedulius*, chef et prince des Limousins. Nous n'avons, il est vrai, que des conjectures, qui se fortifient de traditions locales encore existantes, puisqu'on donne de nos jours le nom de Duratius aux jardins et à l'emplacement d'un palais et d'un théâtre bâtis par lui vers le pont St-Martial.

Les Commentaires, qui racontent très-brièvement la jonction de *Sedulius* et de ses soldats avec *Vergasillaunus*, grand chef arverne, après la mort du prince des Lémoviques, ne disent mot de ses deux fils *Duratius* et *Cœlicomatus*, que nos chroniques mettent au service de Vercingetorix. Ce généralissime gaulois leur aurait donné, suivant elles, le commandement de deux mille hommes pour surveiller l'approvisionnement en subsistances de son camp. César, voyant que les braves Limousins inquiétaient son armée, et nuisaient à sa gloire, les aurait attaqués nuitamment et dispersés. *Duratius* et *Cœlicomatus*, ralliant les fuyards sous leurs enseignes, auraient repris l'offensive, chassé et tué grand nombre d'ennemis, parmi lesquels *Fabius* et *Petronius*, chefs romains.

Dans son chapitre VII, César semble avouer cette défaite, qu'il atténue sans doute, puisqu'il perdit quarante-six centurions, d'après ses propres expressions : « *Nostri cum undique premerentur, XLVI centurionibus amissis, dejecti sunt loco* ». Comment nos naïfs et simples historiens des âges reculés auraient-ils inventé ces détails s'ils n'avaient suivi des écrits antérieurs perdus depuis long-temps ? Était-ce une tradition orale alors beaucoup plus près de son origine ? Quoi qu'il en soit, elle s'accorde assez bien avec

la narration des Commentaires, et quelques auteurs, entre autres Scipion Dupleix l'historiographe, Vigenère, Belleforest, etc., l'ont adoptée; pourquoi d'ailleurs les mémoires du pays ne seraient-ils pas acceptables par des Limousins plutôt que des mémoires étrangers?

Le docte Savaron de Villars, maître des requêtes de la reine Marguerite, attribue à nos chroniques une haute antiquité : elles furent abrégées en 1271, ce qui sert à prouver qu'il en existait de bien plus développées. Avant cette époque, Bernard Guidonis, évêque de Lodève, appuyant l'opinion de Savaron sur l'ancienneté de ces annales, ajoute que les chanoines de Saint-Etienne et de Saint-Martial étaient des *registres vivants* de nos antiquités, dont ils avaient les plus beaux monuments dans leurs archives.

Le nom d'*Andius*, donné par nos annalistes à Duratius, est une dénomination glorieuse, commémorative de sa victoire sur les Andes de Dumnacus, que les vieux écrivains n'auraient pas non plus inventée.

Dupleix parle de Duratius comme ayant été attiré par César dans son parti, en même temps que beaucoup d'autres chefs gaulois. Jules, voyant approcher la fin de son gouvernement des Gaules, en habile politique, chercha à s'attacher quelques Gaulois puissants afin d'éviter de nouveaux soulèvements. Duratius, ayant défendu Limoges contre Dumnacus, aurait été assez convenablement récompensé de ce service par la charge de proconsul de la province *lémovique*, auquel on joignit ensuite celle des *Pictons*, ce qui aurait pu à la rigueur faire appeler *Picton* Duratius, son gouverneur.

Donc César, regardant *Lemovicum*, Limoges, comme une des plus illustres et anciennes villes des Gaules, en nomma le proconsul gouverneur de toute l'Aquitaine, donnant à cette ville la suprématie sur les autres cités de ce gouvernement, y établissant un sénat, la station de deux légions, et la recette des tributs (1), voulant de plus que les principaux chefs lémoviques et romains y fissent leur résidence.

On ajoute dans les vieilles histoires limousines que, outre les temples, palais, prétoires, jardins, théâtre, bains, pont, tours, citadelle et édifices publics que Duratius aurait élevés tant à Limoges que dans ses environs et dans la province, il aurait eu assez de richesses pour faire élever des statues d'or; que, d'après les anna-

(1) Un chroniqueur croit qu'Argentat était le lieu de la recette du *Bas-Limousin*, à portée du Quercy, lorsque César assiégeait *Uxellodunum*.

listes français, le roi Gontran aurait retrouvé, avec des trésors, ces statues portant le nom de *Duratus*, *proconsul d'Aquitaine*.

Duratus, appelé, dans nos chroniques manuscrites, *Prunerianus*, *Andius* et *Memenion*, maria sa fille unique à *Senebrunus* (1), descendant d'une illustre et puissante famille, fils de *Pison*, cavalier aquitain tué dans une des guerres de César. Ce *Pison* était fils lui-même du chef supérieur de son pays, que le sénat romain avait décoré du titre d'ami (liv. IV des Comm. de César). Ce gendre lui donna un grand nombre de petits-enfants, douze garçons, dit la chronique, et reçut de lui la charge d'administrer la justice en attendant la survivance de la dignité proconsulaire.

A la mort de Jules César, *Octavius Auguste*, son petit-neveu, successeur et héritier, envoya *Agrippa*, son favori, et son gendre par la suite, comprimer une révolte des Aquitains : il fut secondé par *Duratus* et *Senebrunus*, qui gagnèrent par là les bonnes grâces de l'empereur. *Senebrunus* avait un fils déjà grand, nommé *Lucius*. Lors de son expédition contre les Cantabres et les Asturiens, ce fils aîné de *Senebrunus*, servant dans l'armée romaine, poursuivit avec tant d'ardeur les Espagnols dans les montagnes qu'*Auguste* lui donna le surnom de *Capreolus* ou Chevreuil. *Duratus* mourut peu de temps après, et *Senebrunus* lui succéda, malgré l'opposition de quelques chefs du pays. *Auguste* le confirma dans le proconsulat d'Aquitaine, en promettant la survivance de cette charge à *Lucius Capreolus* pour récompenser ses exploits.

L'héritier du divin Jules accorda plusieurs privilèges à la ville de Limoges, entre autres celui de battre monnaie, ou plutôt il le confirma. Si l'on peut regarder comme ayant réellement existé la médaille de grand bronze frappée par les décurions, le sénat et le peuple lémoïque en l'honneur de Jules César, dont nous avons le dessin, à moins qu'elle n'ait été frappée qu'après sa mort; mais il n'y est point fait mention de son apothéose. Il faut qu'*Auguste* ait comblé Limoges de nombreux bienfaits pour qu'elle fût aussi importante de son temps, et qu'il lui ait donné son nom en le joignant à la dénomination gauloise *Augustoritum* : il est à croire qu'il la visita dans son voyage d'Aquitaine, et que sa suite sema dans le pays les innombrables médailles à son effigie qu'on y trouve en tous métaux. On doit se rappeler, à ce sujet, les vingt aureus de la rue du St-Esprit. *Agrippa* fit construire par ses ordres une des principales voies militaires qui la traversaient.

(1) *Senebruniz*.

Tous les historiens anciens s'accordent à vanter la grandeur de Limoges sous Auguste : dans le 11^e volume de la Bibliothèque du père Labbe, on lit : « *Temporibus illis civitas Lemovica ante omnes et super omnes Galliarum urbes eminebat, arcem regni aquitanici tenens* ». Elle avait une lieue de circuit, disent les chroniques. Le vieux bréviaire de Limoges de l'année 1587 porte : « *Hæc civitas, admodum populosa et frequentia militum Romanorum stipata, principatum inter alias urbes Galliae, quasi secunda Roma oblinebat* ». Et Hauteserre, livre 1^{er} *Rerum aquitanarum*, ajoute à cela : « *Amænitatem soli capti, quamplurimi nobiles romani in eam confluerent, unde sedes senatorum velut altera Roma meruit appellari* ».

Senebrunus, en mourant, laissa sa charge à son fils aîné, Lucius Capreolus, et exhorta ses enfants à la concorde, en employant, pour en mieux imprimer l'exemple dans leurs esprits, le symbole de flèches réunies en un faisceau, qu'il brisa l'une après l'autre de ses débiles mains.

Lucius parcourut les contrées de son gouvernement ; fonda *Chalus-Chabrol*, qu'il fortifia pour y renfermer ses trésors ; bâtit un temple à Jupiter sur une colline au nord-ouest de Limoges, appelée encore de nos jours *Mont-Jovis* (Bonaventure, page 24) ; un palais, qui porta son nom, situé entre les couvents des Dominicains et des Recollets de Ste-Valérie, dont la façade existait encore en 1593, suivant le dessin que nous en possédons. Ses frères suivirent Drusus et Tibère dans leur expédition contre les Germains. Son fils Lucius Leocadius fut envoyé par lui à la cour d'Auguste à Rome pour conserver la bienveillance de cet empereur. Ce prince le fit élever avec Drusus, fils de Tibère. Ce fut ce fils de Lucius qu'Auguste choisit, l'an 42 de son empire, pour faire le recensement des Gaules, et lever les tributs de ses provinces, afin de former de bonne heure son jeune parent aux grandes affaires de l'administration des peuples. « *Augustus Octavianus, imperii 42, misit in Gallias proconsulem Leocadium, qui erat ex ejus genere, ut describeret Galliam, et tributum acciperet in Romanorum potestatem.* » (*Vita sanctæ Valeriæ.*)

Ces citations sont confirmées par Jean Bouchet, *Annales d'Aquitaine*, et Antoine Noguier, *Histoire de Toulouse*.

La ville de Limoges, qui fit élever, dans celle de *Lugdunum*, Lyon, sous le haut empire, un monument à *Calidius Fidus*, légat de la légion Valeria, gouverneur de la province d'Aquitaine, septemvir épulon, avec une inscription citée par Spon et l'abbé Belley, portant les mots CIVITAS LEMOVIC, qui ôtent toute incertitude à cet

égard, ne fut pas étrangère au fameux autel consacré aussi dans Lyon à Auguste par les soixante plus considérables villes de la Gaule. Le fragment d'inscription dont parle Nadaud, où il a lu : *CIVITAS LEMOVICUM, Lugduni ad confluentes Araris et Rhodani*, serait une preuve de ce fait.

Limoges, nommée *civitas Lemovicum* dans la notice des Gaules, et placée par Sidoine Apollinaire parmi les villes les plus célèbres de l'Aquitaine, dut, sans aucun doute, fournir sa statue à l'*Ara lugdunensis*, élevée sur la pointe d'Aunay entre la Saône et le Rhône, et consacrée à Auguste, l'an de Rome 742, dix ans avant la naissance de Jésus-Christ. Les notes de la traduction de Strabon par Laporte du Theil, Coray et Gosselin disent que les noms des peuples représentés à cet autel par soixante statues, et gravés sur leurs bases, étaient ceux des peuples des trois parties de la Gaule, dont Auguste avait changé les limites. Nadaud, d'après M. de Marca, dit qu'on croyait que c'étaient les noms des contrées conquises par César : or les Lémoviques devaient faire partie de ces soixante nations gauloises dans l'un comme dans l'autre cas. Cette présomption se fortifie par les découvertes journalières de la médaille de bronze frappée pour perpétuer le souvenir de l'érection de ce monument, laquelle a pour type cet autel, avec l'inscription *Romæ et Augusto*, et la tête d'Auguste sur le côté de la face : on en trouva quarante à la fois aux environs du palais proconsulaire lors de la construction des casernes, et je puis affirmer en avoir recueilli personnellement au moins cent cinquante dans diverses fouilles faites vers la région du pont St-Martial : quelques-unes d'entre elles sont contre-marquées.

Auguste mourut. Leocadius resta quelque temps auprès de Tibère, son successeur, qui l'aima beaucoup, tant à cause de sa parenté que pour son expérience des affaires publiques et privées. Cependant Lucius, ayant appris la mort de tous ses frères, tués dans les combats, demanda et obtint en mariage Susa, noble dame, fille de Manlius Armillus (1), gouverneur de Bourges, pour son fils Leocadius, qui retourna à Rome avec sa jeune épouse. Il fit un voyage à Limoges, ainsi que Susa, puisque Valeria, suivant la Vie de cette sainte martyre, naquit dans cette ville. Le toulousain Noguier a écrit que ce fut l'an 34 de notre ère que Leocadius fut pourvu du gouvernement de l'Aquitaine, sous l'empire de

(1) Cousine germaine et unique héritière de Manlius Arvietus, frère de Capreolus.

Tibère, dont il avait été le *courtisan et l'ami*, ce qui fait présumer que Lucius Capreolus mourut à cette époque : « *Tiberius, Romanorum imperator, Leocadium in principatu Galliarum instituit.* » (Vie de sainte Valérie.) — Jean Bouchet, en ses Annales, ajoute qu'il fut roi d'Aquitaine comme Hérode l'était du pays de Galilée : c'est une explication forcée du mot *principatu*. En cette année 34, Sergius Galba fut pourvu du proconsulat d'Aquitaine pour un an, peut-être pendant l'absence de Leocadius. Galba était d'une capacité si prématurée qu'on lui conféra avant l'âge de grands honneurs, la préture, le consulat (4).

Susa donna un fils à Leocadius : il fut nommé Lucillus, et mourut jeune : on lui a attribué la fondation de Chalucet, *castrum Lucilli*, château-fort à quelques lieues de Limoges.

Leocadius, homme juste et prudent, contint long-temps les ennemis de l'Etat, mais finit par être tué dans une bataille contre ses voisins révoltés (on croit que c'étaient les Cadurques). Il fut enterré, dit-on, à Userche, et son tombeau aurait conservé le nom de tour de Léocaire ; d'autres disent que ce fut à Déols (Bourgdieu), suivant Jean Bouchet et Antoine Nougier. L'empereur Claude, ayant appris cette triste nouvelle, donna le proconsulat d'Aquitaine à Decimus Junius Silanus, membre de la famille impériale, qui se rendit à Limoges avec un grand cortège. Claude le rappela, pour l'accompagner dans son expédition contre la Grande-Bretagne, l'an III de son empire. Au dire de Bouchet, Susa, veuve de Leocadius, et Valeria, sa fille, moururent, et furent mises au rang des saintes. Junius Silanus, pendant son gouvernement, fonda à Limoges l'hôpital appelé de St-Martial et un cimetière hors la ville. Claude mourut, et Junius Silanus, transféré au gouvernement de Syrie, fut aussi empoisonné, et remplacé à Limoges par Sabinus Calminius. Ce dernier se retira lorsqu'il apprit que Julius Agricola était nommé à son emploi. Julius Agricola gouverna trois ans l'Aquitaine. Ce beau-père de l'historien Tacite commandait en Bretagne une légion pour Vespasien. L'empereur le rappela de cette île, le fit patricien, lui promit le consulat, et l'envoya administrer l'Aquitaine, en qualité de proconsul, vers l'an 54 de Jésus-Christ. Il était né à Fréjus. Homme vertueux et prudent, il ne persécuta pas les chrétiens pendant les trois années de son gouvernement.

Les autres successeurs d'Agricola ne sont pas connus : Collin dit

(4) Il venait de la Judée, dit Suétone. Il laissa rétablir comme évêques en Aquitaine Aurélien et André, malgré sa haine contre les chrétiens.

qu'ils furent remplacés par de simples légats ; peut-être cette charge fut-elle supprimée jusqu'à l'établissement des présidents (*præsides*).

Domitien, irrité contre les Lémovices, disent nos annales manuscrites, à la suite d'une violente sédition par laquelle ils avaient essayé de repousser les persécutions dirigées contre les chrétiens, envoya des légions pour les châtier, ce qui les força à quitter les villes pour se réfugier dans les bois.

Domitien les dépouilla alors de tous les privilèges et avantages qu'Auguste leur avait accordés ; il fixa le siège proconsulaire à Lyon, où il séjourna quelque temps ; il y fit porter la caisse d'Albinus Clodius, receveur général des tributs de l'Aquitaine, et réduisit cette province en trois subdivisions, qu'il fit gouverner par un *légat*. *Sisinus*, qui avait ce titre vers l'an 83, fut sans doute celui qu'il choisit pour cet emploi. Ces fâcheux changements portèrent un coup funeste à Limoges, et commencèrent sa décadence.

Duroux rapporte qu'on trouva de son temps des médailles de cet empereur à Couzeix dans des urnes de verre renfermant des cendres et des ossements humains calcinés ; on y en recueillit aussi de Claude et de Néron dans les mêmes circonstances. On en trouve aussi tous les jours à Limoges. L'évêque Ebolus ou Evolius fut forcé de quitter son siège épiscopal de Limoges, et d'aller se cacher dans un désert près d'Evaux et de Chambon. Les monnaies du règne de Trajan abondent aussi dans le pays, et un moyen bronze de cet empereur a été exhumé avec une urne de verre, à La Poponerie, près la Maison-Dieu, en ouvrant le terrain pour le chemin de fer.

L'empire d'Hadrien n'a laissé d'autres traces en Limousin que plusieurs médailles de grand bronze frappées à son effigie et un médaillon de son deuxième consulat, avec le revers *Liberalitas* et les sigles S. P. Q. L. *senatus populusque lemovicensis* : il fut trouvé en 1713, et donné par l'abbé Cluseau à l'intendant d'Orsay. La plupart de ces antiques monnaies ayant été retirées des fondations de notre amphithéâtre, on a naturellement présumé que cet empereur l'avait fait construire ; peut-être même Hadrien, qui consuma la plus grande partie de son règne dans des voyages, visita-t-il cette ville : il créa président d'Aquitaine Salvius Julianus.

Près de mille médailles d'Antonin le Pieux et des Faustine, trouvées à Limoges ; les termes d'une inscription sur marbre, vue à Rome chez de Troy, directeur de l'école de France, nous donnent aussi la croyance qu'Antonin fit terminer l'édifice de nos arènes par deux de ses légions ; et, comme les historiens affirment qu'il s'occupa de faire relever les murailles et les monuments des principales

villes de l'empire, il nous paraît hors de doute que Limoges eut part à ses bienfaits. Pour se conformer à ses décrets qui défendaient d'enterrer les morts dans les villes, Limoges ouvrit des cimetières près de la citadelle ou acropole (St-Michel actuel), vers la rivière (Maison-Centrale) et près de St-Maurice. On doit aussi lui attribuer un grand bronze portant S. P. Q. L. qu'on a donné à tort à Hadrien, pièce qui appartient au secrétaire de M. St-Contest.

Gruter a publié, dans son recueil, l'inscription d'un monument érigé par les magistrats de l'Aquitaine à son propréteur *Lucius Julius Julianus, optimo præsidi, homini bono*. Sous Commode, l'évêque de Limoges *Emerinus* fut en butte à la persécution. Vers la fin du III^e siècle, les Lémoviques, pendant le règne de Tacite, eurent affaire aux Vandales, qui échouèrent devant leur ville capitale.

Nous ne retrouvons dans l'histoire des derniers temps de l'empire romain d'autres *légalis* ou *présidents* qui aient pu occuper le palais proconsulaire de Limoges que *Caius Pivesuvius Tetricus*, sénateur romain, qui se révolta sous Gallien, et prit la pourpre impériale à Bordeaux (on rencontre ses médailles en ce pays par centaines en billon), et *Gallus Hanniballianus*, dont le nom a été défiguré par nos historiens. Les habitants de Limoges, reconnaissants de la protection que leur avait accordée le grand Constantin contre l'oppression de cet Hanniballianus, son neveu, qui se révolta contre lui, élevèrent sur une fontaine une statue équestre représentant Constantin foulant aux pieds de son cheval le rebelle Hanniballianus. Cette fontaine, placée près de l'hôpital de Junius Silanus, a porté successivement les noms de *Constantin*, du *Chevalier* et du *Chevalet*.

Le censeur *Pavius*, dont nous avons déjà parlé, était proprésident ou légat de l'Aquitaine vers 409 ou 440.

Plusieurs auteurs font honneur à l'empereur Honorius d'une restauration de notre amphithéâtre; la découverte, en 1804, de trente-six quinaires d'argent à son effigie, avec la légende *Gloria Romanorum* (dont une partie figure dans les cases de votre médaillier), au milieu de ce qu'on nomma long-temps le *creux des arènes*, est une forte présomption en faveur de cette hypothèse. Quoi qu'il en soit, ce serait une faible compensation des maux que le Limousin éprouva de la part des barbares appelés en Aquitaine par son ministre Stilicon, qui détruisirent plusieurs villes importantes de la province, dont les noms seuls se sont conservés jusqu'à nous.

Limoges, le 1^{er} août 1851.

MAURICE ARDANT.

EXPLICATION DES PLANCHES

FORMANT

L'ATLAS DES ANTIQUITÉS

DE LA HAUTE-VIENNE

A joindre à l'ouvrage publié en 1822, et intitulé DESCRIPTION DES MONUMENTS DES DIFFÉRENTS AGES, par C.-N. Allou. Limoges, 1822.

(Les dessins de cet atlas ont été adressés à la Société de Limoges en 1835, 36, 37.)

PLANCHE I.

Carte archéologique du département, où l'on a indiqué, à l'aide de signes conventionnels, les divers monuments décrits dans le texte.

PLANCHE II.

ARRONDISSEMENT DE LIMOGES. — VILLE DE LIMOGES.

§ 1. — Monuments gaulois ou présumés tels.

FIGURE 1. — Souterrain tracé sur la direction des arènes, au bord de la Vienne, de 995 mètres de long sur 4 mètres 70 cent. de hauteur et 7 mètres 30 cent. de largeur (page 42 du texte).

FIG. 2. — Excavation qu'on suppose avoir été un temple de druides, dite le *Trou du diable*. Sa forme est sphérique. Elle a 14 mètres de diamètre, et la galerie qui y arrivait, 33 mètres de longueur (p. 42).

FIG. 3 et 4. — Têtes en granit, trouvées en différents points de la ville, que Beaumesnil croit représenter des divinités gauloises (p. 46).

FIG. 5 et 6. — Idem (p. 46).

FIG. 7. — Crampon de cuivre jaune trouvé près de la Vienne, pesant près de 13 livres (p. 48).

FIG. 8, 9 et 10. — Médailles de bronze présumées gauloises (p. 48).

§ 2. — Monuments romains. — Monuments proprement dits.

FIG. 1. — Restes du palais de Duratius en 1593, dessinés par Beaumesnil sur un dessin conservé aux Feuillants de Limoges (p. 50).

FIG. 2. — Restes des mêmes constructions en 1749, d'après Beaumesnil.

FIG. 3. — Théâtres de Duratius en 1593, d'après Beaumesnil, sur un autre dessin des Feuillants (p. 51).

FIG. 4. —

PLANCHE III.

FIG. 5 et 6. — Restes d'anciennes constructions.

FIG. 7. — Restauration des arènes, d'après Legros (p. 52).

FIG. 8, 9 et 10. — Vue des ruines des arènes en 1593 et 1595, d'après Beaumesnil et le P. St-Amable.

Urnes, vases, bas-reliefs, etc.

FIG. 1. — Fragment de vase, poterie rouge, provenant des fouilles des casernes de cavalerie construites en 1819 et 1820 (p. 69).

FIG. 2, 3. — Statuettes en bronze, des mêmes lieux.

FIG. 4. — Fragments de poterie, des mêmes lieux.

FIG. 5, 6, 7. — Fragments de chapiteau en marbre de petites dimensions, des mêmes lieux.

FIG. 8. — Main de bronze de petite dimension, des mêmes lieux.

FIG. 9. — Vase en terre grise, des mêmes lieux.

FIG. 10. — Diptyque publié par l'abbé Legros, sans indication de localité (p. 71).

PLANCHE IV.

FIG. 11. — Lampe trouvée dans les fondations des casernes en 1819 et 1820.

FIG. 12. — Fragment d'une colonne, d'après Beaumesnil (p. 76).

FIG. 13, 14, 15, 16. — Autres fragments de colonnes en granit ou en pierre calcaire, d'après Beaumesnil.

FIG. 17, 18. — Figurine en bronze, vue de devant et de derrière, haute de 11 pouces 4 lig., trouvée dans les fouilles de l'évêché en 1759, et qui a appartenu à M. Turgot.

FIG. 19, 20. — Bas-reliefs représentant des lions couchés, d'après Beaumesnil (p. 76).

FIG. 21. — Lampe en terre, d'après le même.

PLANCHE V.

FIG. 22, 23, 24, 25, 26, 27. — Vases en terre trouvés dans les fondations de l'évêché en 1759, d'après Beaumesnil (p. 74).

FIG. 28. — Plat en terre très-fine, vert foncé, employé, suivant Beaumesnil, aux sacrifices (p. 74).

FIG. 29, 30, 31, 32. — Vases pour des usages domestiques.

FIG. 33. — Lampe en terre noire.

FIG. 34. — Crochets de fer (p. 74).

FIG. 35. — Clef en fer (p. 74).

FIG. 36. — Trépied (p. 74).

FIG. 37. — Clef en fer (p. 74).

FIG. 38. — Espèce de faux (p. 74).

PLANCHE VI.

FIG. 39. — Espèce de couperet (p. 74).

FIG. 40. — Cadenas.

FIG. 41. —

FIG. 42, 43. — Vases en terre.

FIG. 44, 45, 47, 48. — Casques en fer forgé très-mince, qui pourraient être gaulois.

FIG. 46. — Table de belle pierre, haute de 35 pieds, large de 4 pieds 8 pouces.

FIG. 49. — Chaise en marbre blanc, haute de 4 pieds 1 pouce, large de 2 pieds 1 pouce (trouvée cassée).

FIG. 50, 51. — Ustensiles de ménage.

FIG. 52, 53, 54. — Fiole en verre.

FIG. 55. — Massue de fer forgé.

FIG. 56. — Epée de fer forgé.

PLANCHE VI *bis*.

On a envoyé, sous ce n^o, le calque même sur papier huilé des dessins de Beaumesnil, copiés dans les deux planches précédentes, parce que quelques-uns des objets dessinés par cet antiquaire n'avaient pas été compris dans lesdites planches.

PLANCHES VII ET VIII.

Pierres tumulaires et inscriptions.

(N'ayant pas les dessins sous les yeux , et n'ayant pas conservé de croquis de ces deux planches , comme des précédentes , il ne m'est pas possible de donner le détail des figures.)

PLANCHE IX.

Médailles et monnaies.

On a rassemblé sous ce titre un très-petit nombre de pièces données par Beaumesnil, l'abbé Legros, etc. Beaucoup d'autres se trouvent dessinées sur des feuilles détachées, qui ont été envoyées à part. La plupart de ces pièces sont décrites dans le texte (p. 92 et suiv.), et ont été étudiées depuis dans les intéressants mémoires de M. Ardant.

PLANCHE X.

§ 3. — Monuments du moyen-âge.

Vases , urnes , bas-reliefs , etc.

On aurait dû placer dans cette planche, pour suivre l'ordre établi dans le texte (et ici même pour les monuments romains), les monuments proprement dits; mais, à l'époque où ces dessins furent faits, on n'avait pas sous la main les croquis nécessaires, et on fut obligé de commencer par les urnes, vases, bas-reliefs, etc. Si cet atlas devait un jour être publié, il faudrait rétablir l'ordre donné par le texte, et commencer en conséquence par la planche XVI.

Comme on n'a pas conservé de calques ni de croquis de ces monuments, on est obligé de renvoyer au texte comme pour les planches XI et XII.

PLANCHES XI ET XII.

Suite des urnes, vases, etc. La femme qui prêche, les sceaux, etc.

PLANCHE XIII.

Pierres tumulaires et inscriptions.

Voyez le texte, où elles sont presque toutes décrites.

PLANCHE XIV.

Monnaies et médailles.

Elles se composent d'un choix parmi celles dessinées par l'abbé Legros. On a envoyé également les dessins de l'abbé Legros, collés sur une grande feuille.

PLANCHE XV.

On y voit les diverses figures de la chaire données par Beaumesnil, les livres de St-Michel, et une inscription qui passe pour arabe, bien que le savant M. de Sacy ait déclaré que ces caractères ne ressemblaient à ceux d'aucune langue connue.

PLANCHE XVI.

Monuments proprement dits.

FIG. 1 et 2. — Vue de la cathédrale de St-Etienne de Limoges (p. 137).

FIG. 3. — Plan de l'abbaye de St-Martial (p. 156).

(On a laissé le plan en blanc, le plan levé et dessiné par Legros ayant déjà été envoyé séparément en 1835).

FIG. 4. — Clocher de St-Martial, tel qu'il était en 1792, d'après un dessin trouvé dans les papiers de Legros.

FIG. 5. — Le même, d'après un dessin de 1752.

FIG. 6. — Plan de l'église de St-Pierre-du-Queyroix (p. 174).

FIG. 7. — Plan de la cathédrale de St-Etienne.

FIG. 8. — Plan souterrain des douhats ou galeries souterraines pour l'écoulement des eaux de la ville (d'après un dessin communiqué par M. Fournier, commandant des pompiers de la ville).

PLANCHE XVII.

RESTE DE L'ARRONDISSEMENT DE LIMOGES.

Monuments du moyen-âge.

(Il n'y a aucun monument gaulois ni romain).

On n'a plus distingué ici les quatre classes, parce que les monuments sont trop peu nombreux, et que l'arrangement de chaque planche aurait été moins régulier.

FIG. 1. — Restes de l'abbaye de Tarn près Aixe (1819-20) (p. 281).

- FIG. 2. — Plan des ruines de Chalucet près Pierre-Buillère (p. 289).
 (On n'a fait ici qu'indiquer ce plan, qui a été envoyé séparément dessiné sur une grande échelle).
- FIG. 3. — Vue des mêmes ruines prises du bas de la montagne.
- FIG. 4, 5, 6. — Pierres tumulaires de l'ancien cimetière des Arènes.
- FIG. 7, 8, 9. — Chapiteaux des colonnes et pilastres des ruines de Chalucet.
- FIG. 10. — Plan général de la mosaïque de Condat (p. 282).
- FIG. 11, 12. — Détail des fragments conservés A et B.
- FIG. 13, 14. — Têtes colossales, dont l'une est supposée avoir été trouvée à Grandmont.
- FIG. 15. —
-

PLANCHE XVIII.

- FIG. 16. — Vue de l'abbaye de Solignac (en 1821) (p. 287'.
- FIG. 17, 18, 19. — Détails de l'église de l'abbaye.
- FIG. 20, 22, 23 (2). — Chapiteaux de l'église de St-Léonard.
- FIG. 21. — Sphinx du cimetière de Bessines (p. 305).
- FIG. 24. — Pierre sculptée de Bessines.
- FIG. 25. — Pierre sculptée que Legros suppose du temps de Pépin le Bref. Elle est expliquée dans les grandes feuilles de croquis de ce dernier envoyées avec les présentes planches.
- FIG. 26. — Restes de l'abbaye de Grandmont en 1820.
-

PLANCHE XIX.

ARRONDISSEMENT DE BELL

Monuments gaulois.

- FIG. 1, 2. — Pierre levée de....., vue devant et derrière.
- FIG. 3. — Pierre levée de la lande de La Borderie, près le domaine du même nom (p. 304).

Monuments romains.

- FIG. 4, 5. — Autel présumé romain à Berneuil, au bord de la route de Limoges à Poitiers (p. 311).
- FIG. 6. — Pierre trouvée, vers la fin du XVIII^e siècle, à Rancon (p. 313).
- FIG. 7. — Autre pierre, du même lieu (p. 313).
- FIG. 8. — Milliaire trouvé à quelque distance de La Barre (1) (p. 310).

(1) M. Allou avait été induit en erreur : cette colonne, que nous avons examinée à La Barre, provient de l'église abbatiale de Bœuil.

FIG. 9. — Pierre d'un pont sur la Gartempe , près de Château-Ponsat (p. 312).

FIG. 10, 12. — Id. (p. 312).

FIG. 11. —

FIG. 13. —

FIG. 14. —

FIG. 15. —

FIG. 16, 18, 19. — Pierres trouvées près de Grandmont (p. 311).

FIG. 17. — Pierre au-dessus de la porte de l'ancien cimetière de Château-Ponsat (p. 312).

PLANCHE XX.

Monuments du moyen-âge.

FIG. 1. — Ruines du château de Château-Ponsat (1821).

FIG. 2, 3, 4, 5. — Détails du même château.

FIG. 6. — Ruines du château de.....

FIG. 7. — Vue de l'église du Dorat.

PLANCHE XXI.

FIG. 1. — Fronton de l'église du Dorat (p. 327).

FIG. 2. — Bénitier à Ambazac.

FIG. 3. — Inscription du château de.....

FIG. 4. — Figure de lion du cimetière de Bessines.

FIG. 5. — Tour cylindrique du cimetière de.....

FIG. 6. — Autre semblable de.....

FIG. 7, 8, 9, 10. — Pierres sépulcrales des cimetières de.....

FIG. 11, 12. — Pierre sépulcrale qui était , en 1821 , dans une cour du château de Mortemart.

ARRONDISSEMENT DE ROCHECHOUART.

Monuments gaulois.

FIG. 1. — Pierre levée sur la limite des communes de Cognac et St-Auvent.

FIG. 2. — Id.

PLANCHE XXII.

Monuments du moyen-âge.

- FIG. 1. — Vue du château de Rochechouart (1821) (p. 340).
 FIG. 2. — Lion placé dans le mur d'une des tours.
 FIG. 3. — Ruines du château de Chéronnac (p. 342).
 FIG. 4. — Ruines du château de La Vauguyon (p. 342).
 FIG. 5. — Ruines de l'abbaye de Boubon (p. 343).
 FIG. 6. — Ruines de la tour de Bœuil.
 FIG. 7. — Ruines du château de Montbrun.
 FIG. 8. — Fanal de Biennac (p. 348).
-

PLANCHE XXIII.

- FIG. 9. — Tombeau de saint Junien (p. 346).

ARRONDISSEMENT DE SAINT-YRIEIX.

Monuments romains.

- FIG. 1. — Ruines de Château-Chervix (p. 350).

Monuments du moyen-âge.

- FIG. 1. — Tour de Chalus (p. 356).
 FIG. 2. — Vue de Chalus, avec la pierre de Maumont.
 FIG. 3. — Chapiteaux de....
 FIG. 4. — Ruines du château de Lastours.
 FIG. 5. — Fanal du cimetière de Coussac-Bonneval (p. 359).
-

Outre les 23 planches ci-dessus décrites, il a été envoyé :

1° Trois feuilles de papier à calquer représentant les bas-reliefs obscènes dessinés par Beaumesnil, et trouvés dans les fouilles de l'évêché actuel de Limoges en 1759. (M. Raoul-Rochette, à qui ces figures ont été communiquées, ne veut pas admettre qu'elles soient authentiques, et les regarde comme étant de pure imagination). Ces feuilles ont été remises cachetées à M. Tripon, qui s'était présenté de la part de M. Ardant.

2° Une épreuve lithographiée du vitrail de St-Martial, représentant une femme qui prêche (supposée Jeanne d'Albret), tirée du T. XII de la Société des Antiquaires de France, qui contient une notice sur ce vitrail.

3° Une carte itinéraire et minéralogique de la généralité de Limoges, par M. Cornuau.

4° Une inscription du tombeau de St-Martial.

5° Plan et vue des ruines de Chalucet, calque.

6° Notice imprimée avec fragment d'un diptyque romain (de Procope), attribuée à l'abbé Legros.

7° Notice sur un tombeau de l'église de St-Junien.

8° Deux dessins coloriés du clocher de St-Martial, copiés dans la planche.

9° Deux dessins très-anciens des fontaines de Limoges, sur parchemin.

10° Croquis au crayon de la façade de St-Pierre-du-Queyroix. — Croquis d'une pierre représentant un homme à mi-corps, portant un bâton sur l'épaule.

11° Trois feuilles in-folio de croquis et gravures détachés provenant du cabinet de l'abbé Legros.

Ch.-Nic. Al'ou, au sortir de l'école Polytechnique, fut nommé ingénieur des mines à Limoges. Invité par M. le comte de Castéja, alors préfet de la Haute-Vienne, à décrire les monuments de ce département, il composa l'ouvrage que cet atlas était destiné à compléter.

Encouragé par la mention la plus honorable, qu'accorda à son livre l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, M. Allou se livra tout entier à l'étude de l'archéologie, et il devint un des membres les plus laborieux de la Société des Antiquaires de France, dont il fut le président. Il sacrifia sa santé et sa fortune à son amour pour la science, et fit en Angleterre de fréquents voyages pour son TRAITÉ SUR LES ARMES DÉFENSIVES.

Il mourut sans avoir pu faire graver les dessins des monuments qu'il avait décrits.

M^{me} veuve Allou me pria, comme ami de la famille, de négocier la cession de son portefeuille. Sur ma proposition, le Conseil général et la Société d'Agriculture achetèrent pour 600 fr. cette précieuse collection, qui fut plus tard remise à la Société Archéologique et Historique du Limousin à la condition qu'elle serait constamment à la disposition de tous les membres de la Société d'Agriculture.

Le manuscrit explicatif de l'atlas m'a été donné par cette dame long-temps après l'envoi du portefeuille.

MAURICE ARDANT.

Limoges, 5 août 1857.

NOTICE

SUR

L'ÉGLISE DE SAINT-LÉONARD⁽¹⁾

(Lue dans la séance de la Société Archéologique du 23 juin 1857).

La partie la plus ancienne de cet édifice est une construction d'origine romane à laquelle il est difficile d'assigner une époque certaine à cause du mauvais état où elle est actuellement. Cette construction, qui a dû former l'église primitive, et servir de baptistère, se compose d'une vaste salle circulaire recouverte par une coupole et d'un bas-côté entourant cette salle. Des colonnes en pierre supportant des archivoltes en maçonnerie pénètrent la grande voûte.

Dans les murs d'enceinte de ces bas-côtés, qui ont une très-grande épaisseur (2 mètres environ), sont percées des niches dont la destination est incertaine : une partie de cet intéressant édifice est détruite.

Cette construction est soudée à l'église en avant du transept gauche, qu'elle sépare du clocher ; mais elle forme une partie complètement indépendante de l'église principale, et par son architecture, et par sa forme intérieure et extérieure, et par la destination qu'elle devait avoir. Des fouilles entreprises sous le sol actuel donneraient du reste certainement un résultat très-digne d'intérêt.

L'église proprement dite se compose d'une nef flanquée du clocher ; à gauche, dans la troisième travée, d'un transept un peu étroit, et peu important en comparaison des autres proportions du monument, qui sépare la nef du chœur. Ce chœur et le clocher sont les parties de l'église les plus importantes, et nous allons y revenir dans un instant.

La nef est couverte par une voûte en berceau ogival, dont l'extrados, surmonté autrefois de pointes de pignon en maçonnerie, devait supporter la charpente du comble, aujourd'hui détruite. Ces voûtes se composent de cinq travées : deux ont été reconstruites et modi-

(1) Une notice sur l'origine de la ville et la fondation de l'église de St-Léonard a paru précédemment dans le Bulletin de la Société.

fiées ; la troisième fait face au clocher. Les deux dernières sont remarquables par leur construction en bon état, et sont un exemple, assez rare en Limousin, de voûtes contre-butées par des contre-forts intérieurs, donnant ainsi à l'intérieur presque toute la surface comprise entre les contre-forts, et ménageant, en dehors de la maîtresse-voûte, un bas-côté étroit dont l'effet est des plus gracieux.

Le transept est un peu étroit, et son importance n'est pas en rapport avec les autres parties de l'édifice. Les deux bras de la croisée n'offrent aucun intérêt. Le centre est carré, et est surmonté d'une coupole ornée d'arcatures, et percée de fenêtres donnant dans les combles. Cette coupole était prise dans la hauteur d'un clocher surmonté d'une flèche centrale, clocher et flèche aujourd'hui détruits.

Au-delà de ce transept s'ouvre un large chœur entouré d'un bas-côté et de chapelles absidales. Le plan de cette partie de l'église est conçu sur une large échelle et de grandes proportions. Le chœur est séparé des bas-côtés par des colonnes supportant des archivoltes en maçonnerie dont la grâce et l'élégance n'ont rien de l'architecture romane, si souvent un peu lourde et embarrassée. Le chœur fut primitivement couvert par une voûte en berceau terminée par un cul-de-four. Les bas-côtés sont couverts par des voûtes en arêtes mal comprises et mal exécutées : c'est l'enfance d'un art qui tâtonne et essaie. Les chapelles absidales sont toutes voûtées en cul-de-four, et sont à peu près en parfait état de conservation, sauf les deux premières, dont la forme a été bizarrement contournée. Les bas-côtés et les chapelles sont éclairés par un très-grand nombre d'ouvertures, qui, dans le principe, devaient fournir assez de jour et de lumière pour éclairer convenablement le chœur ; mais, au *xvii^e* siècle, soit que cette lumière ne fût pas trouvée suffisante, soit que la voûte du chœur se fût écroulée, cette voûte fut relevée et de beaucoup exhaussée, afin qu'on pût percer les trois grandes fenêtres circulaires qui existent actuellement. Cet exhaussement des murs augmenta la charge que portaient primitivement les archivoltes, et qui devait déjà être énorme pour les colonnes pourtournant le chœur. Aussi ces colonnes fléchirent-elles, ainsi que les arcs qu'elles supportaient, et fallut-il, pour les soutenir et pour empêcher leur ruine, élever, dans les intervalles qui les séparent, de nouveaux piliers, et les entourer elles-mêmes des massifs de maçonnerie, qu'on voit aujourd'hui, et qui défigurent complètement le chœur. Les bas-côtés et les chapelles ont été mieux construits, et n'ont subi aucune restauration : aussi ont-ils conservé entièrement leur

caractère primitif, et présentent-ils un style d'architecture limousine du ^{xiii}^e siècle fort curieux à étudier.

La poussée des voûtes de la nef est, comme nous l'avons dit, contre-buttée par des contre-forts intérieurs.

Les voûtes du chœur, primitivement contre-buttées par des arcs-boutants, se trouvent, depuis leur surélévation, suspendues en l'air sans qu'aucune force venant de l'extérieur contre-balance celle qui pousse les murs au vide : aussi, bien que ces voûtes soient construites en briques, peuvent-elles occasioner par leur chute la ruine d'une partie de l'église.

Le clocher se compose de six étages : les quatre premiers datent du ^{xiii}^e siècle ; les deux derniers et la flèche furent détruits par la foudre en 1270, et reconstruits à cette époque.

Les trois premiers étages sont composés d'arcs en tiers-point supportés par des colonnes. Les lignes d'architecture données par le système de la construction apparaissent sans aucun ornement ; aucun profil même ne s'y fait remarquer. Des lignes horizontales, un appareil d'une grande régularité, des arêtes vives, donnant de fortes ombres, en font ressortir toutes les parties nettement accusées. Le profil des bases des colonnes et des archivoltes rappelle singulièrement l'architecture de nos monuments de la même époque construits sur les bords de la Loire : ainsi le clocher, dans son soubassement, rappelle celui du porche de l'église de St-Benoît-sur-Loire. Le deuxième et le troisième étage sont séparés par une série de petites arcatures en plein-cintre.

Au-dessus de ces trois étages s'élève un pignon aigu, percé d'une grande ouverture, d'un aspect lourd, et dont la charge écrase l'édifice. Les deux derniers étages ont été reconstruits au ^{xiii}^e siècle, après l'accident qui causa leur ruine. Ils se composent d'ouvertures en plein-cintre géminées par une colonnette et d'un arc ogival divisé par deux arcs en plein-cintre. Sous la corniche de couronnement on voit une série de petites arcatures semblables à celles qui se trouvent au-dessus du deuxième étage : c'est sur cette corniche que prend naissance la flèche en pierre qui la couronne. Toute cette partie, reconstruite au ^{xiii}^e siècle, menace ruine, d'abord par l'effet d'un vice de construction dans la répartition des pleins et des vides, puis par le mauvais choix des matériaux : la pierre est un granit d'un grain lâche et mal agrégé, que le temps a trop facilement détérioré, et qui tombe par petits fragments. Les murs se sont dédoublés. Un chaînage provisoire, qui a été fait il y a quelques années, pourra retarder, mais non empêcher, la ruine des

deux derniers étages de la tour et de la flèche du clocher, dont chaque jour la chute devient de plus en plus imminente.

La façade principale de l'église est bien conservée : elle remonte au ^{xiii}^e siècle. La porte ogivale ne possède ni linteau ni tympan en pierre ; les colonnettes sont surmontées de chapiteaux à crochets, qui caractérisent, en Limousin, les premiers commencements de l'architecture ogivale ; deux niches formées d'arcatures trilobées, renfermaient des statues aujourd'hui détruites. Une grande fenêtre ogivale percée au-dessus de la porte éclaire la nef. Cette façade et tout le clocher sont construits en moellon d'un appareil très-régulier et en bon état.

Parmi les objets d'ameublement ou de sculpture que renferme l'église de St-Léonard, nous citerons en première ligne : un rétable d'autel, en albâtre, très-remarquable d'exécution, qui peut être attribué au ^{xiii}^e siècle ; il se divise en cinq parties représentant : 1^o la Vierge entourée d'une auréole ; 2^o l'adoration des mages ; 3^o Jésus crucifié, et placé entre les genoux de son père ; 4^o la Vierge couronnée par les trois personnages de la Ste-Trinité, enfin 5^o l'annonciation. Ce bas-relief est actuellement dans une chapelle absidale.

On remarque aussi dans le bas-côté du chœur une statue byzantine recouverte de plusieurs couches de badigeon, mais très-curieuse de forme et d'exécution ;

Enfin, comme souvenir historique, le *verrou* de Saint-Léonard, si célèbre dans les légendes du Limousin comme ayant la vertu de rendre fécondes les femmes stériles.

FÉLIX NARJOUX,

Architecte-inspecteur des édifices diocésains.



LETTRE

AUX RÉDACTEURS DU JOURNAL DE PARIS (1).

MESSIEURS,

Tout ce qui a pour but le bonheur public est accueilli dans votre estimable journal, qu'on peut, sans exagération, appeler les Annales du patriotisme et de la bienfaisance. C'est ce qui me fait espérer que vous voudrez bien y consigner les détails suivants :

A peine la nouvelle de la naissance de monseigneur le Dauphin fut-elle arrivée à Limoges que MM. les maire, échevins et conseillers politiques se rassemblèrent dans l'hôtel-de-ville. Réunis, ils arrêtèrent qu'il ne fallait pas se borner aux témoignages ordinaires de la joie publique, tels que *Te Deum*, feu d'artifice, illuminations, bûcher, salves d'artillerie, etc. En conséquence, il fut conclu que, pour consacrer dans notre ville l'évènement heureux qui, en comblant les vœux d'un vertueux monarque et d'une reine adorable, remplit ceux de tous les bons Français, on élèverait un monument propre à éterniser la mémoire de notre amour pour l'auguste maison des Bourbons ; mais, si, d'un côté, le patriotisme présentait à l'imagination les plus beaux projets à exécuter, de l'autre on était retenu par la modicité des revenus municipaux. On a heureusement trouvé moyen de concilier l'un avec l'autre.

Depuis long-temps les habitants d'un quartier traversé par les routes de Paris à Toulouse, Bordeaux et Lyon sollicitaient une fontaine : elle était nécessaire. Il a été unanimement décidé qu'on la

(1) Nous avons cru, contrairement à nos habitudes, devoir réimprimer cette lettre, qui fut insérée dans le *Journal de Paris* du 18 décembre 1781. C'est un document précieux, non pas seulement en ce qu'il rappelle l'origine d'une fontaine qui a été détruite, il y a quelques années, pour régulariser le pavage de la place Dauphine, mais encore parce qu'il indique les améliorations réalisées à une époque si dénigrée de nos jours, et celles encore plus nombreuses que les préoccupations politiques qui commencèrent bientôt à agiter les esprits ne permirent pas d'accomplir. Ainsi la couverture des étangs de la place de La Mothe dont il est ici question, après avoir vainement été demandée par tous les hommes qui se sont occupés d'hygiène publique, notamment par notre concitoyen le docteur Cruveilhier dans le recueil des mémoires de la Société d'Agriculture en 1817, n'a été définitivement exécutée qu'en 1819.

(Note de la Rédaction).

ferait construire au plus tôt, et que; appelée *fontaine Dauphine*, elle serait ornée d'attributs convenables à la circonstance, et décorée d'une inscription. On m'a fait l'honneur de me choisir pour la composer. Voici celle que j'ai faite : elle a été adoptée, parce qu'elle a paru exprimer fidèlement et avec simplicité les sentiments du corps municipal :

AUSPICIIS

D. D. MARII JOAN. BAPT. NIC. D'AINÉ,
PROVINCIAE PRÆFECTI;

CURANTIBUS

D. LUD. NAURISSARD, PRÆTORE URBANO;

D. LUD. ESTIENNE, PROPÆTORE;

ÆDILIBUS

D. D. JOS. JACQ. JUGE, JOANN. TANCHON, MART. BARBOU, JOS. FOURNIER,
HOC,

OB NATUM OVANTIBUS GALLIS

DELPHINUM,

PUBLICÆ FELICITATI,

GRATULABUNDA POSUIT MONUMENTUM

URBS LEMOVICENSIS

NON. NOVEMB. ANNO M. DCC. LXXXI.

Ce n'est pas tout : on avait anciennement projeté et déjà fait construire en partie, dans le même quartier, une place d'embellissement et de commodité, en rotonde, sur des façades régulières : il a été résolu que les propriétaires des maisons qui restent à bâtir, et qui ont vue sur cette place, seraient invités à les faire reconstruire au plus tôt conformément au plan adopté par le ministère, et qu'elle serait nommée, dès ce moment, *place Dauphine*. Ces monuments seront d'autant plus remarquables qu'ils seront les seuls érigés jusqu'ici dans notre ville, l'une des plus anciennes de la France, mais dont le patrimoine est très-modique. Les cités opulentes du royaume signaleront sans doute leur allégresse d'une manière plus brillante et plus magnifique, mais entreront-elles mieux que nous dans les vues de cette sage économie, de cette bienfaisance éclairée, qui caractérisent Louis XVI?

On l'a dit, et c'est une vérité consacrée par l'expérience de tous les siècles : l'exemple des rois est la plus efficace des leçons, et leurs vertus deviennent bientôt celles de leurs sujets. Les principes qui dirigent le *Titus* de la France dans le gouvernement de ses États

dirigent aussi le dépositaire de son autorité dans notre province. Louis XVI, en montant sur le trône, a trouvé les finances épuisées, et néanmoins il a fait des prodiges sans surcharger ses peuples par des impôts. M. d'Aine, en arrivant dans le Limousin, a trouvé des moyens très-bornés, et cependant, secondé par le zèle, l'intelligence et le patriotisme de nos officiers municipaux, il a embelli notre ville, et, en distribuant avec sagesse et d'une manière économique les fonds accordés par le Gouvernement, il a vivifié toute notre généralité.

Limoges avait, comme toutes les anciennes cités, des rues étroites, sans forme régulière et sans nomenclature; il était encore ceint de quelques restes, à demi ruinés, de tours et de murailles, et n'avait ni assez de portes pour la commodité des habitants, ni assez d'issues pour faciliter la circulation de l'air, ni assez de places pour la décoration et l'utilité publique. La police, malgré la vigilance des magistrats, était presque sans vigueur, parce que la ville n'était pas éclairée pendant la nuit, et qu'il n'y avait pas de garde. Le palais de la justice et les prisons tombaient en ruine. M. d'Aine a obtenu un arrêt du conseil qui fixe l'alignement, le redressement de toutes les rues et places, et, par ses soins, cet arrêt est en pleine exécution. Déjà la plupart des quartiers présentent un coup d'œil agréable. On a ouvert plusieurs entrées dans des cantons précédemment renfermés. Toutes les maisons ont été numérotées, et, à chaque coin de rue, on a placé des écriteaux qui en indiquent la dénomination: elles ne forment point, comme autrefois, une espèce de labyrinthe où s'égarraient les étrangers. On a formé une nouvelle place régulière sur l'emplacement où les Romains avaient construit des arènes, et qui en a encore retenu le nom. On a continué un cours planté d'arbres autour de la ville; des réverbères ont été placés; une compagnie des soldats du guet a été établie; un palais commode et solide pour la justice a été édifié; des prisons salubres ont été bâties, et il est à remarquer que ce dernier édifice était presque fini avant que l'édit concernant les prisons, ce monument immortel de l'humanité de notre roi, eût été publié. Il est encore quelques réparations qui sollicitent la vigilance de notre intendant. Des étangs placés au centre de la ville pour arrêter les incendies, plus dangereux à Limoges que partout ailleurs parce que la plupart des maisons sont bâties en bois; ces étangs, dis-je, renferment des eaux croupissantes dont les exhalaisons sont dangereuses. Les boucheries établies dans l'enceinte des murs répandent une très-mauvaise odeur; quelques quartiers habités par le menu peuple sont encore peu aérés et malpropres. Nous

savons que M. d'Aine est décidé à s'occuper successivement de ces différents objets : le projet en est déjà formé.

Ces améliorations, ces embellissements, suffiraient sans doute pour immortaliser parmi nous son administration ; mais sa sollicitude ne s'est pas renfermée dans l'enceinte de notre ville : elle a embrassé la généralité entière. Nous devons à son zèle infatigable pour le bien public non-seulement l'établissement des travaux pour la navigabilité de la Charente, mais encore l'exécution des grands chemins, poussée avec une telle vigueur que l'on jouit à présent de deux routes : l'une, dans la direction de Paris à Toulouse, depuis les confins du Berry jusqu'à ceux du Quercy ; l'autre, dans celle de la capitale du royaume à Bordeaux, depuis Ruffec en Angoumois, sur tous les lieux dépendants de la généralité. La première, de l'aveu de tous ceux qui l'ont parcourue, est superbe. L'une et l'autre sont de la plus grande solidité. Il est encore deux autres routes en pleine exécution : l'une, dans la direction de Limoges à La Rochelle en passant par Angoulême : la poste y a été établie cette année-ci ; la seconde, dans la direction de Bordeaux à Lyon. Les voyageurs y remarquent avec admiration une partie de chemin taillé dans le roc, sur les bords de la Vienne, à la côte dite Varache, presque à l'entrée de la ville de St-Léonard. Cet ouvrage, qui s'achève en ce moment, est le plus étonnant qui existe en ce genre : il eût été digne des Romains. Sur la même route il a été nouvellement construit un beau pont sur le Taurion, aux confins du Bourbonnais et du Limousin. Enfin, par le bon emploi des fonds destinés par le Gouvernement aux ateliers de charité, l'on exécute journellement, dans notre généralité, une multitude de communications intérieures de première utilité. On demandera peut-être comment le respectable magistrat qui veille à notre bonheur et nos officiers municipaux ont pu obtenir de si grands résultats avec de si petits moyens. Nous répondrons : Ils sont instruits, économes et vigilants.

J'ai l'honneur d'être, etc.

L'Abbé VITRAC,
de plusieurs académies.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

SÉANCE DU 13 JUIN 1856.

Présidence de M. Alluaud aîné.

Étaient présents : MM. Alluaud, Astaix, Cazeaux, Duverger, de St-Genis, Lemaistre, Nalbert, Nivet-Fontaubert, Péconnet, Roy-Pierrefitte, Ruben, le prince Wyse.

La séance est ouverte à huit heures.

La parole est donnée à M. le docteur Lemaistre, chargé par la Société de lui présenter l'analyse des matières contenues au tome XXII^e de la Société impériale des Antiquaires de France. — M. Lemaistre signale parmi les travaux, qui tous offrent un grand intérêt, une notice de M. de Lasteyrie, membre correspondant de la Société Archéologique du Limousin, sur une lampe chrétienne en forme de bélier, notice qui contient des recherches fort curieuses sur le symbolisme de la croix, de la colombe et du bélier. — M. Lemaistre cite encore avec éloge les recherches de M. Maury sur la religion et le culte des populations primitives de la Gaule; un article de M. de Fréville intitulé : *De la Civilisation et du Commerce de la Gaule septentrionale avant la conquête des Romains*. Il recommande vivement la lecture de ces diverses œuvres historiques, pleines, suivant lui, de faits ignorés et d'aperçus ingénieux.

M. Emile Ruben, au nom de la commission du budget, fait connaître le résultat de l'examen des comptes du trésorier pour l'année 1855. Après avoir rendu justice à l'ordre et à la rigoureuse exactitude de M. Navières-Laboissière, il fait connaître la situation financière de la Société. Elle se résume ainsi :

	fr.	c.
Recettes.....	2,394	28
Dépenses.....	1,693	30

EXCÉDANT des recettes..... 697 98

Mais l'année 1854 s'était soldée par un découvert de 170 fr. 30 c.

— Il était de plus dû à M. Chapoulaud, imprimeur du Bulletin, 377 fr. 60 c.

Ces diverses sommes ayant été payées, il est resté en caisse 450 fr. 08 c.

Parmi les causes de dépense, il signale à l'attention de la Société l'impression du *Bulletin*. Pour diminuer, autant que possible, la pesanteur de cette charge, le rapporteur propose d'exiger des membres correspondants, auxquels le Bulletin était jusqu'à ce jour envoyé gratuitement, une somme équivalente à la valeur de l'envoi qui leur était fait.

Cette proposition est renvoyée à l'examen du bureau, et la discussion ajournée à l'une des séances suivantes.

La séance est levée.

Le Secrétaire-général, O. PÉCONNET.



SÉANCE DU 1^{er} SEPTEMBRE 1856.



Présidence de M. Alluaud aîné.



Étaient présents : MM. Alluaud, Astaix, Bardinet, Buisson, de Beaulieu; de Crossas, Combet, membre correspondant, Charreyre, Fournier, Fizot-Lavergne, Lemaistre, Lesme, Masjambost, Nalbert, Nivet, O. Péconnet, Roy-Pierrefitte, Regnauld, prince Wyse.

Le général Dalesme assistait à la séance.

Après la lecture du procès-verbal, ont été nommés membres correspondants MM. Huot, procureur impérial à Ussel, et Douglard, inspecteur d'académie dans la Corrèze.

M. Alfred de La Guéronnière a été proposé à la Société comme membre résidant, ainsi que MM. Bonnin, inspecteur, et Fougeras-Lavergnolle, notaire.

M. Péconnet, secrétaire-général, a lu une notice biographique sur M. Aug. Du Boys, archiviste de la Société, décédé à Limoges le 46 août 1856. Cette notice sera insérée au Bulletin de la Société.

Au nom de M. Huot, procureur impérial à Ussel, le secrétaire-général a donné lecture d'un travail sur les origines de la ville d'Égletons.

Cette étude sera insérée dans le prochain Bulletin de la Société.

Le prince Napoléon Wyse a lu ensuite des fragments d'un ouvrage philosophique et historique, plutôt que généalogique et historique, sur la noblesse limousine. Nulle autre noblesse ne semble plus digne à l'auteur d'être observée dans ses développements. Dans un premier chapitre, intitulé *Des Anoblissements en Limousin et de la Topographie seigneuriale de la province*, l'honorable membre a épuisé ce qui pouvait se dire sur cet important sujet. Traçant ensuite, en traits rapides et précis, le caractère distinctif de chaque famille féodale, les Bonneval, les des Cars, les Lastours et tant d'autres qui ont porté leurs armes en Palestine, l'auteur en est venu à la noblesse des ^{xvi^e} ^{xvii^e} et ^{xviii^e} siècles. Il a recherché la cause de l'élévation des principales familles qui la composèrent, et nous a fait assister à son élévation d'abord, et ensuite à son histoire jusqu'à nos jours.

Cet important travail, qui n'est, en quelque sorte, que la préface d'une vaste étude sur l'histoire de la noblesse, a été écouté avec l'attention la plus soutenue.

M. le président a complimenté l'auteur.

La séance a été levée à dix heures.

Le Secrétaire-général, O. PÉCONNET.

SÉANCE DU 19 NOVEMBRE 1856.

Présidence de M. Alluaud aîné.

Étaient présents : MM. Alluaud, Astaix, Arbellot, Audouin, Buisson-Masvergnier, Bardinet, Cazeaux, R. Chapoulaud, de Crossas, Lemaistre, Péconnet, Perdoux, Nivet-Fontaubert, Émile Ruben, Sazerat, Regnaud, Nalbert, Roy-Pierrefitte.

M. Narjoux, architecte diocésain, assistait à la séance.

Sont proclamés membres résidants : MM. le comte Alfred de La Guéronnière, Bonnin, inspecteur de l'académie, et Fougeras-Lavergnolle, notaire.

M. Narjoux est présenté comme membre résidant. Son admission est, conformément aux règlements, envoyée à la prochaine séance.

Il est donné lecture de la liste des dons offerts au musée depuis la dernière séance : des remerciements sont votés aux donateurs. — M. Sazerat est chargé de rechercher quelle peut être l'origine de deux pots anciens et d'un plat compris dans les objets donnés.

M. le président donne la parole à M. Arbellot, curé de Rochecouart.

L'honorable membre a lu un travail supplémentaire à sa Dissertation sur l'apostolat de saint Martial. Il a consacré la première partie de son article à un coup-d'œil sur la polémique qui s'est engagée en France pendant ces deux dernières années sur la question traitée par lui, et il a cité les opinions, soit favorables, soit contraires à son propre travail, émises par les savants dans les livres et dans les journaux.

Dans la seconde partie de son travail, M. l'abbé Arbellot a fait connaître la découverte de l'ancienne Vie de saint Martial. Cette Vie a été trouvée par lui, en lambeaux épars, dans un manuscrit du x^e siècle appartenant à la bibliothèque impériale. Il a cité un texte de Benoît, abbé de Cluse (xi^e siècle), relatif à cette ancienne Vie, que l'on croyait perdue. L'honorable membre a ensuite commenté des vers inédits et très-curieux de Pierre le Scolastique, composés par cet écrivain, vers la fin du x^e siècle, sur l'ancienne légende de saint Martial. Ce vieux document, composé, d'après la tradition orale, avant Grégoire de Tours, et qui semble à M. l'abbé Arbellot irréprochable au point de vue critique, fait remonter à saint Pierre la mission de saint Martial, et donne ainsi une éclatante confirmation à l'opinion soutenue par M. Arbellot.

Après avoir félicité l'honorable membre de son attachante lecture, M. le président a donné la parole à M. Émile Ruben.

Notice historique sur la bibliothèque communale de Limoges : tel est le titre du travail dont la Société a entendu alors la lecture avec un vif intérêt, et dont elle a ordonné l'insertion au Bulletin.

Après cette lecture, qui a constamment captivé l'attention de la Société, la séance a été levée.

Le Secrétaire-général, O. PÉCONNET.

SÉANCE DU 29 DÉCEMBRE 1856.



Présidence de M. Alluaud aîné.

Étaient présents : MM. Alluaud, Astaix, Arbellot, Audouin, Bonnin, Buisson, de Crossas, Cazeaux, Duverger, Alfred de La Guéronnière, Fizot-Lavergne, Lemaistre, Nalbert, Lansade, Nivet-Fontaubert, Roy-Pierrefitte, É. Ruben, Gay de Vernon, N. Wyse.

Est proclamé membre résidant M. Narjoux, architecte diocésain, présenté à la dernière séance.

Deux ouvrages sont offerts à la Société :

1^o Par M. le comte O'Kelli, son ouvrage sur l'origine de l'Irlande et sur ses grandes familles.

2^o Par la Société d'Émulation des Vosges, le dernier n^o de ses Annales.

Remerciements aux donateurs.

M. le président confie le premier de ces ouvrages à M. le comte Alfred de La Guéronnière, et le second à M. Gustave Duverger, qui veulent bien se charger d'en rendre compte à une des prochaines séances.

La parole est à M. le baron Gay de Vernon, qui lit une notice biographique sur le comte de Bonneval (Achmet-Pacha). Cet opuscule, écrit avec la verve accoutumée de l'auteur, tient constamment éveillée l'attention de la Société, qui en ordonne l'insertion au plus prochain n^o du Bulletin.

M. Astaix fait ensuite son rapport sur le dernier n^o du Bulletin de la Société des Sciences naturelles et d'Antiquités de la Creuse. Le rapporteur s'est attaché à extraire de ce Bulletin tout ce qui concerne la partie scientifique, et il en a fait l'analyse en homme compétent. Des remerciements et des félicitations lui sont adressés par M. le président.

M. le prince Napoléon Wyse avait commencé la lecture d'une notice sur l'abbaye de Solignac; mais, malgré tout l'intérêt et le

plaisir que la Société prenait à cette lecture, l'heure fort avancée a obligé M. le président à en renvoyer la continuation à une prochaine réunion.

A onze heures, la séance est levée.

Le Secrétaire-Archiviste, E. RUBEN.

SÉANCE DU 30 JANVIER 1857.

Présidence de M. le Comte de Coëtlogon.

Étaient présents : M. le comte de Coëtlogon, préfet de la Haute-Vienne, MM. Maurice Ardant, Audouin père, Cazeaux, de Crossas, Fougeras-Lavergnolle, Buisson-Masvergnier, Choumeil de Saint-Germain, R. Chapoulaud, Lemaistre, Lansade, comte Alfred de La Guéronnière, Lesmé, O. Péconnet, Ruben, Roy-Pierrefitte, prince Napoléon Wyse.

Il est donné par le secrétaire-général lecture d'une lettre de M. Alluaud, qui s'excuse de ne pouvoir assister à la séance.

M. le préfet de la Haute-Vienne, en venant s'asseoir au fauteuil du président, exprime à la Société combien il désire prendre part souvent à ses travaux. Il promet à la Société de veiller sur elle avec sollicitude, et ses paroles sont accueillies avec la plus vive sympathie.

M. de Jussieu, archiviste à Angoulême, présenté par MM. Napoléon Wyse et Maurice Ardant, est proclamé membre correspondant.

La parole a été donnée à M. le comte de La Guéronnière, chargé de présenter à la Société un rapport sur l'ouvrage dont M. le comte O'Kelli a fait hommage à la Société, et qui porte pour titre : *De l'Origine de l'Irlande et de ses grandes familles*. Après avoir exprimé à M. le préfet combien la Société était flattée de le posséder dans son sein, le rapporteur a sommairement indiqué les divisions de l'ouvrage de M. le comte O'Kelli ; il en a défini le caractère, et, en concentrant ensuite la substance, il a exposé la constitution de la propriété et de la famille irlandaises. Ce travail, qui dénotait chez son auteur des études spéciales et sérieuses, a été écouté avec attention, et M. le préfet s'est fait l'organe des sentiments de la Société.

Il a cependant fait remarquer au rapporteur que les règlements de la Société s'opposaient à toute incursion dans le domaine de la politique.

M. l'abbé Roy-Pierrefitte a commencé la lecture d'une *Notice historique sur l'abbaye et le chapitre de Saint-Martial à Limoges*. Il a fait remarquer d'abord que l'histoire de cette abbaye résumait les faits les plus brillants de l'histoire de notre ville pendant le moyen-âge : afin d'attirer plus l'attention sur divers faits que l'ordre chronologique amènerait à leur ordre, il a rappelé que l'abbé de St-Martial recevait l'hommage du vicomte de Limoges ; qu'il faisait rendre la justice dans la partie de la ville qu'on appelait alors *le château*, et qu'il avait à sa nomination une quantité de cures ou de prieurés dans seize diocèses de la France. Enfin il a terminé cette introduction par la description du monastère et de l'église, dont il ne reste aucun vestige.

M. l'abbé Roy-Pierrefitte a lu la première partie de sa *Notice historique*. Elle s'étend depuis la mort de saint Martial jusqu'à l'année 848, époque où les ecclésiastiques gardiens du tombeau de saint Martial obtinrent du roi Charles le Chauve, qui se trouvait à Limoges avec ses barons et une foule d'évêques, l'autorisation d'embrasser la vie monacale.

La deuxième partie de la *Notice historique* de M. l'abbé Roy-Pierrefitte s'étend jusqu'à l'année 1063, époque où les moines réformés de Cluny furent introduits à l'abbaye de St-Martial. Depuis cette époque, l'abbaye prit une importance de premier ordre : elle eut une bibliothèque considérable ; elle comptait parmi ses moines des orfèvres capables de produire des œuvres remarquables, comme le prouvent les reliquaires du moine Jozbert. Leboeuf et Mabillon ont attesté déjà la puissance de l'abbaye de St-Martial, et M. l'abbé Roy, après eux, et d'après leur témoignage, nous a dépeint cette prospérité. Cette lecture sera continuée aux prochaines séances.

M. le prince Napoléon Wyse a commencé la lecture d'une notice sur l'abbaye de Solignac faisant partie de son *Histoire de la noblesse limousine*. Il a sommairement exposé les origines de cette abbaye ; la prédilection que ressentait pour elle saint Éloi, dont il a vivement dessiné la physionomie et dépeint le caractère. Il a fait connaître ensuite la charte de fondation, et abordé l'histoire des abbés qui se sont succédé.

Après cette lecture, pleine d'appréciations élevées et de recherches sérieuses, la séance a été levée à dix heures.

Le Secrétaire-général, O. PÉCONNET.

SÉANCE DU 30 MARS 1857.

Présidence de M. Mazard père.

Étaient présents : MM. Mazard père, Buisson-Masvergnier, Astaix, Lemaistre, Ruben, Audouin père, Nalbert, O. Péconnet, Ardant, Roy-Pierrefitte, R. Chapoulaud.

Le procès-verbal de la séance est lu, et adopté après quelques observations.

Il est décidé que le Bulletin de la Société sera échangé avec la *Revue de l'Art chrétien*, publiée par l'abbé Jules Corblet.

Il est donné lecture d'une lettre écrite à la Société Archéologique par M. de Saint-Genis, rapporteur du budget. Dans cette lettre, l'honorable membre s'excuse de ne pouvoir assister à la réunion, et fait connaître les résultats de son travail. De son rapport ressortent les résultats suivants : il restait en caisse, au 31 décembre 1855, 527 fr. 68 c. Les recettes de l'année 1856 ont atteint le chiffre de 2,058 fr. Le total des fonds encaissés pour l'année 1856 a donc été de 2,585 fr. 68 c.; les dépenses se sont élevées à 1,716 fr. 02 c. Par conséquent les recettes ont excédé les dépenses de 869 fr. 66 c.

Le rapporteur a cru devoir signaler comme exagérée la dépense occasionnée par l'impression du bulletin. Cette dépense se serait élevée, suivant lui, au chiffre de 962 fr. 10 c. En conséquence, le rapporteur proposait ou de diminuer la matière du Bulletin, ou de tenter d'obtenir, par la voie de l'adjudication, des conditions préférables à celles faites par l'imprimeur de la Société.

La Société, après avoir délibéré sur cette double proposition, a décidé que le Bulletin, étant la manifestation de son existence au dehors, devait être maintenu ; et ensuite elle a remis à statuer sur la mise en adjudication.

Le rapport de M. de Saint-Genis traitait aussi la question de savoir si le Bulletin continuerait à être envoyé gratuitement aux membres correspondants. Il a été décidé que le petit nombre des membres présents ne permettait pas de trancher une aussi grave difficulté.

Des remerciements ont été adressés à M. de Saint-Genis pour le soin qu'il avait apporté à son remarquable rapport. Cependant il faut remarquer que le chiffre de 962 fr. 10 c., posé par lui comme représentant les frais d'impression du Bulletin de 1856, est inexact.

En effet, 377 fr. ont servi à solder le compte de 1855 ; en sorte que 584 fr. 30 c. seulement sont imputables sur l'exercice de 1856.

La parole a été donnée alors à M. Maurice Ardant. L'honorable membre a lu un important travail sur les émailleurs limousins. La Société a voté l'insertion de cette notice au Bulletin.

La séance a été levée.

Le Secrétaire-général, O. PÉCONNET.

SÉANCE DU 3 JUIN 1857.

Présidence de M. le Comte de Coëtlogon.

Étaient présents : MM. Ardant (Maurice), Astaix, Audouin, Bonnin, Buisson-Masvergnier, Cazeaux, le marquis de Coëtlogon, de Crossas, Duverger, Lemaistre, Masrevéry, Nalbert, Narjoux, Navières-Laboissière, Perdoux, Rogues de Fursac, de Saint-Genis, Talabot, Roy-Pierrefitte.

Après la lecture du procès-verbal, qu'on a adopté, le secrétaire adjoint a donné communication de diverses lettres :

1^o M. Péconnet s'excuse de ne pouvoir assister à la séance à cause d'une affaire importante qu'il plaide le lendemain aux assises.

2^o M. l'abbé Texier, retenu au Dorat par un devoir pressant et imprévu, regrette de ne pouvoir communiquer à la Société sa réfutation d'un ouvrage récemment édité avec le plus grand luxe, et enrichi de nombreuses recherches, ouvrage dans lequel, *en violant toutes les règles de la critique historique appliquée aux monuments*, on attaque avec talent tous les titres de gloire de notre province dans la fabrication des émaux.

3^o Le prince Napoléon Wyse, porté pour faire une lecture, croit devoir à ses collègues et à lui-même de s'abstenir, puisqu'on n'a rien fait imprimer des parties de son *Histoire philosophique et politique de la noblesse en Limousin* lues précédemment.

On répond que ce fait n'a rien de blessant, puisque la Société n'a pris, envers aucun de ses membres, l'engagement d'éditer les manuscrits qu'il présentera. Quand on le croit utile, l'insertion au Bulletin est votée séance tenante ; dans le cas contraire, le bureau, qui tient lieu de *comité de rédaction*, reste juge de ce qu'il doit faire. Puis le refus d'impression ne déprécie point un manuscrit, car

on peut le motiver de vingt manières différentes. Enfin l'analyse de chaque lecture est reproduite dans le Bulletin, et les archives conservent les manuscrits : c'est déjà un avantage ; c'est une publicité dont tous les membres de la Société se contentent d'ordinaire. Du reste, les écrits de M. Wyse sont pleins de recherches et d'imagination ; mais ces questions ne se discutent pas, le bureau en reste juge.

4^e M. Roméo Chapoulaud demande qu'on rectifie une erreur relative à l'impression du Bulletin : dans le rapport sur le budget, on avait porté la somme de 962 fr. 10 c. pour l'année 1856 : or cette somme s'applique aux exercices 1855 et 1856.

On répond que le dernier procès-verbal donne satisfaction à M. Chapoulaud.

M. Audouin fait remarquer que les membres de la Société qui ne résident pas à Limoges manquent souvent aux réunions, parce qu'elles ne sont pas périodiques et à jour fixe. Comme l'article 28 des statuts, titre II, indique une séance par mois, elle aura lieu désormais le dernier vendredi de chaque mois. Dans le cas où le mois se terminerait par un jeudi, la séance sera remise au lendemain. — En annonçant la prochaine réunion, le secrétaire fera savoir qu'il avertit pour la dernière fois, et que, sans avis préalable, on doit se rendre chaque dernier vendredi du mois, à 7 heures du soir, dans le lieu ordinaire des séances. Le même avis sera imprimé sur la couverture du Bulletin. Afin qu'on puisse établir un ordre du jour, le secrétaire sera prévenu huit jours d'avance des lectures qu'on devra faire.

Après ce vote, M. Navières-Laboissière demande ce qu'il doit répondre à M. de Montbron, qui offre en double au musée plusieurs animaux déjà empaillés, et pour lesquels les frais de préparation dépassent la somme dont M. Navières dispose comme conservateur. M. Navières est prié de demander d'une manière plus explicite les conditions de cette offre, puis d'en référer au bureau. — La conservation de plusieurs animaux qui font partie du musée n'était confiée à personne : désormais elle regardera M. le conservateur des oiseaux et des papillons, qui s'intitulera conservateur de zoologie. Comme cette charge demande des frais d'entretien considérables, le bureau estime que M. Navières peut disposer non plus seulement de cinquante francs ; mais de cent cinquante.

M. Navières offre ensuite de classer nos richesses naturelles : un numéro appliqué à chaque objet que nous possédons permettra d'aligner le tout ensemble en ordre sur un cahier, dans lequel les objets acquis seront écrits à l'encre noire, et les objets à acquérir inscrits à l'encre rouge. Par ce moyen, on connaîtra sans peine ce

que nous possédons et ce qui nous manque ; et peut-être que, excités par le désir d'augmenter nos collections, nous parviendrons à former un système à peu près complet dans chaque règne et dans chaque embranchement. Ce plan est d'autant plus facile à exécuter que nous remplirions par des gravures ce qui serait trop cher ou trop difficile à rassembler. Cette proposition est acceptée avec reconnaissance.

M. le préfet propose comme *membre honoraire de la Société*, en son nom et au nom de MM. Alluaud, président, Mazard, vice-président, Péconnet, secrétaire-général, Navières-Laboissière, trésorier, et Roy-Pierrefitte, secrétaire-adjoint, Mgr Berteaud, évêque de Tulle. L'assemblée accepte avec acclamation ce concitoyen, que recommandent si bien sa position éminente et son esprit supérieur.

On acclame également comme *membre correspondant* M. le marquis de Coëtlogon, frère de M. le préfet, invité à la réunion, au nom de leurs collègues, par MM. Navières-Laboissière, de Saint-Genis et Roy-Pierrefitte, qui s'étaient rendus à la préfecture afin de savoir si M. le comte de Coëtlogon pourrait présider la séance.

Trois autres candidats sont présentés verbalement comme membres résidants. Comme d'ailleurs les membres de la Société ne sont admis d'ordinaire que sur l'assentiment des membres réunis en séance, et après l'acceptation du bureau, M. le président fait remarquer que des présentations verbales offrent plus d'un inconvénient. Les parrains sont donc priés d'adresser au bureau une demande signée par eux, et qui restera dans les archives. Aussi bien, c'est ce que prescrit l'article 5 du titre 1^{er} des statuts.

M. Maurice Ardant, ayant alors reçu la parole, a fait avec beaucoup de courtoisie quelques remarques sur un mémoire imprimé dans notre dernier Bulletin (4^{er} du VIII^e volume), et portant ce titre : *Quelques mots sur la ville d'Égletons* :

4^o M. Huot distingue avec raison les armes des Comborn de celles des Ventadour ; mais ces armes sont de *gueules à deux léopards d'or*, ainsi que l'attestent les vitraux de la cathédrale de Clermont et les ruines du château de Comborn, et non pas, comme l'affirme M. Huot, *d'argent au lion de gueules couronné, lampassé et armé de sable*. Du reste, Archambault *Jambe-Pourrie*, le premier des seigneurs de Comborn dont parle l'histoire, vivait avant l'époque que lui assigne M. Huot (XI^e siècle) ; car, d'après Baluze, on a de lui des actes datés de 962 et de 984.

2^o Ébles de Comborn, chef de la maison de Ventadour, n'était point frère d'Archambault *Jambe-Pourrie*, mais bien de son arrière-petit-fils, mort à Uzerche en 1086.

Enfin 3^e, ce ne fut pas sous Archambault IV, mais sous Archambault X, que s'éteignit la *branche aînée* des Comborn. M. Huot dit : « Les *derniers des Comborn* furent les enfants d'Archambault IV. » Outre la branche aînée, éteinte vers la fin du xiv^e siècle, il y eut une autre branche qui avait la baronnie de Treignac, et d'où sortait l'évêque de Clermont, dont les armes sont encore sur les vitraux de sa cathédrale, et Pierre de Comborn, évêque d'Évreux. La branche masculine des sires de Comborn s'éteignit seulement dans les premières années du xvi^e siècle, époque où Amamieu, vicomte de Comborn et baron de Treignac, fit, par acte du 22 mars 1508, donation de sa vicomté à Antoine de Pompadour, son cousin, de la famille duquel cette vicomté passa dans la maison de Lasteyrie du Saillant, maison qui, depuis le commencement du xvii^e siècle, en a porté le nom et les armes.

Cette lecture a donné lieu aux observations suivantes : M. le préfet désire que M. Ardant communique ses observations critiques à M. Huot. Cette démarche sera conforme aux procédés naturellement bienveillants de M. l'archiviste et aux égards qu'on se doit entre collègues. Il serait même bien peut-être qu'on n'en fit pas mention. M. le président Talabot insiste dans le même sens, faisant remarquer que la critique de M. Ardant ne paraît pas avoir une importance capitale. En supposant que l'erreur de généalogie qu'il signale existe, il suffit de la signaler à l'auteur, qui poursuit avec zèle la recherche de la vérité, et qui est trop judicieux pour ne pas profiter d'une juste observation. M. Bonnin, inspecteur d'académie, répond que le travail de M. Huot est déjà imprimé, et que la généalogie des grandes familles a une importance historique : or nous sommes spécialement chargés de garder dans son intégrité l'histoire du Limousin. En résumé, on décide que M. Ardant écrira à M. le procureur impérial Huot.

M. Audouin continuera, dans la prochaine séance, l'analyse des *Archives de la ville d'Ussel*, par M. Huot, procureur impérial.

La séance, commencée à 7 heures 1/2, a été levée à 9 heures 1/2 après la lecture intéressante d'une notice historique sur l'église de St-Léonard. M. Narjoux, inspecteur des travaux diocésains, a préparé cette étude afin d'obtenir la restauration de cet édifice, dont il a fait la description, et dont il a présenté le plan. La partie saillante de cette description, c'est la découverte d'un baptistère de construction romane entre le clocher et le transept gauche. Ce qui reste de ce baptistère a permis aisément à M. l'architecte de rétablir sur le plan la partie détruite.

Le Secrétaire adjoint, ROY-PIERREFITTE.

TUMULUS, ORIÈRES DE BEAUNE.

(Notice lue à la séance du 30 octobre 1857.)

MESSIEURS ,

Il est une question tout-à-fait locale, qui n'a pas été traitée ou qui ne l'a été que très-imparfaitement : je veux parler des nombreux retranchements appelés *aurières* ou mieux *orières*, sur lesquels j'appelle l'attention des jeunes archéologues, l'orgueil et l'espoir de votre Société.

Les *mottes* ou collines factices sont-elles des travaux de défense pour protéger Limoges ? A quelle époque peut-on en faire remonter la création ? Sont-elles gauloises, romaines ou franques ? Les *tumuli* qu'on rencontre au sommet de quelques-unes de ces fortifications anciennes leur sont-ils antérieurs ou postérieurs ? Voilà des questions que l'on se pose tous les jours, et qu'il est bien difficile de résoudre d'une manière complète et satisfaisante.

Je vais déduire quelques raisons pour soutenir mon opinion. Ces *aggeres* ou vastes enceintes ont été évidemment construites par la main des hommes pour servir d'enveloppe extérieure à l'un de ces *oppida* où se refugiaient les populations à l'approche de l'ennemi ; elles sont trop irrégulières pour qu'on les regarde comme des camps romains ; elles suivent les contours de plateaux élevés et escarpés, et entourent souvent des *tumuli*. Elles furent quelquefois destinées aux sépultures dans les pays où on les a observées avec plus d'attention.

Le nom d'*aurière*, usité en Limousin, peut venir du grec *ὄρος*, montagne, ou du latin, *ora*, entrée, bord, limite. d'où dérive le vieux mot français *orée* : *orée* d'un bois, *ora sylva*, *orée* de la mer

(Dictionnaire de Trévoux). En basse latinité, on employait le mot d'*aureria*, que portent un bourg et plusieurs villages. L'orthographe de ce mot serait plus conforme à son étymologie, en le commençant par un O comme on le lit dans de vieux titres, et en employant l'apostrophe après l'article élidé.

Je n'apprendrai rien à personne dans cette enceinte en rappelant que les *barrows*, *tumuli* ou tombelles étaient des tombeaux en terre ou monticules élevés presque universellement dans les temps anciens pour décorer et protéger la sépulture de chefs militaires : on en trouve en France qui sont l'œuvre des Gaulois, des Romains et des barbares venus du nord; ils sont généralement placés sur des points culminants découverts, bien en vue. Leurs dimensions varient suivant l'importance de la sépulture, consacrée à un ou deux cadavres, aux personnages éminents. Sur un sol nivelé d'avance était déposé le corps ou ses ossements, accompagné d'armes, de vases et de bijoux grossiers. Le tout était recouvert de pierres plates et brutes formant un toit circulaire et conique, à la manière des dolmen, ou chambres sépulcrales des Gaulois; une enveloppe extérieure de pierres et de terre se revêtait d'un gazon épais mêlé d'arbustes plus ou moins grands. La description qui va suivre de la fouille du *tumulus* de Corneloube confirmera par ses détails tout ce qu'on a donné d'explications sur ces monuments funèbres.

Augustoritum Lemovicum, Limoges actuel, était défendu, du côté des Arvernes, des Cadurques et des Pétrocoriens, par la rivière de Vienne d'abord, par une ligne moins avancée de tours à Pierre-Buffière, Magnac (*Magna Turris*), Lastours, Château-Chervix (*Castrum Servii*), Aixe, Chalus et Courbefy. Les montagnes d'Aubusson et de Crocq, d'Ussel, Egletton et Bort, les *marches*, ou frontières de la province lémoovique, lui servaient de barrière naturelle dans la partie méridionale de la circonférence ou rayon de sa capitale de l'est à l'ouest. La partie septentrionale, du côté des Pictons et des Bituriges, n'avait que la faible ceinture de l'Aurance à opposer pour sa défense contre les attaques et les irruptions que Limoges avait à redouter du côté des routes du nord. Aussi, suivant nous, les magistrats et les défenseurs de Limoges durent-ils, par tous leurs efforts, élever des retranchements de toutes sortes, et fortifier les moindres points favorables qu'offrait le terrain. De là ces *orieres*, à partir de Texonnières et Couzeix jusques au-delà du bourg de Laurière, formant plusieurs courbes parallèles, et hérissées, en quelque sorte, de nombreux *tumuli*, signes indubitables de la présence prolongée de troupes armées; leur quantité peut faire

croire qu'ils ont été la sépulture des travailleurs même non militaires.

Pour peu, en effet, qu'on ait voyagé à quelques lieues de Limoges, on a dû être surpris de voir tant de *tumuli* et d'*orières* sur cette ligne, partant de St-Gence : ceux qu'on a détruits à Texonnières pour la construction de l'hippodrome ; l'*orière* et le *tumulus* du Mas-de-l'Age, près la fontaine des Lagrimes ; le *tumulus* du Puy-Renier ; le retranchement circulaire du Mas-Bourianne ; *Aurieras* de Chaptelat ; à Bonnat, l'*Orière-Boraou* du Mas-Aurant près l'Aurance ; le trou de *Gatines* ; les *tumuli* et *orières* de MM. Patapy et Sénèque au Batissou et au Mas-Genest ; l'*orière* Brune, l'*orière* du Merle ; les *tumuli* de Courriol et de Corneloube, de Beaune. J'ai parcouru, dans une des journées brûlantes du dernier été, la large circonvallation des retranchements qui entourent le bourg de Beaune. Ces collines sont la plupart couvertes d'arbres et d'une riche végétation ; elles sont assez hautes pour cacher la marche des soldats qui suivaient les vallons étroits qu'elles protègent. J'ai regretté de n'avoir pu y consacrer plus de temps. Ces *aurières* se continuent à Rilhac-Rancon ; à L'Orière, village ; à Mont-Cocu (*Mons Cuculli*) ; à Mont-Hély, que les savants du pays font dériver de *mons Helios* mont du Soleil ; à Ambazac, où il y a deux *tumuli*, près des fosses de Marailhac : en ce lieu, un marais ajoutait à la fortification du retranchement ou *orière*. De là on va à Laurière, bourg de ce nom, en passant par Châtelard, où était un château-fort (*Castellum Aræ*), dans le territoire de *Mal-y-aura*, nom assez significatif pour annoncer sa forte position. Châtelard dominait un étroit défilé, passage unique de la route frayée entre les montagnes de Grand-Mont à St-Goussaud, qui reliait Limoges à la tour de Bridiers, reste de la ville de Breth, et au Puy-de-Jouer, où sont les ruines de l'antique *Prætorium*.

Nous ne suivrons pas les *trifurcations* de ces *orières* par Le Dognon, *Damponium*, lieu fortifié ; le château des Egaux, et *Mille*, Milanges (nom qui semble désigner une colonne milliaire), jusqu'au Taurion, rivière fort encaissée : nous avons voulu établir, par cette énumération déjà trop longue, que cette ligne de défense d'*orières* ou retranchements partait de la voie romaine aboutissant à Poitiers, et allait joindre celle qui se dirigeait sur Bourges par Argenton ; deux voies par lesquelles ont dû arriver vers Limoges ceux qui menaçaient sa sécurité. Nous nous bornerons, pour abrégér, à donner les dates des attaques qu'elle a eu à subir dans les différents siècles.

Sans remonter aux temps dont l'histoire est encore obscure pour

nous, de Jules-César, Duratius et Dumnacus, nous savons que Limoges fut prise, l'an 488, par Alarie II, roi des Goths occidentaux; l'an 577, prise et détruite par Théodebert, fils de Chilpéric; assiégée pendant sept années, et enfin soumise à Pépin le Bref en 763; brûlée et ravagée par les Danois ou Normands au ix^e et au x^e siècle; prise et dévastée par les Anglais au xiii^e et au xiv^e siècle. Ces travaux de fortifications avancées durent servir à toutes les époques. Nous avons des titres du xi^e et du xiii^e siècle portant le mot *aureria*. Dans les guerres de religion, le duc d'Anjou, lieutenant-général du royaume pour son frère Charles IX, choisit les lieux ainsi fortifiés pour y placer le quartier général de ses forces, pendant que la reine-mère, Catherine de Médicis, était logée à Limoges, au Breuil, l'an 1569. Nous connaissons un acte du duc d'Anjou daté de « notre quartier général du Petit-Limoges ».

Les objets trouvés dans le *tumulus* de Corneloube, ouvert par M. G. Boudet, nous aideront à fixer notre choix de préférence sur une de ces époques; voici la description de son intérieur et de son contenu.

Je dois à l'obligeance et au talent de M. Jeanthom, agent-voyer, et de M. Couteillas, instituteur à Beaune, deux plans, coupe et élévation, de ce *tumulus*, que je joins à la présente notice pour en rendre les détails descriptifs. Ce *tumulus*, appelé *Corneloube*, du nom de la propriété de M. Boudet, est situé à un kilomètre sud-est du bourg de Beaune. La fouille a été dirigée du nord-ouest au sud-est; le dessin géométrique est fait dans les mêmes dispositions.

Son élévation extérieure, de la base au sommet, était de 2 mètres 30 cent. Le sol sur lequel il était placé, quoique nivelé, présentait une surface un peu convexe; il était recouvert d'une légère couche d'argile, comme on en a reconnu dans d'autres *tumuli*, qui devait préserver de l'humidité les objets renfermés dans cette sépulture.

Un trou de 70 à 75 centimètres de profondeur sur 50 de diamètre était creusé à peu près au centre, et l'on en a retiré trois vases en terre cuite: l'un, de forme sphéroïde aplatie, haut de 44 centimètres, et d'une circonférence de 27, dont l'extérieur est couvert d'un beau vernis noir; une urne à orifice évasé, dont le diamètre est de 30 centimètres, en terre rouge grossière; un autre vase, un peu moins grand, de même forme et matière, et un fragment d'un quatrième, orné d'une bordure imitant une corde nouée. Le vase noir est le seul qui n'ait pas été complètement brisé. Les débris des autres présentent quelques traces du feu qui les a noircis en quelques parties: ils étaient placés plus bas que le vase noir. Au-dessous

d'eux, on a trouvé une épaisse couche de morceaux de fer, de cuivre ou bronze, clous, agraffe et cylindre, tous très-oxydés, et agglutinés ensemble, soit par l'effet du feu, soit par l'humidité causée par des infiltrations d'eau pluviale.

Au fond du trou, sur un lit de cailloux, reposaient des charbons, les cendres et ossements plus ou moins calcinés du défunt. A leur aspect, je ne pus m'empêcher de réciter de mémoire ces beaux vers de Delille, traduction des vers encore plus beaux de Virgile :

« Un jour le laboureur, dans ces mêmes sillons
Où dorment les débris de tant de bataillons,
Heurtant avec le soc leur antique dépouille,
Trouvera sous ses pas des dards rongés de rouille,
Entendra résonner les casques des héros.
Et d'un œil étonné contempera leurs os (1) ».

Mais ce ne fut pas le cas d'appliquer la poétique expression de *grandia ossa* ; car notre collègue M. Astaix, et les docteurs à qui il les a montrés, nous sommes tous d'avis que les ossements, à en juger par les vertèbres du cou les mieux conservées, ont appartenu à un homme de petite taille, si ce n'est à un jeune homme. Ces os, presque tous plutôt brisés que brûlés, ou peut-être brûlés à la hâte, nous paraissent pouvoir fixer l'époque de la construction de ce *tumulus*. Nous lisons dans Aurelius Macrobius (*Saturnal.*, liv. VII, chap. II) que, de son temps, on ne brûlait plus les corps : *Licet urendi corpora defunctorum usus nostro sæculo nullus sit*. Or Macrobe florissait sous le règne de Théodose le Jeune, cet empereur, qui publia, l'an 438, un code de lois, et mourut l'an 450. Il n'est pas impossible que l'usage païen de la combustion des corps, aboli par les empereurs chrétiens, se fût encore maintenu chez les Gallo-Romains, fort éloignés du chef-lieu de l'empire de Constantin, et ne s'exerçât en cachette. Cette époque coïnciderait assez avec celle de l'irruption des Visigoths en Aquitaine, et la conquête du Limousin par le roi Evaric, l'an 472. Le pays était privé alors de son évêque catholique, persécuté, comme ses fidèles, par ce roi arien. Ce tombeau aurait donc pu être élevé pendant les travaux

(1) Quum finibus illis
Agricola incurvo terram molitus aratro,
Exesa inveniet scabra rubigine pila,
Aut gravibus rostris galeas pulsabit inanes,
Grandiaque effossis mirabitur ossa sepulchris.

défensifs des habitants de Limoges, menacés chaque jour d'une attaque de la part d'Alaric II, qui s'en rendit maître en 488.

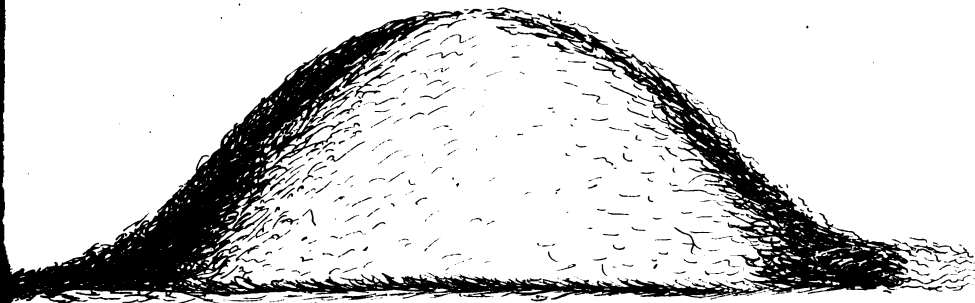
M. Astaix n'a pas été rebuté par la *scabra rubigo*, la rouille malpropre et raboteuse des morceaux de fer retirés de cette fouille, et le vert-de-gris des feuilles de cuivre amincies. Il explique par les effets de l'oxydation le vide formé, dans les tiges des clous à deux têtes, que je crois avoir attaché ces écailles métalliques aux bandes de fer que soutenaient le corps et les parties d'une cuirasse. Cette sorte de cuirasse, *lorica*, *thorax*, est décrite par les poètes latins Virgile, Silius Italicus et Sidoine Apollinaire, ce dernier contemporain de l'époque que nous croyons avoir fixée à l'érection de ce *tumulus*. Virgile dit dans son XI^e livre : *Rutulū thoracā indutus ahenis horrebat squamis*. Silius écrivait sous Domitien : *Loricam induitur, tortos huic nexilis hamos ferro squama rudi*. Un prosateur, Isidore, en parlant des cuirasses grecques, fait une description plus complète : *Squama est lorica, ex æreis laminis vel ferreis concatenata in modo squamarum piscis*. Le corps de la cuirasse était composé de deux pièces, l'une desquelles couvrait le dos et les épaules; l'autre, le ventre et la poitrine; elles se joignaient ensemble sur les côtés par des agraffes.

Après une étude longue et minutieuse, au milieu de ce chaos de rouille, de vert-de-gris et de charbon, j'ai fini par distinguer des bandes de fer assez fortes et courbes, sur lesquelles étaient *imbriquées*, comme les ardoises sur nos toits, les feuilles ou écailles de cuivre, dont les plus épaisses se sont conservées collées sur le fer : la plus longue avait 32 centimètres. Les bandes plus minces ont été plus maltraitées par le temps : elles sont en fragments plus petits ; il s'en voit de rondes qui ont pu suivre le contour des épaules ou des bras ; quelques-unes sont fixées sur des débris des vases placés au-dessus de ces pièces d'armure. Les clous à deux têtes qui liaient ensemble les deux métaux sont très-nombreux, et pas trop déformés par l'oxydation. Quelques feuilles de cuivre, plus larges et plus épaisses, m'ont paru, vu leur courbure, devoir appartenir à un casque, ainsi qu'une bande de fer plate et brisée en deux, arrondie comme le devant d'un casque ; un reste de cylindre très-oxydé a pu orner son sommet ; une très-petite agraffe de cuivre est restée seule dans son intégrité. L'état déplorable de conservation des objets trouvés dans le *tumulus* de Cornéloube fait désirer l'ouverture de celui de Courriol, qui n'en est pas éloigné, où l'on trouverait peut-être des renseignements plus certains.

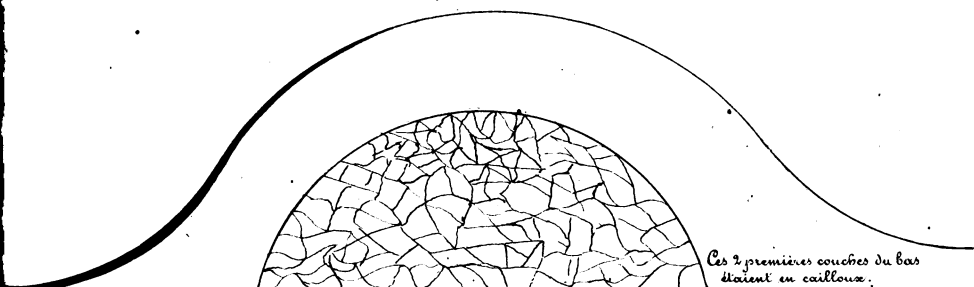
Tous ces antiques débris étaient recouverts de terre mêlée de

Tumulus ouvert par M^r Boudet (Gustave), dans sa terre de Cornoloubo, à environ un kilomètre du Bourg de Beaune, et au Sud-Est. — Le plan est pris du Nord-Ouest au Sud-Est.

Élévation du Tumulus.



Coupe.



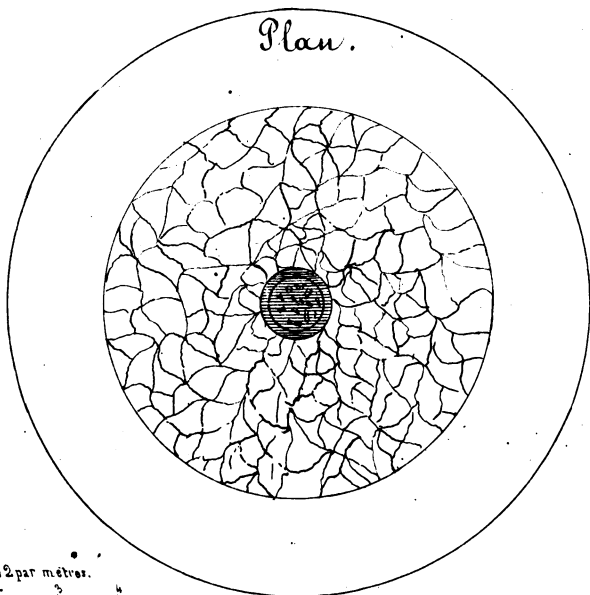
Ces 2 premières couches du bas étaient en cailloux.

Couche de terre ayant environ un décimètre d'épaisseur.

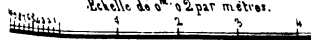
Vase N°1 presque vide avec terre à côté

Vases N°2 et 3, terre, clous divers, plaque de cuivre, débris d'armes & Os et cendres.

Plan.



Echelle de 0^m à 2 par mètres.



de Crossas, Lith. N°1000

pierrailles sur un diamètre de 2 mètres 60 cent., et d'une hauteur de 1 mètre 20 cent. Une maçonnerie en moellons bruts et mortier de terre argileuse s'élevait au-dessus comme une calotte sphérique. Son épaisseur moyenne était de 70 cent. Ces moellons, qui ne se font remarquer par aucun travail d'art, ont été retirés d'un ruisseau voisin; plusieurs d'entre eux sont plats et usés sur leur surface, comme ayant servi à aiguiser des outils et des armes, ou à laver du linge.

Le diamètre intérieur de cette petite voûte ronde était de 4 mètres, et sa hauteur, de 1 mètre 90 cent.; elle était enveloppée d'une couche de terre prise dans les champs environnants, épaisse, au sommet du *tumulus*, de 40 cent., et, à sa base, à la rencontre du sol naturel, de 10 mètres. Ces terres, ayant glissé sur la pente du pourtour, en ont considérablement élargi la base. Le diamètre de l'intérieur de ce petit monument funèbre était de 4 mètres. Les matériaux de la démolition ont produit 15 mètres cubes de pierres.

Je dois payer, en finissant, un tribut de reconnaissance à MM. Astaix, G. Boudet, Couteillas et Jeanthom, dont le concours affectueux m'a été si utile en cette étude.

MAURICE ARDANT,

Archiviste de la Haute-Vienne, membre de la Société impériale des Antiquaires de France.

Limoges, le 30 octobre 1857.



ÉLECTION D'UN JUGE CIVIL A LIMOGES

EN 1544.

(Extrait du 2^e registre consulaire, page 19 et suivantes.)

En travaillant à la table des registres consulaires déposés à la bibliothèque communale de Limoges, notre attention s'est particulièrement arrêtée sur le curieux document dont nous nous empressons de reproduire la partie la plus saillante. M. A. Leymarie, dans son *Histoire du Limousin*, a consacré quelques pages d'une critique savante et spirituelle au résumé de l'histoire du singulier conflit qui eut lieu, au commencement du xvi^e siècle, pour l'élection du juge civil des consuls; mais il est à regretter que l'auteur n'ait pas eu l'idée de rejeter aux *notes* de la fin du volume la pièce elle-même, ou tout au moins la partie dans laquelle sont relatées les formalités qui furent suivies pour l'élection de ce juge civil. Nul doute que, s'il eût pu continuer la publication du *Limousin historique*, ce document n'eût pris sa place dans ce recueil. Nous avons espéré qu'il ne serait pas sans utilité pour notre histoire limousine de fixer par l'impression ces quelques pages, qui sont le miroir fidèle d'une époque déjà bien loin de nous. Après toutes les vicissitudes qu'a subies le système électoral au xix^e siècle, il ne sera pas sans intérêt de voir ce qu'il était il y a trois cent cinquante ans.

On sait que la justice proprement dite de la commune, que les consuls exerçaient parallèlement à la justice royale et à la justice seigneuriale, se composait d'un juge civil ou viguier, d'un juge criminel ou prévôt, d'un procureur, d'un avocat, d'un greffier et de sergents.

Il semblerait tout naturel que les consuls, élus par le peuple et exerçant la justice, eussent dû nommer leur représentant dans l'exercice de ce droit. Cependant le fait seul du procès que nous allons raconter prouverait, contrairement à l'assertion de M. Leymarie, que ce droit de délégation, s'il fut respecté antérieurement, était, au commencement du xv^e siècle, tellement sujet à contestation que la cour souveraine, après avoir dénié aux consuls

et au roi lui-même le droit de nommer le juge civil , décida que cet office était électif , et que l'élection devait être faite par le peuple.

Vers l'année 1504, le juge civil, du nom de Martial d'Auvergne, mourut après s'être démis de sa charge en faveur de son neveu, Mathieu d'Auvergne, qui était déjà avocat du roi en la sénéchaussée du Limousin, et qui, nommé et installé par les consuls, exerça concurremment les deux charges d'avocat du roi et de juge civil.

Ces deux charges étaient incompatibles d'après les anciennes coutumes : c'est ce que prétendit fort bien un légiste nommé François Durand, qui parvint à obtenir des lettres du roi par lesquelles il était enjoint à Mathieu d'Auvergne d'opter entre les deux offices. De là procès introduit par devant le sénéchal du Limousin ; contestations et enquêtes de part et d'autre.

Comme la procédure allait *doucement*, sinon *sainement*, Mathieu d'Auvergne vint à mourir, et, étant en quelque sorte à l'agonie, déclara qu'il se réservait le titre d'avocat du roi. Les consuls crurent mettre fin au procès au moyen du *fait accompli*, en se hâtant de conférer l'office à un de leurs collègues, maître Pierre Bardaud, licencié en droit. Ce n'était par le compte de Pierre Durand, qui, fort des lettres du roi, et sans avertir ni les consuls ni Bardaud, se retira devers le lieutenant du sénéchal, se fit substituer au sieur Mathieu d'Auvergne dans l'office de juge civil, et se fit mettre en possession *réelle et actuelle*.

Voici donc, pour un même office, deux légistes en présence : l'un nommé par les consuls, l'autre par le roi ; survient un troisième... légiste, maître François Suduyraud, qui prétend que l'office en question n'est ni à la nomination des consuls ni à la nomination du roi, mais bien qu'il est électif. Il gagne à sa cause deux des consuls, réunit, par leur intermédiaire, quelques-uns des habitants de Limoges, se fait élire, se fait conférer la charge, et se porte opposant au procès pendant au parlement de Bordeaux, qui lui adjuge, par provision, la jouissance dudit office. Mais il ne jouit pas long-temps de son triomphe : à sa mort, arrivée avant que nulle décision ne fût intervenue au sujet du procès, les consuls réunirent les habitants de Limoges, firent nommer Bardaud, et lui conférèrent la jouissance provisoire de l'office en litige. Il paraît que le poste n'était pas heureux. Pierre Bardaud mourut quelque temps après. Aussitôt les consuls, croyant cette fois pouvoir se passer de la formalité de l'élection populaire, conférèrent purement et simplement l'office de juge civil à un des leurs, François Lequart, bachelier en droit, qu'ils mirent en possession.

La mort de deux des champions ne mit pas fin au débat. Maître Pierre Durand, qui était toujours sur la brèche, ne tint nul compte de la nouvelle élection faite par les consuls, et, sans en dire mot, fit requête au parlement de Bordeaux, prétendant que, par le décès de Bardaud, il n'avait plus d'autre partie, et se fit donner main-levée, qu'il présenta au sénéchal, et que le sénéchal, sans prévenir les consuls et Lequart, s'efforça de mettre à exécution. Les consuls appelèrent devant la cour du parlement de Bordeaux, et, pour réparer la faute qu'ils venaient de commettre, firent ratifier par quelques-uns des habitants assemblés la collation faite à Lequart.

« Et, ce fait, pour plus brouiller la matière, un nomme Pierre Guay, licentie es loix, pretendait avoir été esleu audit office par aucuns des habitans, obtint collacion dudit office de Martial du Boys, l'un des consulz, et, après se vint oppouser *liti et causæ* audit prouces pendant a Bourdeaulx entre lesdits consulz Lequart et Durand. »

Le parlement, en attendant sa décision, fit séquestrer l'office; mais Durand se donna tant de mouvement qu'il finit par obtenir des lettres, en date du 24 mars 1509, par lesquelles le roi se réservait la nomination à l'office de juge civil, et conférait cette charge au sieur Durand, ce qui était la *totale énérvation des privilèges de la ville*. Ces lettres furent présentées au parlement de Bordeaux par Durand, qui en requit l'entérinement. Les consuls parvinrent alors à faire évoquer l'affaire devant le grand conseil du roi, qui, après avoir entendu les dires de chacun, rendit, le 19 juillet 1514, un long arrêt par lequel l'office de juge civil était déclaré électif, et les diverses élections faites par les consuls étaient annulées.

En exécution de cet arrêt, il fut procédé à l'élection du juge civil de ladite ville, château et châtellenie de Limoges de la manière que s'ensuit.

Ici nous laissons parler le manuscrit :

De par Mess^{rs} les consulz de la ville, chasteau et chastellanie de Lymoges, lon faict commendement à tous les manans et habitans de lad. ville que, demain, que sera le mercredy vingt neufiesme jour de ce present moys doctobre, heure de nydy, se rendent en la maison du Consulat; scavoir est : les chefs et maistres des maisons, et non aultres, pour illec eslire les cent hommes, lesquelz esliront et feront le juge civil de lad. ville, chasteau et chastellanie, au nombre desquelz eslisans seront comprins lesd. consulz, en ensuy-

le teneur de l'arrest donne et prononce a Valance le xxx^e jour de juillet derrenier passe par Mess^{rs} les gens tenans le grant-du roy nostre souverain seigneur, ensemble la refformacion de ce autresfoys faicte par Mess^{rs} maistres Symon Davy, seigneur de Pierre-Avy (ou Aby), maistre des requestes ordinaire de l'ad. S^r Pierre de Serisay, conseiller dicelluy, seigneur en l'ord. de parlement a Paris (1), et ce sur peine de cent livres contre l'ord. deffailant applicables a nosd. S^{rs} les consulz, intimacion en l'ord. esd. jour et heure, ou non, en leur absence ou contumace, sera procede comme de raison, leur absence ou contumace estant. Ainsi signe par commandement de mesd. S^{rs} Bardin.

le xviij^e jour d'octobre mil cinq cens unze, lesd. jour et Mess^{rs} les consulz, scavoir est Francoys Audier, Pierre Petiot, Pierre Galichier, Jehan Bonnet et Mathieu Bonnet, consulz de lad. ville, chasteau et chastellanie, tant pour eulx que les autres de lad. ville leurs compaignons absens ont commis Leonard Veruhaud, compere de lad. ville illec present, a faire led. edict et proclamation par les carrefours et lieux acoustumes faire cryees et proclamacions en ceste ville de Lymoges, et ce en ensuyvant l'arrest fait par le grant-conseil du roy et teneur dicelluy et en presence de greffier criminel cy dessoubz escript, et de Guillaume La mere, compere de Caillaud, gaigiers desd. consulz, tesmoins a ce appelez. le xviij^e jour et an, led. Veruhaud, commissaire susd., sest transpourté a lad. compaignie du greffier criminel de lad. ville, chasteau et chastellanie par les carrefours dicelle ville et lieux acoustumes faire publiques, lequel commissaire, pour ce qu'il nest clerc, apres quil a eu proclame a son de trompe, a fait lire par led. greffier led. edict par lesd. carrefours et en sa presence et des tesmoins cy dessus nommes, et ce a relate avoir fait en la fourme susd. lesd.

le xviij^e jour et an, fait en presence de Jacques de Furssac, Guillaume de la mere, Pierre Caillaud et Pierre de Navarre, sergens et gaigiers de lad. ville, tesmoins a ce appelez.

Ensuyt leslection faicte par les manans et habitans de la ville de Lymoges des cent hommes qui furent esleuz, au nombre desquelz ont compris Mess^{rs} les consulz, qui lors estoient unze en nombre, apres nommes, qui avec lesd. eslisans feront le nombre des cent, et en presence de Mons^r maistre Jehan Boulac, conseiller du roy son grand conseil, commissaire par led. conseil, deppute a

1 Cette refformacion fut faite en 1462 — E. R.

exécuter larrest prononce touchant loffice de juge civil de ladicte ville, chasteau et chastellanie, et ce pour faire led. juge, a ce presentz lesd. consulz le mercredy **xxix** jour d'octobre mil cinq cens unze.

Des Taules. — Francoys Audier, consul; Mathieu de Julien; Balthesar Douhet; Bartholme Mercier; Monss^r maistre Pierre Bermondet, lieut.; Pierre Verrier; Anthoine du Boys; Jehan Disne-matin; Marcial filz de feu Mathieu du Boys; Martial Douhet.

La Banyere de la Porte. — Jacques Benoist; Marcial du Peyrat de Leymageur (?); Jacques de Janeilhac; Jehan de Lagerie; Maureil Mathieu; Jehan Boillon. Et a este continuee lad. assignacion a demain, heure de six heures de matin, pour ce qu'il estoit heure tarde. A laquelle heure a este assigne ausd. manans illec presentz a haulte voix par lesd. consulz.

Et aduenant le lendemain, heure assignee, que fust le jeudy penultime jour desd. moys et an, en lad. maison du consulat, se sont de rechief assemblez lesd. consulz, manans et habitans, lesquels en presence de mond. S^r le commissaire, ont procede a lad. eslection desd. cent hommes, comprins lesd. consulz, comme dit est, faicte par lesd. consulz preallablement par les astans aprinse de lad. heure, qui ont dict et acteste questoit escheue et passee, Marcial du Peyrat, filz de feu Andre du Peyrat; Aymery Guybert; Marcial Disnematin; Jacques des Champs.

La Banyere de Mainhanye. — Estienne Romanet, consul; Francoys du Boys laisne; Jacques Rogier; Andre de La Corcelle dit Toup; Jehan Mercier; Guillaume de Julien; Marcial Romanet; Marcial Martin; Jehan Gergot.

La Banyere des Bans. — Pierre Petiot, consul; Guillaume Galichier, consul; Jacques Fougassier; Bertrand Botaud; Jehan de La Roche dit Vouzelle; Marcial Disnematin dit lou Dourat; Jacques Benoist le jeune; Jacques Meilhaud; Pierre Guybert; Mathie de Loumosnarie. Et, ce faict, a este continue lassignation aujourd'hui, heure de mydy.

Et, aduenant lad. assignacion et heure, comparans lesd. consulz et habitans en lad. maison du consulat, ont procede au parachevement de lad. eslection desd. cent hommes comme sensuyt faicte aprinse par les astans que lad. heure estoit passee.

La Banyere de La Fourye. — Marcial Audier, consul; Pierre de Beau-Nom dit Lobre; Pierre La mothe; Mons^r maistre Marcial Mathieu; maistre Jehan Favelon; Marcial Le quart; Marcial Botin,

prevost de Lymoges; Marcial de Lespyne; Jacques Le Masson, peletier; maistre Francoys Bechemeil.

La Banyere du Cluchier. — Marcial Rogier, consul; Helye Lascare; maistre Albert Texier; maistre Albert Baignol; Pierre Fordoysson; Andre Pauly dit Gadau; maistre Jehan Durand laisne; Leonard Penycaud; Mons^r le receveur Estienne Byays; maistre Pierre Martin. Et, pour ce que lheure estoit tarde, a este lad. assignacion continuee a demain, a six heures de matin, pour proceder au parachevement de lad. eslection.

Et, advenant le vendredy darrenier jour doctobre, lan susd., de rechief en continuant lad. assignacion, se sont assemblees en lad. maison du consulat les manans et habitans de lad. ville, ensemble lesd. consulz, lesquelz ont procede au parachevement de lad. eslection en la fourme que sensuyt faicte, prealablement aprinse par les astans quilz estoient six heures passees, et pres que sept heures, par lesd. Voureys et Quart esleuz, est arrive led. commissaire.

La Banyere de Boucharie. — Jehan Bonnet, consul; Anthoine Voureys; maistre François Lequart; Jacques Nadau; maistre Jacques Tousthe (?); maistre Jacques Balestier, licencié en medecine; maistre Pierre Ardy, licence ez loix; maistre Jehan de Losnie (?); maistre Jehan Lamy; Symon Boysson.

La Banyere Luncecot. — Aymery de Vaubrun; maistre Jehan Petiot; Marcial Maubuy; maistre Jehan Meilhaud; Monss^r M^r Jehan Lapine, licence ez loix; Jacques Caraveys (?); maistre Pierre Blanchard; Jehan Saleys; Mathieu Belac; M^r Anthoine Corteys.

La Banyere des Combes. — Mons^r maistre Leonard Vernaige, consul; Mathieu Bonnet, consul; Jehan de Bouseheys dit Mercier; Mons^r maistre Jehan Martin, licence ez loix; maistre Guillaume Baignol; mons^r maistre Aymery Villebost, licence ez loix; Jehan Ferrand; Bartholme Pauly dit Gadau laisne; Jehan de Julien; Pierre Ticay.

La Banyere du Vieilh-Marchat. — Pierre Benoist, consul; Jehan Bonnhaud; Gabriel Ramond; Pierre dit Penot; du Mas; Girault Benoist; Loys Valade; Jacques Chaffort dit Claveu; Jehan de Vertamon; Gros-Pierre Benoist; Marcial Goudendaud.

Et led. jour darrenier du moys doctobre, lan susd., lesd. consulz de la ville, chasteau et chastellanie de Lymoges, assemblees en la maison du consulat pour led. affaire et negoce, ont commys leur trompette Leonard Veruhaud, illec present, a bailler assignacion ausd. esleuz dessus nommes, et ce a son de trompe et cry publicque,

a lundy prouchain , heure de six heures de matin , actendant jusques a sept , en lad. maison du consulat , pour par lesd. consulz et eslisans estre procede en presence de mond. Sr le commissaire a leslection du juge civil de lad. ville , chasteau et chastellanie , ainsi quil appartiendra par raison , et neantmoins ont lesd. consulz donne en mandement aud. Veruhaud , leur trompette , se transpourter *hostatim* (*hoc statim* ?) aux domicilles desd. eslisans , pour leur bailler et intimer lad. assignacion , et intimacion en tel cas requise. Faict en lad. maison du consulat , a ce presentz et appelez a tesmoings Pierre Chivalier et Guillaume La mere , gaigiers et sergens desd. consulz , les jour et an susd.

Sensuyt lassignacion baillee ausd. eslisans led. juge civil. De par Mess^{rs} les consulz de la ville , chasteau et chastellanie de Lymoges , par aucte du mandement et commission a moy donnee par lesd. consulz , je adjourne , baille jour et assignacion a ceulx qui ont este esleuz par les manans et habitans de lad. ville a eslire le juge civil d'icelle ville , chasteau et chastellanie , comprins au nombre desd. elisans lesd. consulz , a lundy prouchain , heure de six heures de matin , actendant jusques a sept , que sera le troysiesme jour du present moys de novembre , en la maison du consulat , pour , par lesd. consulz et eslisans , estre procede a leslection dud. juge civil comme de raison. Intimacion , que viennent ou non , ausd. jour et heure , sera par iceulx consulz avec lesd. eslisans qui se trouveront a lad. assignacion , procede a icelle eslection ainsi quil appartiendra par raison , leur absence ou contumace nonobstant.

A vous , mes tres honnoures seigneurs Mess^{rs} les consulz de Lymoges , certiffie , je Leonard Veruhaud , vostre trompette , que , les jour et an cy dessoubz escriptz , et en presence des tesmoings cy empres nommes par aucte du mandement par vous a moy donne , me suis transporte ez carrefours et lieux acoustumez a faire criz et proclamacions publiques de ceste ville de Lymoges , esquelz carrefours apres ce que ay eu faicte proclamacion de ma trompe , ainsi que jay acoustume faire , ay donne jour , adjournement et assignacion ez gens nommez et esleuz par les manans et habitans de lad. ville pour eslire le juge civil dicelle en la fourme et maniere contenue en lesdict dessus insere , et ce par lorgane du greffier criminel cy dessoubz nomme pour ce que ne suis clerc et ne scay lire ne escripre , le tout en ensuyvant mad. commission et intimacion en tel cas requise ; preallablement lecture faicte dud. esdict , ay faict nommer aud. greffier par nom et prenom et par ordre desd. banyeres , les eslisans led. juge , affin quilz nen puissent pretendre

cause d'ignorance. Et dillec, led. jour mesmes, me suis transpourte es presences que dessus es domicilles desd. eslisans ausquelz et chacun deulx par moy trouves comme sensuyt. Et premierement en la banyere des Taules, et aux parsonnes de Mathieu de Julien; Barthesar Douhet; Bartholme Mercier; Pierre Verrier; Anthoine du Boys; Jehan Disnematin; Marcial, filz de feu Mathieu du Boys, parlant a leurs parsonnes; au domicile de Mons^r maistre Pierre Bermondet, lieutenant-général du gouverneur et seneschal de Lymosin, parlant à la parsonne de ma dame sa mere, qui ma respondu que sond. filz ny estoit pas, ains estoit alle a Poitiers quinze jours pouvoient estre passes ou environ, et ne scavoit quant seroit de retour. Au domicile de Marcial Douhet, parlant à la parsonne de sa femme Paulye Boillonne, laquelle, apres ce que me suis enquis avecques elle ou estoit led. Douhet, son mary, ma faict responce quil estoit absent, et estoit alle, dix jours peuvent estre passes, dehors et au pays d'Albigeoys. Ausquelz et chacun deulx par moy trouves comme dessus, ay intime lad. assignacion et adjournement dont dessus est faicte mention, et neantmoins les ay adjournes et baille assignacion a demain, que sera le lundy troysiesme jour de novembre; heure susd. de six heures de matin, actendant jusques a sept, en la maison du consulat, pour par lesd. consulz et eslisans estre procede a la eslection ainsi que de raison. Intimacion susd. et contenue aud. edict. Et dillec me suis transpourte en la banyere de la Porte, ez domicilles de Jacques Benoist laisne; Marcial du Peyrat de Lymageur (?); Jacques de Janeilhac; Jehan de Lagerie; Maureil-Jehan Boillon; Marcial du Peyrat, filz de feu Andre du Peyrat; Aymery Guybert; Marcial Disnematin, et Jacques des Champs, par moy trouves en parsonnes, et parlant a eulx, ausquelz et chacun deulx ay baille pareille et semblable assignacion et intimacion que dessus. Et d'illec en la banyere de Manhanye, et aux domicilles de François du Boys; Marcial du Boys laisne; Jehan Mercier; Jehan Gergot, parlant a leurs parsonnes; Jacques Rogier, a son domicile, parlant a la parsonne de Catherine du Boys, sa femme, qui ma faict responce que sond. mary estoit en ville, et ne scavoit ou, et qu'elle luy feroit rapport de mon dire. Au domicile de Guillaume de Julien, parlant a la parsonne de Margarite Rogiere, sa belle-seur, que ma faict responce que led. de Julien estoit alle en ville, et ne scavoit ou; mais que volontiers luy feroit rapport de mon dire. Au domicile de Marcial Romanet, auquel parlant à la parsonne de Catherine Romanete, sa fille, que pareillement ma dict et respondu que sond. pere estoit alle en ville, et ne scavoit ou, et

oultre qu'elle lui feroit rapport de mon dire. Au domicile de Andre de La Corcelle, parlant a la parsonne de Jehannete de Las Rebieyras, sa femme, laquelle ma respondu que sond. mary estoit alle a lesbat, et ne scavoit ou, et quelle volontiers luy feroit rapport de ce que luy vouldroys dire. Ausquelz et chacun deulx par moy trouves comme dessus ay faict semblables exploiz, adjornemens et assignacion que dessus. Intimacion susd., et d'illec aussi me suis trans-
 porte en la banyere des Bans, aux hostelz et domicilles de Bertrand Botaud; Jehan de La Roche dit Vouzelle; Marcial Disnematin dit Lou Dourat; Jacques Benoist le jeune; Pierre Guybert; Mathieu de Loumosnarie, parlant a leurs parsonnes; a Jacques Fogassier, a son domicile, parlant a la parsonne de Jehanne Mormande, sa femme, que ma faict responce que sond. mary estoit a vespres, et que volontiers lui fera rapport de ce que luy vouldroye dire. Au domicile de Jacques Meilhaud, parlant a la parsonne de Marie Rogiere, sa femme, qui ma faict pareille responce que lad. Mormande, et que son mary estoit a vespres, maiz luy fera le rapport de ce que luy vouldray dire. Ausquelz et chascun deulx par moy trouves comme dessus ay baille pareil et semblable adjournement et assignacion que dessus. Et, ce faict, me suis transpourté en la banyere de la Fourye et aux domicilles de Pierre de Beau-Nom dit Lobre; Pierre La Mothe; Monsr maistre Marcial Mathieu, licencié en decretz; maistre Jehan Favelon; Martial Le quart, Jacques Le Masson; maistre Francoys Bechameil, parlant a leurs parsonnes, et au domicile de Marcial Botin, preuvost de Lymoges, parlant a la parsonne de Jehanne de Mausac, sa chambariere, qui ma dit que ne scavoit ou estoit sond. maistre, toutesfoys luy feroit rapport de ce que luy vouldroye dire. Au domicile de Maureil de Lespine; parlant a la parsonne de Anne, sa femme, que ma faict responce que sond. mary estoit alle en ville, et ne scavoit ou, mais que volontiers luy feroit rapport de ce que luy vouldroye dire; ausquelz chascun deulx par moy trouves, comme dict est, ay baille pareil adjournement et semblable assignacion et intimacion que dessus. Et dillec me suis transporte en la banyere du Cluchier et ez domicilles de Helye Lascare; maistre Albert Baignol; Pierre Fordoysson; Andre Pauly dit Gadau; maistre Jehan Durand laisne; Leonard Penicaud; maistre Pierre Martin, par moy trouves en parsonnes. Au domicile de maistre Albert Texiers, parlant a la parsonne de maistre Bartholme Texier, son filz, lequel ma faict responce que, des jedy derrenierement passe, sond. pere sen estoit alle dehors, et ne scavoit quant serait son retour. Bien a dict que volontiers lui

feroit rapport a sa venue de ce que luy voudroye dire. Ausquelz et chascun deulx par moy trouves comme dessus ay baille pareil adjournement et semblable assignacion et intimacion que dessus. Et, ce faict, me suis transporte en la banyere de Boucherie, et es domicilles de Anthoine Voureys (?); maistre Francoys Le Quart; Jacques Nadau; maistre Jacques Toushe; maistre Jacques Balestier, licentie en medicine; maistre Pierre Ardy, licentie ez loix; maistre Jehan de Losme, par moy trouves en parsonnes. Au domicile de maistre Jehan Lamy, parlant a la parsonne de Paulye Jugesse, sa femme, que ma dict que led. Lamy, son mary, estoit alle en ville, et ne scavoit ou, maiz voluntiers luy feroit rapport de ce que luy voudroye dire. Au domicile de Symon Boysson, parlant a la parsonne de Marie, sa fille, laquelle, apres ce que lay inquisite ou estoit sond. pere, ma faict responce qu'il ny estoit pas, ains estoit alle en ville, et ne scavoit ou; toutesfois luy feroit voluntiers rapport de ce que luy voudroye dire. Ausquelz et chascun deulx par moy trouvez comme dessus ay baille pareil adjournement et semblable assignacion que dessus et intimacion susd.

Et dillec me suis transpourté en la banyere de Lansecot, et ez domicilles de maistre Jehan Petiot; Marcial Maubaye; maistre Jehan Meilhaud; maistre Jehan Lapine, licentie ez loix; Jacques Taraneys; maistre Pierre Blanchard; maistre Anthoine Corteys, par moy trouves en parsonnes. Au domicile de Jehan Saleys, parlant a la parsonne de Jehanne Mormande, sa belle-mere, qui ma faict responce que led. Saleys estoit a vespres; toutesfois luy feroit relation de ce que luy voudroye dire. Au domicile de Mathieu Belac, parlant a la parsonne de Catherine, sa femme, qui ma faict responce que sond. mary estoit alle au cimiterie, maiz voluntiers lui feroit rapport de ce que luy voudroye dire. Ausquelz et chascun deulx par moy trouves comme dessus ay baille pareil adjournement et semblable assignacion et intimacion que dessus.

Et de la me suis transpourté en la banyere des Combes, et es domicilles de Jehan de Bouscheys dict Mercier; monsr maistre Jehan Martin, licentie ez loix; maistre Guill. Baignol; monsr maistre Aymery Villebost, licentie es loix; Jehan Ferrand; Bartholme Pauly dit Gadaud laisne; Jehan de Julien et Pierre Ticay, par moy trouves en parsonnes, ausquelz et chascun deulx, parlant a eulx, ay baille pareil adjournement et semblable assignacion et intimacion que dessus.

Et de la me suis transporte en la banyere du Vieilh-Marchat et ez domicilles de Gabriel Ramond; Pierre dit Penot du Mas; Girault

Benoist; Loys Valade; Jehan de Verthamon, par moy trouves en parsonnes; Jehan Bounhaud a son domicile, parlant a la parsonne de Valere, sa fille, qui ma faict responce que sond. pere estoit a vespres. Au domicile de Jacques Chaffort dit Claveau, parlant a la parsonne de Jacques, son filz, qui ma faict responce que sond. pere estoit alle a lesbat, et ne scavoit ou. Au domicile de Gros-Pierre Benoist, parlant a la parsonne de Galienne de Janeilhac, sa femme, qui ma dict que sond. mary estoit alle a vespres. Au domicile de Marcial Godendaud, parlant a la parsonne de Jehan son frere, qui ma respondu que led. Marcial son frere estoit alle a lesbat, et ne scavoit ou. Toutesfois mont dict que volentiers leurs feroient asscavoir mon dire, et leur en feroient le rapport. Ausquelz et chascun deulx, par moy trouves comme dessus, ay baille pareil adjournement et semblable assignacion que dessus. Et intimacion que viennent ou non, ausd. jour et heure, sera, par iceulx consulz et lesd. eslisans qui a lad. assignacion seront, procede a leslection dud. juge civil ainsi qu'il appartiendra par raison, leur absence ou contumace nonobstant.

Et tout ce, tres honnours seigneurs, vous certiffie avoir faict par lorgane du greffier criminel de lad. ville, chasteau et chastellanie ci dessoubz escript, pour ce que ne suis clerc. A ce presentz et appeles a tesmoiungtz Mathieu Vignenaud, marchant; Pierre Chivalier et Guillaume La Mere, gagiers et sergens de lad. ville de Lymoges, le dimanche segond jour du moys de novembre len mil cinq cens onze.

Et, advenant le lendemain, questoit le lundy troysiesme jour du moys de novembre lan cy dessoubz escript, se sont assemblez en la maison du consulat, heure assignee, mons^r le commissaire maistre Jehan Boulac, docteur ez droiz, conseiller du roy en son grant conseil, commissaire depute a lexequcion dud. arrest; sire Francoys Audier; maistre Leonard Vernaige, licentie ez droiz; Marcial Audier, esleu pour le roy nostre Sr^e au hault pays de Lymosin et franc-aleu; Pierre Petiot; Guillaume Galichier; Jehan Bonnet; Marcial Rogier; Mathieu Bonnet; Pierre Benoist; Aymery de Vaubrun et Estienne Romanet, consulz de lad. ville de Lymoges, ensemble tous mess^{rs} 'es eslisans dessus nommes, excepte mons^r maistre Pierre Bermondet, lieutenant general du gouverneur et seneschal de Lymosin; Anthoine Du Boys; Marcial Douhet, esleuz en la banyere des Taules; maistre Albert Teixier; mons^r le receveur Estienne Biays et mons^r maistre Jehan Lapine, licentie ez loix, aussi esleuz en eslisans led. juge, deuement appelez ainsi quil est illec apparu par la relacion dud. Veruhaud, trompette, en presence des

dessus nommes leue a haulte voix par le greffier criminel de lad. ville, cy dessoubz escript. Et, faictes lesd. comparicions, lesd. consulz ont faict declaracion quilz commettoient et avoient commys led. Vernaige en president aud. negoce et eslection, et en scrup- tateurs lesd. Marcial Audier, Francoys Audier et Estienne Romanet. Et aussi ont esleu a tesmoings venerable messire Girauld Guytard, licentie en chascun droit, et maistre Jehan Savoys, huissier ordi- naire des requestes de l'hostel du roy, illec presentz. Et, par l'organe dud. Vernaige, president susd., a este dit et remonstre, en presence de mond. Sr le commissaire, ausd. consulz et eslisans quilz estoient illec assemblez pour proceder a lelection du juge civil de lad. ville, chasteau et chastellanie de Lymoges, et que en toutes elections estoient troys voyes et manieres deslections; scavoir estoit : scriptine (1), compromys et *via Spiritus Sancti*. Par quoy les a enquis par quelle voye desd. troys voyes ilz estoient deliberes et avoient intencion proceder. Et, interpelles lung apres lautre, par laquelle desd. voyes estoient deliberes proceder, ont dict quilz vouloient proceder par la voye de compromis; et ce ont dict lung apres lautre et successivement par leurs bouches.

Ce faict, mond. Sr le president a exhibe le serement de Marcial Bardin, greffier criminel, cy dessoubz escript, eussemble de maistre Jehan Daubertrand; clerc de mond. Sr le commissaire, et desd.

(1) Le scrutin, le compromis et l'inspiration — M. Leymarie, qui reproduit ce passage dans son *Histoire du Limousin*, T. II, lit *écriture* au lieu de *scriptine*. D'après un examen attentif des lettres qui forment ce mot dans le manuscrit, nous pensons qu'il n'y a pas lieu d'hésiter. La scrutine ou le scrutin était le mode ordi- naire d'élection dans plusieurs villes

Quant à la voie de l'*Esprit-Saint* ou de l'*inspiration*, nous croyons y voir une imi- tation de ce qui se passait au conclave pour l'élection des papes. Les cardinaux étant assemblez, l'un d'eux, comme frappé d'une inspiration subite du Saint-Esprit, s'écriait : « Nommons un tel ! » Ce n'était, il est vrai, qu'une simple proposition car il fallait que le candidat fût acclamé par les deux tiers au moins de l'assemblée.

Nous n'avons rien à dire de l'élection *par compromis*, dont les formes sont minu- tieusement relatées dans la pièce que nous reproduisons.

Quelque singulières que puissent paraltre ces formalités religieuses appliquées à l'élection d'un juge civil, surtout en ce qui concerne la voie d'*inspiration*, qui ne devait pas, du reste, être souvent adoptée, nous sommes cependant confirmé dans notre sentiment par la lecture d'un passage du P. Bonaventure de St-Amable, qui prouve que, à cette époque, ces formalités étaient en usage en Limousin, et que dès lors l'imitation était toute naturelle. En 1510, après la mort de Jean Barton de Montbas II, évêque de Limoges, le chapitre, assemble pour la nomination d'un successeur, avait décidé, sur la proposition d'Aymery Essenaud, l'un des conseillers de l'élection, que des *trois voyes de l'élection* on suivrait celle des suffrages. — (V. les curieux détails de cette élection dans Bonav. T. III, p. 744.) E. R.

Guytard et Savoys, tesmoingtz dessus nommes, qui ont jure, scavoir est led. greffier criminel Dabertrand, ont jure sur le missel, passion, figures et croix des deux mains, chascun touche le livre, escrire a la verite et tenir secret ce qui sera faict au present acte, et lesd. tesmoingtz pareillement ont faict serement en pourter bon et loyal tesmoignage, et tenir secret ce qui seroit faict aud. affaire. Et semblable serment a faict faire ausd. consulz et eslisans lung empres lautre que, selon leurs consciences, esliront leurs compromissaires, scavoir est troys parsonnaiges, lesquels consulz et eslisans se sont accordes au nombre de troys parsonnaiges, qui par eulx seront esleuz. Et, dune voix lung apres lautre successivement, ont esleu en leurs compromys^{es} saiges hommes Mathieu de Julien, Jacques Benoist, bourgeois, et Francoys Audier, consul de Lymoges; et en iceulx se sont convenuz et accordez. Aausquelz tous dune voix ont donne autant dauctorite et puissance quilz et chascun deulx avoient et ont pour eslire led. juge. Lesquelz compromysaires et chascun deulx ont illec preste le serement solempne sur le missel et croix, eulx et chascun deulx lung empres lautre, les deux genoilz a terre, teste nue et des deux mains, que bien et loyaulment selon leurs consciences esliront celluy qu'ilz verront estre le plus souffisant et ydoine, plus prouffitable et convenable a la chouse publique pour juge civil de lad. ville, chasteau et chastellanie, ce quilz ont sur leurs consciences promys et jure en la fcurme susd. Et pour estre presentz a lad. eslection, ont este commys et ordonnez estre tesmoins honnourable maistre Aymery Audien, licentie ez loix, procureur du roy en la seneschaucee de Lymosin; maistre Constantin Lacroix, notaire des faulx bourgs Montmalier de lad. ville, et lesd. Guytard et Savoys, tesmoingtz dessus nommez, lesquels et chascun deulx ont faict semblable serement que dessus, et quilz seroient bons, feablez et secretz tesmoingtz, ainsi que illec ont promys et jure.

Et, faict led. serement, se sont lesd. compromysaires dessus nommes, ensemble lesd. tesmoingtz, greffier criminel, et maistre Jehan Daubertrand, clerc de mond. S^r le commissaire, retirez a part en conclavez et chambre posterieure dud. consulat, pour proceder a lad. eslection comme de raison.

Lesquelz Mathieu de Julien, Jacques Benoist et Francoys Audier, compromysaires susd., tous d'une voix et accord, en presence desd. tesmoingtz, greffier criminel susd., Daubertrand, clerc de mond. S^r le commissaire, ont esleu en juge civil de lad. ville, chasteau et chastellanie, honnourable homme maistre Aymery Essenaud, licentie

eu chascun droit, auquel Essenaud ont donne, octroye et confere led. office de juge civil, et, par ces presentes, donnent, octroyent et conferent, avec les droitz, prerogativez prehemynences, et gaiges que y sont et appartiennent, en donnant en mandement aux subjectz et justiciables de lad. juridiction a icelluy Essenaud obeyr comme leur vray juge.

Et, leurd. eslection ainsi faicte, se sont lesd. compromysaires, tesmoingt, greffier et clerc susd. presentes devant ledit commissaire, consulz et eslisans susd., ausquelz lesd. compromysaires ont declaire lad. eslection ainsi par eulx faicte par lorgane dud. Francoys Audier.

Par commandement duquel commissaire, consulz et eslisans, lad. eslection a este publiee a haulte voix au devant la porte de la maison dud. consulat en presence que dessus.

Et, relation faicte de lad. proclamation par led. huissier, a este donne en mandement par lesd. consulz a Marcial Botin, prevost et juge criminel de lad. ville, aller querir led. Essenaud, juge susd., ce que a este fait, et lequel sest comparu illec, et a accepte led. office, et preste le serement solempne entre les mains desd. consulz en tel cas requis. Et faict led. serement par led. Essenaud, lad. eslection et don dud. office a luy faict par lesd. compromysaires a estee approuvee, confirmee et autorisee par mond. Sr le commissaire en exequant led. arrest et teneur de sa commission.

Et, led. jour mesmes, et tout incontinent, sans divertir a autres actes, Messrs les consulz, scavoir est : Francoys Audier, Marcial Audier, Pierre Petiot, Guillaume Galichier, Estienne Romanet, Pierre Benoist, Jehan Bonnet, Marcial Rogier, Mathieu Bonnet et Aymery de Vaubrun, consulz de lad. ville, chasteau et chastellanie, ont icelluy maistre Aymery Essenaud, juge civil desd. ville, chasteau et chastellanie, mys et institue en reelle et actuelle possession dud. office, par ascendement et possession de la chaire de lauditoire de la court ordinaire dud. Lymoges, cognoyssance des causes de lad. court, presentz et appellees a tesmoingt maistre Constantin La Croix, Jehan de Saude, garde de la monnoye de Lymoges, et Mathieu Vuchenaud, marchand, tesmoingt, a ce appelez, le lundy troysiesme jour de novembre l'an mil cinq censunze.

Par commandement de messrs les consulz (signé) Bardin, greffier criminel susd.

Et desquelles chouses susd. lesd. consulz dessus nommes firent et firent faire extreme diligence, et prononcer icelluy arrest a la poursuite duquel proces despendirent et frayerent grand somme de deniers.

E. RUBEN, *Bibliothécaire.*

(Collationé sur l'original)

CESSION

DE LA VICOMTÉ DE LIMOGES

AU ROI DE FRANCE CHARLES V

PAR JEANNE DE PENTHIÈVRE, DUCHESSE DE BRETAGNE,

VEUVE DE CHARLES DE BLOIS,

L'AN 1369 (4).

Jahanna, ducissa Britaniæ, comitissa Pempteurie, notum facimus universis nos ex necessariis causis et utilitate nostra et nostrum evidente ac in recognitoem multiplicem beneficiorum nobis et nostris per regiam majestatem diversimode temporibus retroactis impenderam, et que futuris temporibus impendi speramus, serenissimo et superillustrissimo domino domino nostro superiori et precipuo domino Karolo, Dei gratia, regi Francorum moderno, presenti et recipienti, donasse donacione perpetua, irrevocabili, que dicitur inter vivos et suis heredibus et successoribus, causam ejus habentibus et habituris, ab eodem in futurum donamusque et transferamus in eundem vicecomitatum Lemovicensem cum omnibus suis juribus et pertinentiis, castris, villis et mansionibus, jurisdictionibus altis, mediis et bassis, meris et mixtis imperiis, redditibus, obventionibus et emolumentis quibuscumque ac quicquid juris habere possumus vel dicimur in eodem quovismodo omnes

Jeanne, duchesse de Bretagne, comtesse de Penthievre, savoir faisons à tous que, pour des causes indispensables et l'évident avantage de nous et des nôtres, en reconnaissance des bienfaits multipliés dont la Majesté royale nous a comblée, ainsi que les nôtres, de différentes manières et dans les temps passés, bienfaits dont nous espérons la continuation pour l'avenir, nous donnons et transférons au très-sérénissime et très-illustrissime seigneur (Charles V), notre principal et plus éminent seigneur, Charles, par la grâce de Dieu roi des Français, aujourd'hui régnant (*moderno*), présent et acceptant, et avons donné, par acte de donation perpétuelle et irrévocable, qu'on appelle *entre vifs*, ainsi qu'à ses héritiers, successeurs, ses *ayant-cause* actuels ou futurs, la vicomté de Limoges, avec toutes ses juridictions, appartenances, châteaux, villes et mas (*mansionibus*), de haute, moyenne ou basse justice (*meris et mixtis imperiis*), dont la souveraineté est entière

(4) S. Exc. le ministre de l'intérieur a daigné confier à l'archiviste de la Haute-Vienne une mission intéressant l'histoire de notre province. Grâce à cette haute faveur, notre confrère a fait une abondante moisson de documents précieux dans les archives de l'empire et les bibliothèques de la capitale. Pour seconder les intentions bienveillantes du ministère, la Société s'empresse d'accueillir et d'insérer dans son Bulletin les actes les plus importants que l'archiviste a pu recueillir.

(Note de la rédaction.)

occasiones prosecutiones reales vel personales quas ibidem habemus vel habere possumus sibi suisq. cedendo, quittando, et in ipsum tanquam in dominum nostrum superiorem integraliter transferendo, nichil penitus nobis vel nostris domini, vel possessionis, juris realis vel personalis retinendo, sed nos et nostros totaliter devestimus et spoliamus, tanquam in manibus domini nostri superioris et ipsum suosq. induimus et investimus, ipsum procuratorem in rem suam faciendo. Volumus etiamq. ipse, per se vel per suos, possessionem premissorum recipiat corporalem, renunciantes in premissis omni deceptioni, fraudi, lesioni, immense donacioni vel ingratitudini omniq. juri generali, speciali, canonico, civili vel divino consuetudini, vel privilegio quibus presens donacio revocari posset viciari vel adnullari que omnia et singula tenere et irrevocabiliter ad implere contraq. non venire quacumque causa, racione vel occasione promittimus et juramus. In cujus rei testimonium presentibus litteris nostrum fecimus apponi sigillum. Datum Parisiis, ix^e die mensis Julii, anno Domini millesimo trecentesimo sexagesimo nono.

Per dominam ducissam : presente
magistro GAUFFRIDO PAUMIER.

G. AUDEHAC.

(*Duplicata.*)

ou partagée, ses revenus fixes ou casuels (*obventionibus*) et émoluments quelconques, et tous les droits que nous pouvons posséder et ceux de toute espèce qu'on nous attribue sur cette vicomté, toutes aubaines et créances pour-uivies (*occasiones, prosecutiones*), royales ou personnelles, que nous avons ou que nous pouvons avoir, en cédant et abandonnant (*quittando*) au seigneur roi et aux siens, et les lui transférant intégralement comme à notre suprême seigneur, ne réservant absolument rien pour nous et les nôtres de notre domaine, et ne retenant aucune de nos possessions de droit royal ou personnel, mais nous retirons l'investiture complètement à nous et aux nôtres, et les dépouillons (*devestimus et spoliamus*) comme étant sous l'autorité de notre souverain seigneur, l'investissant et le revêtant (*induimus et investimus*), lui en donnant l'administration comme de sa chose propre (*ipsum procuratorem in rem suam faciendo*). Nous voulons en outre que ledit seigneur roi prenne, par lui-même ou les siens, la possession réelle (*corporalem*) de ce qui concerne la susdite vicomté, avant tout nous empressant de renoncer à toute surprise, fraude, lésion, concession excessive, ou ingratitude; ainsi qu'à tout droit général, spécial, canonique, civil, soit d'usage extraordinaire et sacré, soit de privilège, par lesquels la présente donation pourrait être révoquée; dénaturée ou annulée.

Nous jurons et promettons de tenir et

d'irrévocablement accomplir toutes et chacune des conditions susdites, et de ne revenir contre sous aucune cause, raison ou prétexte quelconques. En témoignage de cet acte, nous avons fait apposer aux présentes lettres notre sceau. Donné à Paris, le ix du mois de juillet de l'année de grâce mil trois cent soixante-neuf.

Par madame la duchesse :

Maitre GEOFFROY PAUMIER, présent.

G. AUDEHAC.

(*Par duplicata.*)

A cette pièce est suspendu un sceau fort curieux, en cire verte, de forme ronde, où sont de petits écussons autour d'un plus grand

en losange semé d'hermines, et sur lesquels sont gravées les armoiries des diverses seigneuries dépendantes de la maison de Bretagne, avec contre-scel.

Jeanne de Penthievre, fille unique de Guy VII, vicomte de Limoges, puis comte de Penthievre, héritière de Jean III, duc de Bretagne, son oncle, maintenue dans la vicomté de Limoges par le traité de Guérande du 11 avril 1365, mourut le 10 septembre 1384, vingt ans après son mari.

MAURICE ARDANT,

Archiviste de la Haute-Vienne.

DISSERTATION

Sur les villages de La Jante, Vieille-Ville, Vilbert, etc., commune de Compreignac, arrondissement de Bellac, présentée à la Société d'Agriculture, des Sciences et des Arts du département de la Haute-Vienne par Paul-Esprit-Marie-Joseph Martin, l'un de ses associés correspondants (1).

Dans le rapport que je fis à la Société, dans sa séance publique du 24 mai 1842, je rendis compte d'une dissertation de M. Duroux sur les villages de La Jante, Vieille-Ville et Vilbert, ainsi que sur les médailles gauloises et romaines trouvées dans une pièce de terre dépendante du premier village. Cette découverte précieuse pour l'histoire, la tradition du pays rapportée par M. Duroux (tradition qui m'a été confirmée) sur une grande ville appelée *Peyrey* (2), qui aurait existé dans les appartenances des trois villages ci-dessus désignés, me firent naître alors le désir de visiter ces lieux, et de les examiner avec la plus scrupuleuse attention.

Une ville aussi vaste que l'annonce M. Duroux ayant existé à environ deux myriamètres de Limoges est un fait historique d'autant plus extraordinaire que, l'origine de Limoges se perdant dans la nuit des temps, il est difficile de se persuader que deux grandes villes ont existé à la même époque et à si peu de distance l'une de l'autre. Je dis deux grandes villes, car M. Duroux place celle de *Peyrey* dans le triangle que forment les villages de La Jante, Vieille-Ville et Vilbert : or La Jante est à un kilomètre ou environ de Vieille-Ville, et, de ce dernier endroit à Vilbert, on compte environ cinq kilomètres, le tout à vol d'oiseau (3).

(1) Quoique ce mémoire porte une date ancienne, comme il n'a jamais été imprimé, nous avons pensé qu'il devait être inséré dans notre Bulletin, moins peut-être à cause de l'intérêt qu'il présente que pour les questions qu'il soulève. Peut-être sa lecture inspirera-t-elle à quelque archéologue le désir de recherches plus profondes que l'auteur de cette dissertation paraît ne pas avoir eu le temps de réaliser.

(Note de la rédaction.)

(2) Ou *Perrey*, ou *Peré*.

(3) Ces trois villages sont situés de manière à former un triangle de 90 à 100 degrés, dont Vieille-Ville est le sommet.

A un demi kilomètre de Vieille-Ville, et dans la direction de La Jante, est une vaste pièce de terre labourable appartenant à plusieurs propriétaires, et qui porte le nom de Peyrey : c'est là que les habitants du pays placent cette ancienne ville. Que réellement il y ait existé une ville, ou au moins quelque vaste bâtiment, leur opinion ne m'a pas paru sans fondement, attendu qu'elle est le résultat des découvertes qu'ils ont constamment faites, en labourant, de débris de constructions à chaux et à ciment, surtout de beaucoup de briques très-épaisses et à rebords, forme qui caractérise leur antiquité.

Environ à trois cents pas du village de La Jante, près du chemin qui conduit de Limoges à Compreignac, est située la pièce de terre dans laquelle Jean Gayte a trouvé les médailles décrites dans la dissertation de M. Duroux. A peu près à cent cinquante pas de cette pièce de terre, il en existe une autre, désignée sous le nom de *terre du Temple*, et sur laquelle Jean Gayte, auquel elle appartient également, assure, d'après la tradition, qu'il a existé un couvent d'hommes. J'ai engagé ce propriétaire à faire des fouilles dans ces deux terres : il m'a promis de s'en occuper après la récolte; mais je crains que la cupidité ne préside à ces travaux, qu'ils ne se fassent clandestinement, et que leurs résultats ne soient perdus pour l'histoire.

VILLAGE DE LA JANTE.

Il existe dans ce village trois maisons d'habitation, dont deux appartiennent à Jean Gayte. Celle qu'il occupe a, dit-on, été bâtie pour servir d'auberge lorsque la route militaire de Limoges à Paris passait par ce village. La porte d'entrée de cette maison est en pierre de taille, et les pilastres, ainsi que les dés sur lesquels ils reposent, offrent des moulures rondes et carrées. Ces pierres sont d'un granit du pays très-dur, et cependant elles sont frustes, ce qui annoncerait qu'elles proviennent de la démolition de bâtiments plus anciens. On trouve aussi dans les murs des maisons, des granges et même des étables, de très-belles pierres dont la taille offre plusieurs caractères d'antiquité que j'aurai occasion de décrire lorsque je parlerai du village de Vieille-Ville, où ces pierres sont répandues avec profusion jusque dans les murs de clôture à pierres sèches.

On voit dans la cour de l'autre maison, éparses çà et là, plusieurs pierres taillées qui ont servi à la construction de portes ou

croisées; mais il en est une qui a plus particulièrement fixé mon attention. Cette pierre, posée en forme de table sur un ancien mortier à broyer les châtaignes sèches, a un mètre soixante-deux centimètres quatre millimètres de longueur, soixante-cinq centimètres de largeur, sur un diamètre de trois centimètres six millimètres d'épaisseur. D'un côté, et dans toute sa longueur, elle est entaillée, dans la moitié de son épaisseur, d'une moulure à angle droit de huit centimètres deux millimètres de profondeur. A l'une de ses extrémités est une autre moulure semblable, mais oblique (en termes de l'art, moulure délardée). Ces deux moulures et les dimensions de la pierre m'ont convaincu que c'est une ancienne marche d'un grand escalier, de celles qu'en architecture on appelle marches d'angle. Le côté le plus uni de la pierre et les deux moulures se trouvant en dessous, j'ai jugé qu'on l'avait ainsi placée pour conserver à la table toute son étendue, qui, si on l'eût posée sur la face brute, aurait été réduite à la profondeur des deux moulures. Le propriétaire ignore d'où provient cette pierre.

J'ai parlé plus haut de briques antiques, mais je n'ai pu m'en procurer encore un seul morceau : cependant, après bien des recherches, j'ai remarqué que, à l'une des petites portes, et sur le derrière d'une des granges de Jean Gayte, on avait employé, comme garniture, entre deux pierres de taille de l'un des montants de ladite porte, une brique de vingt centimètres de longueur sur autant de largeur et cinq centimètres d'épaisseur. Malgré sa grande épaisseur, n'ayant pu voir que les bords de cette brique, et par trois côtés seulement, je ne puis certifier qu'elle soit de fabrique romaine.

Dans un angle de la même grange, à un mètre au-dessus du sol, il existe une pierre de taille de cinquante-quatre centimètres de longueur, trente-deux centimètres quatre millimètres de hauteur, sur vingt-sept centimètres d'épaisseur. Voici la copie figurée des caractères que j'y ai reconnus :

i.672

Jean Gayte, qui m'a fait remarquer cette pierre, avait cru y voir le date de 1672. En examinant ces quatre caractères avec attention, on voit que le premier est un jambage droit beaucoup plus grand que les suivants, ayant un point au-dessus, et étant séparé des trois

chiffres arabes, dont la forme n'est pas douteuse, par un second point assez profond. Je pense donc que le premier caractère est un grand J. mal gravé, lettre initiale du nom soit du propriétaire qui avait fait construire l'ancien bâtiment de la destruction duquel provient cette pierre, soit de l'ouvrier lui-même qui avait gravé la date 672. Ce qu'il y a de certain, c'est que la construction de la grange est d'une époque bien postérieure à l'année 1672 ! par conséquent on ne peut supposer que cette pierre a été taillée pour ce bâtiment ; on ne pourrait pas même le prétendre quand cette construction serait de la même année, d'abord parce que la pierre dont s'agit est très-fruste, quoique d'un granit fort dur, ensuite parce qu'il n'est pas probable qu'on eût placé la date de la construction dans un angle, à un mètre au-dessus du sol, et sur le derrière du bâtiment. Des recherches postérieures dans les environs de La Jante me donneront lieu peut-être de revenir sur cet article.

VILLAGE DE VIEILLE-VILLE.

Ce village, situé à environ un kilomètre ouest de celui de La Jante, est une espèce de bourgade composée de douze maisons, non compris les granges et les autres bâtiments de servitude. C'est là que commence véritablement l'intérêt de mes premières courses historiques, puisque c'est environ à un demi-kilomètre de ce village qu'est située la vaste pièce de terre appelée Peyrey, où les habitants du pays prétendent qu'a existé une ville à laquelle ils donnent le même nom.

J'ai déjà dit, à l'article de La Jante, qu'il y avait à Vieille-Ville des pierres taillées en telle profusion qu'on en trouvait jusque dans les murs à pierres sèches. Les unes, d'un granit très-dur et à gros grain, proviennent du rocher même sur lequel le village est assis ; les autres (et elles sont en grand nombre) sont d'un grain très-fin, d'une espèce de grés dont, au rapport des habitants, on ne trouve aucune carrière dans le pays. (Ces pierres leur servent à aiguiser les haches et autres outils.) Les encoignures, les portes les croisées, soit des maisons, soit des granges, même des étables, offrent des pierres de cette nature et des plus belles dimensions. J'ai vu une de ces pierres, ayant un mètre soixante-deux centimètres quatre millimètres de longueur, formant le dessus d'une porte dont la largeur n'est que de quatre-vingt-un centimètres deux millimètres. On en voit dans les encoignures qui sont taillées sur toutes les faces,

même sur celle qui doit les lier avec le moellon. Dans une autre dissertation je donnerai le détail de toutes ces pierres, en désignant les bâtiments et les noms des propriétaires : cependant je ne crois pas devoir renvoyer à cette dissertation la description d'une pierre d'entablement qui sert de siège à la porte d'un sabotier dont la maison paraît être une des plus anciennes du village. Cette pierre, posée à plat sur la terre, et n'offrant que sa partie brute, m'ayant paru présenter en dessous un vide à l'une de ses extrémités, je la fis tourner avec des leviers ; en voici la description, la coupe et le profil :

	Metre.	Cent.	Millim.
Portion brute.	»	92	»
Saillie de l'entablement.	»	21	7
Longueur totale.	4	13	7
Largeur au centre.	»	48	8
Largeur aux extrémités.	»	40	6

Coupe.

=====	Réglet supérieur.
=====	) 1/4 de rond supérieur.
=====	(Cavet supérieur.
=====	) 1/4 de rond inférieur.
=====	(Cavet inférieur.
=====	Réglet inférieur.

Les moulures de cet entablement se rapprochent de l'ordre ionique.

Cette pierre, d'un granit très-dur et d'un grain assez gros, mais très-compacte, est cependant fort dégradée. On voit sur ses faces brutes des trous tels qu'on en trouve sur toutes les grosses pierres provenant de la démolition des anciens monuments romains.

J'ai remarqué que, dans ce village comme dans celui de La Jante, une partie des portes et des croisées offraient des pierres travaillées à moulures rondes et carrées, dans lesquelles, à la vérité, l'on ne retrouve point la pureté du style antique. Le travail de ces pierres ne serait-il pas un reste du goût que les ouvriers du pays auraient conservé de génération en génération, et ne serait-ce pas ce même goût, puisé dans les anciens monuments, qui aurait porté un grand nombre d'habitants de ces pays à embrasser la profession de maçon qu'ils vont exercer dans plusieurs grandes villes, et notamment à

Paris ? Il est à remarquer que certaines contrées des départements de la Creuse et de l'Allier, où l'on retrouve les traces d'anciens monuments romains, fournissent aussi beaucoup de maçons et de tailleurs de pierres.

J'ai dit que les pierres de taille répandues en grand nombre dans le village de Vieille-Ville sont très-frustes malgré leur dureté, et cependant la construction des bâtiments les plus anciens dans lesquels elles sont employées ne remonte pas au-delà de cent cinquante ans. Plusieurs présentent d'ailleurs des trous carrés propres à contenir les crochets qui, au moyen de la grue, servent à enlever les grosses pierres, soit pour les tirer de la carrière, soit pour les porter sur les assises dans les grandes constructions en pierres de taille. Les carrières de granit s'exploitent à ciel ouvert et en superficie : la grue n'est point employée, au moins dans ce département, pour en extraire les pierres : ainsi celles de Vieille-Ville qui offrent ces trous carrés, notamment la pierre d'entablement, ont donc été employées dans de grandes constructions bien antérieures à celles où on les voit figurer aujourd'hui. On ne peut pas supposer que de simples cultivateurs, presque tous propriétaires à la vérité, aient tiré de loin, et à grands frais, de très-belles pierres de taille pour bâtir leurs maisons, leurs granges, même les séchoirs et les étables, tandis que leur village est assis sur un rocher de granit à gros grains, qui fournit de la pierre de taille et de très-beau moellon ; tandis que tout le pays offre, à chaque pas, des carrières de même nature. J'ai remarqué que les nouvelles maisons sont entièrement construites avec la pierre tirée de ces carrières ; et, si l'on y trouve quelques pierres de taille à grain fin, elles ont un air d'antiquité que les autres font aisément ressortir. On pourrait m'opposer, relativement au grand nombre de pierres de taille que l'on voit à La Jante et à Vieille-Ville, l'observation que j'ai faite sur le goût dont les habitants du pays pourraient avoir hérité de leurs ancêtres ; mais je répondrai que, à raison de leurs faibles moyens, ces ouvriers auraient naturellement exercé ce goût et leurs talents sur les matériaux qu'ils avaient sous la main, les facultés des propriétaires ne leur permettant pas d'en aller chercher au loin, et de leur faire traverser un pays montagneux qui n'est coupé que par des chemins vicinaux très-difficiles et souvent impraticables. Les pierres de taille à gros grains, et notamment celles dont je donne les dimensions et la coupe, sont une preuve que les matériaux du pays entraient aussi dans les constructions antiques dont je cherche les traces.

VILLAGE DE MALAGNAC.

Ce village, que traversait autrefois la route militaire de Limoges à Paris, ne présente rien de bien intéressant à l'observateur : cependant j'ai appris, par l'homme le plus âgé, qu'un particulier, en creusant, pour extraire de la terre à bâtir, dans un communal qui est à l'extrémité du village, et que traverse le chemin qui conduit de Fombesse à Compreignac, qu'un particulier, dis-je, avait trouvé quelques débris de constructions, notamment des morceaux de briques. C'est un fait important que je vérifierai.

Je me propose également de parcourir tous les villages qui sont situés aux environs de La Jante, Vieille-Ville, Compreignac et Vilbert, que je soupçonne avoir été bâtis, comme ces derniers endroits, avec les débris d'anciens monuments ; je dis comme ces derniers endroits, quoique je n'aie point encore vu Vilbert, et que Compreignac mérite un examen plus approfondi que celui dont je me suis occupé dans mes deux premières courses.

Je présenterai successivement, par des dissertations séparées, les résultats de mes nouvelles recherches. Cette manière d'en rendre compte à la Société soutiendra l'intérêt qu'elle ne peut manquer de prendre à des découvertes qui tiennent essentiellement à l'histoire du département de la Haute-Vienne.

MARTIN.

4^{er} septembre 1816.

NOTA. — N'ayant ni cartes géographiques, ni compas, ni rapporteur, je pourrais bien avoir commis quelques erreurs sur les distances et les degrés des angles, mais je les rectifierai par la suite.

LES LÉMOVICES DE L'ARMORIQUE

PAR M. DELOCHE.

(Ce Rapport a été lu à la Société par M. A. Regnault dans la séance d'octobre 1837.)

Vercingétorix, chef gaulois, arverne de naissance, souleva, l'an 53 avant J.-C., la Gaule centrale, que César venait de soumettre, et se fit proclamer généralissime. César le battit en plusieurs rencontres, s'empara de Bourges, sa principale place, l'assiégea dans Alesia, et le força à se rendre. Après avoir orné le triomphe du vainqueur, Vercingétorix fut étranglé 47 ans avant J.-C.

Arverne est le nom d'un ancien peuple celtique dans l'Aquitaine. Ce pays reçut plus tard le nom d'Auvergne : donc Vercingétorix était Auvergnat.

Notre patriotisme s'échauffe en voyant décréter par les Gaulois en assemblée générale une levée de quatre-vingt-treize mille boucliers pour secourir Vercingétorix assiégé dans Alesia, et repousser l'invasion romaine.

César, dans ses Commentaires, indique le nom des peuples qui ont eu à fournir leur contingent de guerriers pour cette expédition.

Le texte est très-court : « *Imperant..... Xantonibus, Ruthenis, Carnutibus, duodecim millia; Bellovacis decem; totidem Lemovicibus, etc.* ». — Après la nomenclature de vingt autres peuplades, il ajoute : « *Universis civitatibus quæ Oceanum attingunt, quæque, eorum consuetudine, Armoricæ appellantur, quo sunt in numero Curiosolites, Cadetes, Osismii, Lemovices, etc.* ». Voilà donc les *Lemovices* nommés deux fois.

M. Deloche distingue, sur la seule autorité de ce texte, deux peuples nommés *Lemovices* : l'un, le principal, que tout le monde, dit-il, reconnaît avoir habité l'ancien diocèse de Limoges; l'autre qui, au temps de César, faisait partie de la confédération des villes armoricaines. Mais la position de celui-ci est restée incertaine : on a même douté, ajoute-t-il, de l'existence de ces *Lemovices* de l'Armorique.

L'ouvrage couronné de M. Deloche a pour objet de démontrer qu'ils ont bien réellement existé; d'indiquer le pays qu'ils ont

occupé, ses divisions territoriales avec leurs chefs-lieux respectifs; de déterminer enfin l'époque où ils furent absorbés par un peuple voisin.

Il passe en revue les différents systèmes qui se sont produits sur les *Lémovices* armoricains.

Il paraît que nos antiquaires ont été extrêmement partagés sur cette question. Les uns ont rejeté la seconde mention des *Lémovices* par César, n'admettant l'existence que d'un seul peuple de ce nom, *mediterraneus*. D'autres ont pensé qu'il fallait rejeter l'une ou l'autre des deux mentions, sans déterminer laquelle. Adrien de Valois considère comme incontestable cette double mention; mais il a émis l'opinion qu'on devait remplacer dans la seconde le nom de *Lémovices* par celui de *Leonenses*, et placer ce peuple à St-Pol-de-Léon dans la Basse-Bretagne. On lui a répondu qu'on n'a jamais connu de peuple ancien appelé *Leonenses* (page 6). Quelques-uns soutiennent que les *Lémovices ratenses*, riverains de l'embouchure de la Loire, et les *Pictones* étaient originairement un même peuple, dont la capitale était *Augustoritum*, c'est-à-dire Limoges; que les *Lémovices* ont fondé Poitiers (*Limonum*), et lui ont donné leur nom; que, par suite, la première branche de ce peuple occupait l'ancien Limousin; la deuxième, le Poitou, et la troisième, le pays de Retz, aux bouches de la Loire, *pagus ratiatensis*.

Certains nient la communauté d'origine des *Pictones* et des *Lémovices*, s'appuyant sur ce que César les distingue partout les uns des autres (page 8); ce qui renverse tout le système. — Il y en a qui veulent que *Ratiatum* soit la capitale des *Lémovices armoricani* au temps de César, de même que *Augustoritum* (Limoges) soit la capitale des *Lémovices* de l'intérieur.

Or, après toutes ces discussions, vous ne serez pas étonnés, Messieurs, que le savant Walckenaer, auteur de l'ancienne géographie des Gaules, ait déclaré que la question constitue un problème de géographie considéré jusqu'ici comme insoluble.

Cependant M. Deloche soutient cette thèse : que César a bien mentionné deux peuples du nom de *Lémovices*, le premier habitant l'ancien diocèse de Limoges, le deuxième faisant partie de la confédération armoricaine sous le nom des quatre peuplades différentes : les *Lenis*, les *Agesinates*, les *Ratiatenses* et les habitants du *pagus herbatilicus*, pays d'Herbange.

Il dit que ces peuplades étaient répandues sur la chaîne de montagnes qui, se détachant des monts de l'Auvergne, traverse le Limousin, et se prolonge jusqu'à la mer, à St-Jean-des-Monts,

et qu'à Chalus, *Castrum Luci*, commençait la peuplade gauloise des *Leuci*, d'origine limousine, qui s'étendait jusqu'à Retz, à l'embouchure de la Loire.

Le principal argument de M. Deloche est dans l'identité des noms de lieux qui se retrouvent sur toute la ligne.

Il existe en Limousin deux localités et une petite rivière du nom de *Ligoure*. Au nord-ouest de Melle, près de St-Vincent-de-la-Châtre, coule la petite rivière de *Liguaire*.

Au *Chervix* du Limousin correspond *Cherveux*, situé à l'ouest de la Liguaire.

Aux *Leuci* qui commencent à Chalus correspondent la localité de *Luci* sur l'Océan, puis les Lucs, les grands et les petits Lucs, Notre-Dame et St-Pierre-de-Luc près de Fontenelle.

Charroux dans le diocèse de Poitiers a plus loin son pendant, Carrofo.

Chassenon en Limousin a son homonyme, Chassenon vers Fontenay. Enfin le consciencieux antiquaire compte, en suivant la chaîne de collines des *Leuci* jusqu'au littoral de l'Océan, quinze endroits, petits ou grands, désignés sous le nom de *Limozinière*.

A ces indices résultant des noms de lieux il ajoute quelques remarques sur les types physiques des races limousines de l'Armorique. Il les trouve supérieures à la population petite et maigre d'origine celtique des environs de Poitiers, sous les rapports de la taille, du coloris du visage, de la régularité des traits, de la force du corps et du costume.

Il conclut avec une foi sans bornes que cette population était, d'après les noms des lieux et le type physique, une population limousine, et faisait conséquemment partie des *Lemovices armoricani* nommés par César.

Il détermine ensuite la position des trois autres branches des *Lemovices* : celle des *Agesinates*, chef-lieu Aizenay; celle des *Ratiatenses*, capitale Rézé; celle enfin du *Pagus herbatilicus*, chef-lieu Herbadilla.

Dufour dit que les *Lemovices* de l'Armorique, comme de l'intérieur, étaient un de ces peuples de race gothique qui, sous le nom de Belges, envahirent la Gaule 500 ans avant l'ère chrétienne.

Quant à leur disparition, il paraît qu'elle date de l'organisation des Gaules opérée par Auguste vingt-sept ans avant J.-C. Ils furent séparés de la confédération armoricaine, et confondus avec les *Pictones* dans la même province d'Aquitaine.

Ainsi finit la thèse..... Je ne suis pas enclin à pointiller sur les

savantes recherches de l'auteur; je ne suis pas non plus capable d'éclaircir des points d'antiquité; mais, après avoir étudié la question en dedans et en dehors de la brochure de M. Deloche, je me vois obligé d'émettre une opinion contraire à la sienne, bien que j'eusse préféré de me ranger du côté du savant et de tenir pour lui.

Les deux grandes raisons de l'auteur sont l'identité des noms de lieux et les types des races. Ni l'une ni l'autre ne me paraissent concluantes.

Les étymologies des noms, qui sont la principale base de son système, me paraissent un peu faibles pour y fonder une hypothèse. Commençons par le nom de Ligoure.

« Ce nom de *Legora*, dit M. Deloche, ou *Ligora* semble venir du génitif de *Leuci*, qui est *Leucorum*, et voudrait dire *regio Leucorum*, d'où on a fait *Lecora*, *Legora*, *Ligora*, *Ligoure*; comme de *Lemovecas*, *Lemovegas*, *Lemoïgas*, on a fait *Limoges*, et de *Lemovici*, *Limousins*. »

Cela, Messieurs, ne vous rappelle-t-il pas l'antiquaire Oldbuck, de Walter-Scott, qui répond avec vivacité à ses contradicteurs : « Il y eut jadis un peuple qu'on nommait les Piks. — Ou plutôt les Pictes, reprit le baronnet. — Je dis les *Piks*, *Pikars*, *Pihars*, *Piochtar*, *Piagthar* ou *Penghtar*, s'écria Oldbuck ». — La scène continue sur un ton de plus en plus plaisant.

Après ce récit, il ne me sied peut-être pas de reprocher à M. Deloche le proverbe qu'il a cité contre les anciennes mœurs limousines à propos de géographie gauloise, et sans utilité pour sa démonstration. Le voici : « Gueux comme un gentilhomme de la Ligoure, ils n'ont qu'un fusil, un chien galeux. et vont à la chasse ».

Mais reprenons sérieusement notre sujet :

La vaste chaîne de montagnes qui relie le Limousin à la mer était alors couronnée de forêts : de là le nom de *Luci*, ou, si l'on veut, de *Leuci* donné par corruption à cette contrée boisée. Ces noms de *Leuci*, puis *Luce* et *Luc*, ne signifient pas autre chose que l'existence de vastes forêts sur la plus grande partie du plateau, et n'impliquent nullement la présence d'un peuple de *Lemovices*.

L'inexactitude des assertions de M. Deloche vient de ce qu'il a fait dériver ce nom générique de *luci* de *Castrum Luci*, qui est en plein Limousin. Mais ce *Castrum Luci* que veut-il dire? La forteresse ou le château-fort du Bois, parce qu'il existait, suivant la tradition, un point habité et fortifié sur la crête la plus élevée de la montagne

de Courbefy, près de Chalus. Il y avait là des *Lemovices*, mais c'étaient ceux de l'intérieur, d'après la carte même de l'auteur.

Les noms, communs à diverses localités, de *Ligoure*, *Chervix*, *Charroux*, *Chassenon* et *Lémozinière* appartiennent au moyen-âge, et non à l'époque celtique. La plupart de ces petits endroits n'existaient même pas probablement à cette époque si reculée. Ils ne prouvent donc rien en faveur de l'occupation.

Cette corrélation ne peut avoir la signification qu'on lui donne. N'y a-t-il pas dans tous les pays, même les plus éloignés les uns des autres, des noms de lieux semblables? Combien de Champniers, *campus niger*; de Champagnac, *campus aquarum*; de Milhac, *mille aquæ*; de Solignac, *sola aqua*, etc. !

N'est-il pas plus rationnel d'admettre que les *Lémovices*, peuple guerrier, se soient frayé à diverses époques une passage direct sur le plateau pour se rendre sur le littoral de l'Océan ou dans la Bretagne envahie, en marquant diverses étapes du nom de leur pays?

Quelle eût été la puissance des *Lémovices* s'ils avaient été maîtres occupants de l'immense étendue du pays marqué en rouge sur la carte de M. Deloche! Ils eussent été évidemment bien supérieurs en nombre et en puissance aux *Lémovices* de l'intérieur, que notre archéologue désigne cependant comme les principaux.

Quant aux types, celui qui a été décrit dans la brochure avec les avantages du coloris du visage semble plutôt appartenir à la contrée vinicole des *Pictones* qu'à la race limousine, vivant sobrement dans ses montagnes.

Pour terminer, je reviens à César et à son texte.

Si César, qui connaissait trop bien les Gaules et les ennemis qu'il avait à combattre, avait reconnu à une poignée de *Lemovices* émigrés une partie de l'importance que M. Deloche leur attribue en 1855, il les eût dénombrés comme un grand peuple, et rangés parmi les *Leuci*, les *Agesinates* et les *Ratiatenses*, au lieu de les avoir confondus avec les *Curiosolites*, les *Cadetes*, les *Osismii*, les *Veneti*, les *Unelli*, dont les noms sont restés obscurs, malgré l'éclat des Commentaires, qui occupent encore le monde.

A. REGNAULT.

HISTOIRE DE TULLE

PAR M. BONNÉLYE.

(Ce Rapport a été lu à la Société par M. B.-Vivès dans la séance générale d'octobre 1857.)

MESSIEURS,

Ce n'est pas dans le cadre restreint d'une courte analyse que je puis vous rendre compte de l'ouvrage intitulé : *Histoire de Tulle et de ses environs*, par M. Bonnélye, professeur, bibliothécaire de la ville. — Je l'ai parcouru avec un intérêt d'autant plus vif et plus soutenu que le style de l'auteur est à la fois gracieux, entraînant et correct, ses remarques judicieuses, et ses critiques tempérées par l'à-propos et le bon goût.

Contrairement à l'ouvrage latin que publia son devancier, le savant Baluze, en 1717, M. Bonnélye n'a fait, en le traduisant, qu'une seule partie, divisée en plusieurs chapitres ; mais il l'a complétée par des détails biographiques du plus haut intérêt sur les hommes éminents dont s'honore le département de la Corrèze. Il a successivement esquissé à grands traits les mœurs et le caractère des habitants de Tulle ; décrit l'origine de cette ville, qui remonte à la plus haute antiquité ; traité de ses fortifications, de ses forteresses gauloises, des monuments celtiques de ses environs, des ruines, des amphithéâtres, palais, temples, bains, puits, fragments de statues et de vases, médailles antiques, etc., etc.

Dans les traditions et légendes des environs de Tulle pendant les quatre premiers siècles de l'ère chrétienne, M. Bonnélye prouve que plus d'une superstition druidique a vécu jusqu'à nous, et que la multitude ignorante des campagnes y croit encore, malgré trente siècles de distance !...

Il est beau de le suivre, surtout dans la prédication du christianisme, quand il parle de saint Martial, envoyé par saint Pierre dans la Gaule, l'an 46 de notre ère, pour y prêcher l'Évangile :

« Le christianisme (dit-il), exposé aux persécutions des druides

et des empereurs, ne s'y étendit que fort lentement ; les cérémonies païennes n'y furent pas si promptement abandonnées, et notre martyrologe a conservé le nom de plusieurs chrétiens courageux qui scellèrent de leur sang les vérités de cette sainte religion dont Constantin devait se déclarer plus tard le protecteur. Tel est saint Martin, lapidé à Brive dans le temple où les infidèles offraient leurs sacrifices abominables : il s'y présente résolument, une croix à la main, et, abordant cette multitude égarée par la superstition, leur prêche un seul Dieu incarné pour le salut de tous, et veut leur démontrer leur coupable aveuglement. Mais ces idolâtres, devenus furieux, se ruent sur lui à coups de bâtons et de pierres, et, tandis que l'humble serviteur du Christ, baigné dans son sang, priait pour ses bourreaux, un d'entre eux lui trancha la tête.

» Après la mort de saint Martin, de nombreux miracles s'opérèrent sur son tombeau, et parvinrent jusqu'à la cour de Valentinien III : aussi cet empereur, pour détourner les calamités qui menaçaient son empire, voua à ce martyr de la foi un calice d'or et une patène avec l'inscription suivante : *Valentianus Augustus Deo et sancto martyri Martino Brivensi pro se suisque votum vovit et reddidit.* »

Nous n'en finirions pas, Messieurs, si nous voulions citer tous les épisodes mémorables qui s'enchaînent avec art et par ordre chronologique dans l'ouvrage de M. Bonnélye : précieux document d'histoire locale et d'archéologie dont la ville de Tulle doit être fière comme étant à la fois un répertoire vivant de son passé et l'œuvre la plus consciencieuse de l'un de ses enfants, si parfaitement inspiré par l'amour du beau et du vrai !

JOSEPH-BENJAMIN VIVÉS.

CHANGEMENTS

Introduits, en 1602, par Henri IV dans le mode d'élection et le nombre des consuls de Limoges.

(Extrait du 3^e registre consulaire, f^o 41 ro.)

Le roy, estant adverty d'une esmoution advenue en la ville de Lymoges au moys d'apvril en l'annee presante 1602 sur le point de l'establisement du subcide du sol pour livre vulgairement nomme la pancarte, pour y remedier, auroyt envoye le Sr de Jambeville, president en son grand conseil en lad. ville, ou estant arive le xxix^e jour de may ensuivant, tout incontinant appres son arrivee, auroyt declaire au Sr de Chasteauneuf, lieutenant gnal (général) pour Sa Mageste au gouvernement du hault et bas pays de Lymousin, et consulz de la pnt (présente) ville les occasions de son voyage, et neaulmoingtz ayant à fr^e (faire) entendre aux habitans de lad. ville ce questoyt de l'intanôn (l'intention) de Sa Mageste sur le subject des choses nagueres arivee en lad. ville, auroyt enjoinct a ces fins ausd. sieurs consulz fere fr^e (faire faire) convocation et assemblee des habitans en l'hostel de ville, ou sestant le mesme jour rendu avecq led. Sr de Chasteauneuf, acompaignes des officiers de la justice et aultres officiers de Sa Mageste, auroyt propose la grandeur de la faulte commise par aulcuns habittans de la ville de Lymoges, sopposant comme il auroyt faict a l'execton (l'exécution) des esdictz de Sa Mageste, chose de sy mauvaise consequence quon ne la pouvoyt appeller aultrement quune purre rebellion et desobissance contre lauthorite du roy, et laquelle il chastieroict justement avec la mesme severite dont il a este procede contre aulcunes villes de ce royaume tumbees en pareille faulte sil ne preferoit sa douceur et clemence acoustumee a la rigueur de la justice, voulant croire, comme il avoit este remonstre a Sa Mageste, que toutte la ville n'avoit participe a loffance ains quelque nombre de personnes, se contenant de chastier les plus coupables, sans estandre la punition sur le corps de la ville, et neaulmoingtz, estimant que lesd. S^{rs} consulz nussent apporte ce qui estoit de leur devoir pour empescher ceste sedition, dict que Sa Mageste vouloit et entendoit que lesd.

S^r consulz fussent deposes de leurs charges, et que en leur lieu Sa Mageste avoyt nomme M^r Jehan de Mauple, trezorier gnal (général) de France en la generalite de Lymoges; Jehan Bonin, procureur du roy au siege presidial; Gaspart Benoist, esleu en leslection; Joseph de Petiot, juge de la pnt ville; sires Durand-Brugere et Pierre Dubois, S^r du Boucheyron, bourgeois et marchand de lad. ville, quelle auroyt choysy pour faire lad. charge de consulz; ce qui auroit este faict, et, apres que lesd. antiens consulz heurent randu aud. S^r presidant Jambeville les chapperons et aultres merques de consulz, il les auroyt en l'instant bailhees ausd. nouveaulx consulz, qui, nonobstant les excuses quilz proposerent lors aud. S^r presidant Jambeville, procedant tant de la qualite de leurs charges et ages, nombre denffans et aultres occupations, furent commandes par led. S^r presidant, de la part du roy, daccepter lesd. charges, et que Sa Mageste lui avoyt commande de ne recevoir aulcunes excuses, tellement quilz furent installes et prestar. (prêtèrent) le serement au roy es mains dud. S^r de Jambeville, furent en l'esglise de Saint Martial, et paracheverent le surplus des seremonies acoustumees, fors et reserve dud. S^r de Mauple, qui estoit lors absant de le present ville, estant en celle de Bourdeaulx, de laquelle estant de retour le unz^e (le onzième) jour du mois de juing empres, led. S^r de Mauple fust mande par lesd. sieurs, lesquelz lui remontrarent la vollunte et intantion du roy sur la destitution des precedens consulz et institutions des aultres cy dessus et personne dud. S^r Mauple pour exercer la charge consulayre avec les autres, lequel pria led. S^r president le vouloir excuser de lad. charge, attendu que, par les privileges de sond. estat et office de trezeurier de finances, il en est exempt, et que dailleurs les occupacions quil a tant a cause de sond. office que pour aultres ses affaires domesticques et particulieres, il luy estoit impossible vacquer a lad. charge de consul. Et, nonobstant toutes ces remonstrances, luy auroyt enjoinct lever la main et prester pareilh et semblable serement que les susd. aultres consulz. Aquoy il auroyt obbei, sans prejudise de ses excuses. Et du tout fut faict acte par devant lesd. sieurs.

Led. sieur de Jambeville, ayant sejourne quelques jours en lad. ville, estant sur le point de son partement, auroit represente ausd. consulz que le roy auroit remerque, puis quelques annees, en ca que la forme acoustumee deslire les consulz en la pnt ville napporloit rien de sy frequent que brigues, sedicions et tumultes, ce que led. S^r de Jambeville dict avoyr fort bien recognu, estimant

que ce dernier desordre nestoyt procede que dune licentieuse autorite usurpee par quelque nombre de personnes de basse qualite sur les magistrats officiers du roy et plus notables personnes de lad. ville; que dung gouvernement tant insolent et desreigle on n'en devoit attendre que quelque miserable accident qui pourroit a l'advenir causer la ruyne et desolation de lad. ville; a quoy Sa Mageste voullant pourvoir, plus desireuse du bien et repos de ses subjects queux mesmes, estoit resölue de changer la forme de lad. election en une meilleur, enjoignant a ces fins ausd. consulz denvoyer ung dentre eulx a la court pour recepvoir le reiglement quil plairoit a Sa Mageste en fere resouldre en son conseil.

Pour leffect que dessus, et aussy pour remercier^r treshumblement Sa Mageste de la douleur et clemance, lui couformer assurance de la fidelite et obeissance des habitans, et neantmoins la supplier treshumblement de vouloir oster, commuer ou moderer led. subsidie de sol pour livre, qui ruineroit dans peu de temps lad. ville par la neantissement du traficq; lesd. consulz deputerent led. Duboys, Sr du Boucheyrou, pour aller a la court; le devoir et dilligence duquel auroit este sans fruit pour le regard de la revocquaon dud. subsidie sy instamment requise, luy ayant este respondu que Sa Mageste vouloyt que led. subsidie fust estably de prealable, et que dans peu de jours apres Sa Mageste pourvoyroyt au soulagement desd. habitans, luy fist cepandent Sa Mageste expedier et delivrer ses lettres patantes en forme de chartre contenant lordre et le reglement quelle vouloit estre garde a l'advenir en lelection des consulz de lad. ville comme sensuit :

HENRY, PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE, a tous presants et advenir salut. Comme l'office dunt bon roy soyt daymer ses subjectz comme ses enfans, avoir soing de leur conservation, et etablir telles polices entre eulx pour la societe civile quilz puissent vivre en repos soubz lobeissance des loix et des magistratz, Dieu est temoing de la sollicitude que nous y avons apportee affin que ceste gloire nous demourast a la posterite, que nostre regne fust remerque pour exemple de bien heureux. Mais la longueur des troubles et guerres civiles de n^{re} royaulme a tellement deprave les meurs que, quelques bons reglementz qui ussent estes institues en nosd. villes, au lieu questans observees ilz debvoyent servir de rempart contre la discorde des habitans dicelles, ilz ont servy de subject a les partialiser et diviser, dont a n^{re} tres grand regret n^{re} ville de Lymoges, capitale de n^{re} pais de Lymousin, cest souvent resantie : ce que nous avons reconnu procedder en

partie de la confusion avec laquelle sont a pnt (à présent) esleuz les consulz et magistrats dicelle, de la prudence, fidelite et suffisance desquelz neaulmoingz despart le salut et la concorde des habitans de lad. ville; au mouyen dequoy, desirant y remedier, tant pour leur surete et repos que pour la conservation de lad. ville en n^{re} hobeysance, ayant trouve bon de changer et innover queque chose en leslection et au nombre desd. consulz et magistratz, apres avoir sur ce pris l'advis des princes de n^{re} sang, officiers de n^{re} couronne et seigrs de not^{re} conseil qui se sont trouves pres de nous, avons, par le presant reglement, lequel nous entendons estre perpetuellement et inviolablement observe, dict, statue et ordonne, disons, statuons et ordonnons ce que sensuyt :

Premierement, que M^{rs} Jehan de Mauple, tresorier general de France, Jehan Bonin, n^{re} procureur au siege presidial, Joseph Depetiot, juge ordinaire, et Gaspart Benoyt, esleu en leslection de n^{re} ditte ville de Lymoges, Durand Brugere, marchand, et Pierre Duboyz, sieur du Boucheyrou, qui ont este ceste annee par nous establis consulz en lad. ville de Lymoges, au lyeu des douze qui avoyt estes eslus auparavt, lesquelz ont estes destitues par nostre commandement, exerceront lesd. charges de consulz jusquesau sep^{me} (septieme) desambre prochain seulement, qui est le jour ordinaire et acoustume auquel ce faict nouvelle eslection desd. consulz en lad. ville, sans que la destitution qui a este faicte desd. douze consulz leur puisse apporter aucun prejudice, ny qu'a ceste ocquasion ilz soyent incapables de tenir offices et estatz royaux, municipaux ou autres telz qu'ilz soyent, tout ainsi quilz faisoient devant lad. destituon.

Que doresnavant en n^{re} dicte ville de Lymoges, au lieu des douze consulz qui y souloyent estre eslus et institues par chacun an par les hans (habitants) de lad. ville, il ny en aura que le nombre de sis, que seront eslus le vij^e de decembre au lieu, heure, et ainsi qu'il est acoustume les solennitez ord^{res} en tel cas gardees et observees; et seront lesd. six consulz pris du nombre des habitants de lad. ville contribuables a noz tailles, toutesfois non subjectz a la police, ainsi quil a este observe de tous temps, lesquelz exerceront ledict consulat un an entier.

Ladicte eslection sera faicte par cent bourgeois de lad. ville seulement, qui seront choysis et esleuz des dix cantons dicelle a rayson de dix bourgeois pour chascun canton; lesquelz cent bourgeois seront tousjours nommes le vij^e jour dud. mois de decembre par les consulz qui lors seront en charge, et lad. nomination de leurs

personnes a eulx signiffiee par les gagiers de lad. ville le mesme jour, avant midi, a ce quilz nen pretendent cause dignorance, et quilz se trouvent le landemain au lieu et heure susd. pour proceder a lad. eslection desd. consulz, sans que lesd. cent bourgeois puissent s'absanter de lad. ville depuis la nomination a eulx notiffiee, ny ce dispancer de lad. eslection; sinon en cas denpeschement legitime, sur paine demande arbitraire a la discretion des consulz qui seront en charge, applicable aux œuvres publiez et aux necessites de lad. ville.

Et, neantmoins, pour aucunes bonnes considerations a ce nous mouvans, nous voulons et ordonnons, pour ceste fois seullement, et sans tirer a consequence a ladvenir, que par la premiere eslection desd. consulz, qui se fera le vij^r jour de decembre prochain, les cens bourgeois desd. dix cantons de lad. ville ausquelz nous avons attribue par le presant reglement la faculte deslire lesd. consulz seront par nous nommes, et leurs noms envoyes au gouverneur ou n^{re} lieutenant general en n^{re} dict pais de Limouzin, et en son absance au lieutenant general aud. gouvernement, pour estre lad. nomination ainsi par nous faicte signiffiee ausd. consulz que nous avons institues en lad. ville, et par lesd. centz bourgeois procedde a l'ellection desd. nouveaulx consulz qui leur sucederont.

SI DONNONS EN MANDEMENT a nos ames et feaux consers les gens tenans n^{re} cour de parlement de Bourdeaux, seneschal de Lymoges, ou son lieutenant, et gens tenans n^{re} siege presidial aud. lieu, et a tous nos justiciers et officiers, et chascun deux si comme a luy appartiendra que ce present reglement ilz fassent enregistrer, entretenir, garder et observer, gardent et observent inviolablement et sans lenfraindre, sans y contrevenir ni souffrir quil y soit contrevenu en aulcune sorte et maniere que ce soit, cessants et faisant cesser tous troubles et empeschementz au contrayre, car tel est n^{re} plaisir. Et, affin que ce soit chose ferme et stable a toujours, nous avons faict mettre n^{re} sceel a ces presentes, sauf en autre chose n^{re} droit et lautruiy en toutes. DONNE a St-Germain en Laye, au mois d'aoust, lan de grace mil six centz deux, et de n^{re} regne le quatorzieme. Signe Henry, et plus bas est escript : par le roy : signe de Neufville; scelles du grand scel en sire verte, et les lases de soye rouge et verte.

Collationné par le conservateur de la bibliothèque de Limoges.

E. RUBEN.



SOMMATION

*Faite aux consuls de la ville d'Uzerche par M. le vice-sénéchal
du Bas-Limousin relativement à des troubles
que l'on craignait dans ce pays.*



Aujourd'huy huit^e du mois de mars mil six cens quatorze , nous , Pierre de Mary, escuyer, sieur de Croziat, conseiller du roy et vice-seneschal en Limousin , aux fins de la contignuation de nos revues et chevauchees dans l'estandue de la province, et nous enquerir des entreprinses, monopoles et assemblees qui se pourroient faire contre les edicts du roy, informer et courir sus aux contrevenants a iceux , et autrement exercer notre charge, nous estant rendu en ceste ville d'Usarche avec nostre. greffier et la plus part de nos archers, sommes allé vers^r les personnes de messieurs M^{rs} Guillaume Mazoier et Combet et Jacques Bouier et Gaultier, consuls la presante annee de ceste ville, auxquels, comme autrefois, et en presance de M^r Anthoine Nouailhe, procureur du roy en la seneschaussee et siege royal de la presante ville , avons remonstre que sommes pour l'effect susdit en cette ville, les sommant et requerant, comme aussi ledit procureur du roy, de nous dire et declarer silz savent qu'aux environs de la presante ville se soient faits aucunes assemblees de gentilshoimmes et soldatz de fortune ou de monopoles et entreprises contre le service du roy et au prejudice du public, et sil est besoing nous employer et nos archers en quelque chose, soit pour le service garde et seurete de la ville en cas qu'il y ait d'entreprise ou autrement, en ce qui peut dépendre de nostre charge , pour l'exercice de laquelle et execution des mandemens des majestes et de nos seigneurs les gouverneur et lieutenants de ceste province, leur declarant que nous sommes prests a satisfaire a ce que sommes obligez ;

Lesquels consuls et procureur du roy ont fait response ; savoir :

Lesdicts consuls ont fait response quilz ont receu commandement de Sa Majeste et monseigneur le duc d'Espernon , gouverneur de ce pays, de faire garde, ce qu'ils. font nuit et jour, et sont journellement occupes a fortifier la ville et reparer les bresches d'icelle, ne saschant autrement sil se fait dassemblee dans le pays, et que cest^r audit sieur vice-seneschal de sen enquerir, tenir la campagne et

s'opposer à ceux qui ce voudroient assembler contre le service du roy et repos du public, offrant, audit cas, lui prester toute assistance.

Et ledict procureur du roy a faict response, pour son regard, quil ne sait point quil se soit faict aucunes assemblees en ces quartiers : bien court-il un bruict que la presante ville d'Usarche est menassee destre attaquée, et de tant quelle est importante pour le service du roy tant a cause quelle est au milieu de la presante province, ou il y a passage de la riviere de Vezare et est sur le grand chemin venant d'ups de France en Quercy et Languedoc, il juge estre bon que le dict sieur viseneschal tienne une partye de ses archers en la dicte ville pour plus grande assurance, suivant larrest et ordonnance de nosseigneurs du conseil, et commandement a lui faict verbalement par monseigneur le duc d'Espéron, gouverneur de ladicte province, aux depens neantmoins de cesdits archers, et sans que lesdicts habitans de ladicte ville soient surchangez, veu quilz emploient journellement beaucoup de leurs moyens pour la fortification de leur ville; et ont tous les susdicts signé, et nous, vice seneschal susdict. Signé de Mary. Delivre audict sieur consul par moi Chassaing, greffier.

LETTRE DE M. DE SILHOUETTE ⁽¹⁾

A M. DAVID, DIRECTEUR DE LA MONNAIE DE LIMOGES.

A Paris, le 9 juillet 17..

Je reçois, mon très cher amy, vostre lettre du 5 de ce mois; vous aurés du depuis receu la mienne du 2, qui vous aura appris que le cons^l a pris le parti de faire venir icy un de nos gens pour qu'ils me rendent justice sans plaider. Je compte qu'il va arriver, et nous verrons ce qui en résultra : les apparences sont qu'ils quitteront les

(1) Étienne de Silhouette, né à Limoges en 1709, nommé contrôleur général des finances, en 1759, par le crédit de Mme de Pompadour. Après un ministère qui ne fut ni long ni heureux, il se retira dans sa terre de Brie-sur-Marne, où il vécut en philosophe chrétien, s'occupant à composer divers ouvrages de politique et de littérature. On a aussi de lui les traductions de l'*Essai sur l'homme* et des *Mélanges* de Pope. Il mourut dans la retraite en 1767.

charges ; mais je ne puis tablér sur rien , tant on varie sur les affaires. M. Cordelas me paroît fort porté à ce que je n'aie point a plaider. Il ma rendu une visite dhonneteté hiér Si c'est du bon du cœur ou finesse , la suite me l'apprendra. Je suis ravy que vous ayés écri à M. Dorsaj comme vous avez fait ; r'écrivés luy encore bien fortement sur le même ton , mais observés luy que vous ne pouvés , pour votre intérêt , vous dispensér de luy marquer que vous êtes mon amy , et que vous voudriés fort que je rentrasse dans mes charges a la place de mes ingrats : ceci me sera de consequence , afin qu'il ne me confonde pas avec eux. Je le crois a Paris sur ce qu'on m'en dit hiér. Je vous écrirai tous les ordinaires ; car enfin il est a croire que mes affaires se regleront d'une façon ou d'autre. Je crains seulement que mes gens auront de la peine a se fiér l'un a l'autre pr se donner une procuration indéfinie. Je souhaite qu'ils viennent tous deux , et je serois bien guarent qu'il n'en arriveroit pas aucun mal , quoy quil ni aye congé que pour un.

J'ay oublié de vous mandér que M^{rs} les comm^{res} du cons^{ail} , M^{rs} de La Houssaye , Fagon et Gilbert de Voisins , ont décidé et signé le 4^{re} de ce mois sur les doubles employs et fausses depenses en question de mes gens , en sorte que M. Pichon est tenu de remettre incessamment a la recette gnalle 34,793 liv. 6 s. 3 d., et M. de La Planche, 13,125 liv. M. Dubois recevra des ordres la dessus dans peu de temp , et jose croire mes gens perdus par cet endroit , si a leur arrivée icy ils ne s'accoumodent pas avec moy ; car enfin je doute quils ayent a *remotis* ces 48,000 liv. en especes.

Les billets et l'estat perdent 53 a 54 p. %, et il y a apparence quils ne hausseront ou baisseront que de 1, 2 ou 3 p. %. La monoye travaille a merveilles ; le parlement doit , dit-on , faire une nouvelle remontrance lundy prochain : tout cela aboutira , ce me semble , a rien , et je croy que vous le penserés ainsi en voyant ce que le roy pense , puis sa reponse sur les remontrances quil avait faites : je vous l'envoie ci-joint.

Mil complimens a M. le theologal : M. le doyen ne sera point troublé dans la jouissance de sa chapelles au moyen de son opposition : ainsi il peut être tranquille la dessus , et au surplus M. Gagnac fera le nécessaire.

Je suis bien faché de la mort de M. le lieutenant-général. Il m'avoit donné plusieurs preuves de son amitié.

Je vous embrasse et suis absolument a vous.

DE SILHOUETTE.

LETTRE DE TURGOT (1)

A MM. LES SYNDICS, A COMPREIGNAC.



Les representations qui ont été faites, Messieurs, a M. le duc de Choiseul sur le traitement par etape qui est accorde aux marechaux des logis, l'ont determine apprendre les ordres du roy par rapports aux rations de fourrage que ces hautes payes reçoivent, et il me mande que jusqu'à ce qu'il paroisse un nouveau reglement les marechaux des logis recevront comme par le passe deux rations de fourrage : je vous fais part, Messieurs, de cette decision afin que vous puissiez remplir les routes, que vous delivres aux étapiers de la quantité de rations qu'ils doivent delivrer aux marechaux des logis : je vous prie de prévenir l'etapier de votre ville de cet arrangement afin qu'il puisse sy conformer.

Je suis très parfaitement, Messieurs, votre tres humble et tres obeissant serviteur.

TURGOT.

(1) Nous devons faire observer que le corps de la lettre n'est pas de la main de Turgot : il n'y a que la signature.



ADDITION A LA NOTICE DES VITALIS.

J'ai avancé, dans la notice des *Vitalis*, que les initiales I et P suivies des mots *Lemovici fratres* pourraient bien s'expliquer par *Johannes* et *Petrus Vitalis* : en effet, nous avons retrouvé des actes du xiii^e siècle où l'on voit que des émailleurs désignés par les initiales ci-dessus avaient décoré des monuments de brillantes peintures émaillées de leurs mains.

Nous avons vu, dans un acte, *Johannes Vitalis, aurifaber*, vivant vers 1275. Voilà maintenant deux titres de nos archives, fort mutilés il est vrai, qui mentionnent, l'un en 1290, la vigne de *Petrus Vitalis*; l'autre, de 1300, où il signe comme témoin.

Nous avons écrit aussi dans la traduction de l'inscription en vers latins du reliquaire de Catane (Sicile) que *Bartholus* devait être l'abréviation de *Bartholomeus*.

Un acte du 15 février 1356 confirme notre dire : *Bartholomeus Vitalis, argentarius*, y concède, en assence perpétuelle, à *Petrus Boyssellus* ses terres du *Mas-de-la-Béchade*, moyennant une rente de cinq setiers hémine de seigle; dans le corps de l'acte, sauf à la première phrase, il est nommé simplement *Bartholus*.

Un acte du 11 octobre 1380 constate la cession aux Jacobins, par *Bartholomeus Vitalis*, de ses terres du *Mas-de-la-Béchade*.

Sire Martial Vitalis, prêtre en 1470, devait une rente à l'abbaye St-Martin-lès-Limoges pour sa vigne sise entre la porte Mirebœuf et les *Ormeaux tranchés*. — Arch. dép., liasse 6064.

MAURICE ARDANT,

Archiviste de la Hle-Vienne.

MÉMOIRE

SUR

LES ANTIQUITÉS DES DIVERS AGES

• DE L'ARRONDISSEMENT DE SAINT-YRIEIX

PAR. M. GONDINET

SOUS-PRÉFET DU MÊME ARRONDISSEMENT

PLAN DE L'OUVRAGE

Cet ouvrage contiendra : 1° un précis topographique de l'arrondissement, propre à faire sentir les difficultés que sa situation offre à la découverte des monuments antiques, ou des indices les plus probables de leur existence ;

2° Un aperçu historique sur le langage vulgaire ou dialecte du pays, suivi de quelques exemples sur l'étymologie des noms des villes, villages ou hameaux, des rivières et ruisseaux, sur leur origine et leur ancienneté ;

3° Un tableau raccourci des principaux faits historiques et événements qui ont eu lieu dans cette contrée.

4° Je traiterai ensuite les parties qui doivent faire le sujet principal ou fondamental du mémoire, en observant la division qui est naturellement indiquée par les *quatre* cantons dont l'arrondissement se compose.

5° Je consacrerai un chapitre particulier, qui formera le cinquième, à la description de monuments antiques, gaulois, romains et du moyen-âge, autres que les monastères, abbayes, couvents, églises, cimetières, châteaux, tours, colonnes, fondations, murs de villes, ouvrages de sculpture, épitaphes, inscriptions ou fragments d'inscriptions, etc. Ce chapitre sera divisé en autant d'articles qu'il y aura d'objets à traiter, et terminé par une notice sur les hommes célèbres que l'arrondissement a produits.

Ainsi je diviserai cette partie principale en cinq chapitres, qui présenteront autant d'articles qu'il y aura de communes ou de localités dignes de quelque intérêt et de quelque attention par les antiquités ou par les vestiges de monuments antiques de tous genres qu'elles contiennent, ou par les faits historiques qui se rattachent à leur description.

PRÉCIS TOPOGRAPHIQUE DE L'ARRONDISSEMENT.

On peut regarder cet arrondissement comme très-pauvre en vestiges d'antiquités, surtout en monuments qui attestent les révolutions physiques ou terrestres : en effet, le petit nombre des carrières dans les plaines, la difficulté des communications, la multiplicité des bois, des eaux courantes ou stagnantes, des marais, les boues et la nature du sol, généralement argileux ou glaiseux, ont dû nécessairement rendre les monuments de ce genre plus rares dans cette partie du département : ceux qui attestent les révolutions politiques doivent s'y trouver en plus grand nombre.

On pourrait découvrir, sur les divers points de l'arrondissement, dans les bois, dans les étangs dont ils sont couverts, des vestiges de monuments qui y paraissent rares, des traces antiques (comme des tas plus ou moins considérables d'ossements et autres monuments); des dévastations commises particulièrement par les peuples du nord, dans le ix^e siècle, sous le règne de Charles le Chauve, sous le règne de Charles V (pendant les années 1368, 69 et 70) et sous les règnes de Henri II et de ses trois fils, et notamment dans l'année 1569, époque mémorable dans le pays par la bataille sanglante qui se livra entre les troupes du duc d'Anjou et celles que commandait l'amiral Coligny, et par les ravages que l'armée de ce général exerça sur la plupart des communes qui forment aujourd'hui l'arrondissement de Saint-Yrieix, et dans la ville de Saint-Yrieix même, etc., etc.

Les anciennes chroniques font remonter aux deux derniers siècles de la première race de nos rois des dévastations que les guerres et les incursions de divers peuples barbares avaient fait éprouver au monastère d'*Attanum* (Saint-Yrieix), qui l'avaient anéanti, et que rétablit dans son état primitif le roi Pepin, qui passa à Saint-Yrieix vers l'an 753. Des recherches très-soigneuses pourraient encore faire découvrir des traces antiques de ces incursions dévastatrices et meurtrières.

Mais, quand on réfléchit à l'état topographique de la contrée, à son site agreste, à ses plaines, à ses bassins argileux, à ses eaux stagnantes, à la nature de ses productions, à la dispersion des habitations, à la faiblesse de sa population dans les parties intérieures, etc., on est beaucoup moins étonné de le voir stérile en monuments : néanmoins il en renferme assez pour attester que le pays n'était désert ni sous la domination romaine ni antérieurement ; et peut-être même pourrait-on croire qu'il était plus habité qu'aujourd'hui.

APERÇU HISTORIQUE SUR LE LANGAGE VULGAIRE
OU DIALECTE DU PAYS, ETC.

Avant la conquête de la Gaule, le Limousin, faisant partie de la Celtique, était occupé par les *Lémovices* ou *Lémoviques*, les plus vaillants d'entre les Celtes ; et disons en passant qu'il paraît, d'après les anciennes chroniques, qu'alors cette contrée avait une population plus considérable qu'elle n'a été depuis. Elle fut habitée par les Romains après Jules-César, et envahie, dans le v^e siècle, par les Visigoths.

Après avoir été soumis par les Romains, les Limousins, au lieu de chercher à secouer le joug de leurs vainqueurs, embrassèrent leurs lois et leurs coutumes : ce fut alors que le Limousin devint une province romaine.

Du mélange des langues celtique et latine les *Lémoviques* (*Lemovices*) formèrent peu à peu un nouveau dialecte, qu'ils ont transmis à leur postérité : de là l'idiome limousin, qui ne s'est, à proprement parler, bien conservé que dans les campagnes, puisque les paysans de l'antique province du Limousin semblent représenter en tous points la populace des anciens Celtes.

L'histoire nous apprend que, dans le iv^e siècle (qui fut plus brillant dans les Gaules par rapport aux sciences qu'aucun autre ne l'avait été dans cette partie de l'Europe), la langue latine était le langage du pays, et que les sciences ne firent que décliner depuis cette époque jusqu'au règne de Charlemagne.

La langue latine était encore, en France, sous la première race de nos rois ; la langue vulgaire : mais elle avait cessé de l'être au commencement du ix^e siècle, excepté dans les actes notariés, où elle a été employée jusqu'au xv^e siècle à peu près. La langue *romane* lui succéda, c'est-à-dire une langue mêlée de *franc* et de mauvais

latin, qui est devenue la langue française, laquelle, par la succession des temps, a atteint le degré de perfection qu'elle possède aujourd'hui.

La langue celtique est celle que parlaient les premiers habitants des Gaules. Malgré l'altération que la diversité des climats et du génie des peuples a fait éprouver à la langue primitive des Celtes, elle conserve encore aujourd'hui un air de ressemblance qui marque une origine commune. Il a toujours existé dans les Gaules une langue vulgaire dont le fonds est l'ancien gaulois ou celtique.

La conquête des Gaules par Jules-César fut suivie de quelques changements dans le langage des Celtes. Les Romains, ayant joui de leurs conquêtes pendant plus de cinq cents ans dans les provinces méridionales des Gaules, y laissèrent des traces de leur langue, parce que, seule, elle était employée dans les lois, ordonnances et sentences judiciaires ; mais la langue *celtique* continua d'être, dans les provinces, la langue de la société et du commerce.

En examinant attentivement l'idiome limousin, on y trouve, à l'exception de l'e muet, qui y manque absolument, un grand concours de voyelles qui forment presque toutes les terminaisons.

En effet, pour dire foi (*fides*), on dit, en celtique, *fé* ; en idiome limousin, on dit aussi *fé*.

On dit de même *mé*, en limousin, pour dire moi ; en celtique, on dit aussi *mé*.

Les mots *té*, *sé*, *ré*, *bé*, en idiome limousin, signifient, en français, *toi*, *soi*, *rien*, *bien* ; ils s'écrivent en celtique comme en limousin.

A, préposition qui se met devant les consonnes, ou *ad*, qu'on emploie devant les voyelles, vient du latin *a* ou *ad*. — Exemples : *A doua légâ déici*, à deux lieues d'ici ; *ad aqueu pri*, à ce prix.

A ou *a*, adverbe, oui : en latin, *ita* ; *abe*, adverbe formé de deux mots latins, *ita* et *bene*, oui, bien.

Aplo, adverbe formé de deux mots latins, *ita* et *plane*, oui, certes. ou du mot grec *aploun*, *plane*, *verum* et *sine controversia*. (BUDÉE.)

S'il est vrai que, après la conquête des Gaules par César, à force d'entendre des mots latins, les Gaulois, particulièrement les hommes rustiques et les artisans, en apprirent un certain nombre qui exprimaient des choses dont ils n'avaient auparavant aucune connaissance, on peut dire aussi que les Romains avaient emprunté des Gaulois peut-être autant de termes que les Gaulois en avaient reçu des Romains.

Voici quelques exemples propres à prouver que presque tous les

noms des villages de ce département sont des mots latins ou dérivés du latin.

Il y en a plusieurs cependant qui tirent leur origine du celtique ou des autres langues du nord : ceux-ci sont ordinairement composés d'une seule syllabe à laquelle on en a ajouté une seconde, pour leur donner une terminaison latine dans les transactions et autres actes publics :

L'AGE, *ager*, le champ. — LAGEAU, *agellus*, le champeau. — AGRIS, *agri*, les champs.

LA BETOULE, *boulaie*. — LA BETOULIÈRE, *betusa*, bouleau. — BETOULAS, la boulerie.

LA BUSSIÈRE, *BUSSIN*, BUXEROLLES, *buxus*, buis.

CHABRAI, *capra*, chèvre. — CHABIGNAC, CHABRILLAC, *caprile*, pluriel *caprilia*, étable à chèvres.

CHARREIRAT, *camera*, chambre.

LA CROUZILLE, CROUZILLAC, *cruxilla*.

LE DEVEIX, *deveixus*; LE BOS DE VEZY, *boseum deveixi*, situé sur le penchant d'un coteau.

DOUMEIX, *dumus*; LE MAS-DOUMIER, *mansus dumeti*, *dumetum*, buisson, hallier.

L'ESPINASSE, *spina*, l'épine. — EFENÈDE, *spinetum*, l'épinaie.

LE FAN, *fagus*, fayan ou hêtre. — LA FAYE, *faia*. — FAYAC, *fagutal*, hêtre ou fouteau.

LE FRAISSE, *frazinus*. — LE FRAISSEIX, FRAISSINET, *frazinetum*, lieu planté de frênes.

LA GENESTE, LA GENEITOUSE, *genista*.

LE GRAS, LA GRATADE, *gradus*, degré.

LA JUGIE, *jugum*, joug, domaine exploité par une paire de bœufs.

ISLE, *ilex*, espèce de chêne.

LA COUTURE, *cultura*.

LASCAUX, *lacus*, le lac, le vivier, l'étang.

MONTLUC, *monslucus* ou *monsluci*, bois élevé.

LE MAS, *mansus*, *manisio*; LE MAINE, *mania*; LE MENIL, *maniana* : tous ces mots ont à peu près la même signification, mais ne sont pas employés dans le même canton.

NESPOULS; NESPOULAS, *mespilus*, nêlle, nêllier.

NOUX, *nux*, noix.

NOUZILLERAS, *nuceria*.

NOZILLAC, *nuzilla*.

NOUIC, *novus vicus*.

L'ORADOUR, *oratorium*.

L'ORNON, L'ORENON, *ornus*, frêne sauvage.

PABOU, *pabulum*.

LE PLAIX, *plexus*.

LE PIN, *pinna*.

LE PUY, *podium*.

LAQUAIROIR, *quadrivium*.

LAQUEUE, *laquear*; LAQUEURE, LAQUAIRAS, *laqueare*, le plancher.

LE ROUVRE, LA ROUVERADE, RETABOU, *robur*, espèce de chêne.

LA SALESSE, LA SALSETTE, *salicetum*, saussaie.

SOULLAC, LE SOULIER, *suisle*, toit à porcs ; pluriel *suislia*.

TEXON, TESSONNIÈRE, *tæxus*, blaireau, laisson.

LA VILLE, *villa*, maison de campagne.

VIC, *vîcus*, bourg.

LA VERGNR, LA VERGNOLLE, LA VERGNADE, verne ou aune, arbre.

Voici quelques noms de villages qu'on a francisés, et dont la dénomination doit paraître burlesque.

PISSELOUP, *pessulus*, verrou, loquet.

TRAINEBALAI, *tranabila*, gué, passage d'une rivière.

JAPELOUP, *capulus*, brancard, civière.

CHASSEQUEUE, HAUSSECU, *axis*, planche, *axiculus*, petite planche pour passer un ruisseau.

GRATELOUP, *gradus*, *gradulus*, petite montée, petite côte.

Les mots suivants sont des noms de rivières qui arrosent l'arrondissement de Saint-Yrieix :

LA LOUE, rivière qui prend sa source à une lieue et au nord de Saint-Yrieix, *alluvio*, débordement.

L'ISLE, rivière qui prend sa source au nord-est de Saint-Yrieix, entre les communes de Janailhac et de St-Hilaire-Lastours, *ilias*, déluge.

PETITE-BRIANCE, rivière qui prend sa source au lieu de Cirat, commune de La Porcherie, *brevia*, gué.

Il serait aussi facile qu'inutile et fastidieux de multiplier les exemples de ce genre.

On peut puiser dans ces diverses sources l'étymologie des noms des villes, villages ou des hameaux, de ceux de tous les ruisseaux et rivières qui peuvent exister dans l'arrondissement, ainsi que de leur ancienneté. Mais ce serait un chaos inextricable de difficultés que de vouloir rechercher la ligne séparative des villages d'origine celtique, ou française, ou romaine.

On peut apprécier la vérité de cette assertion d'après l'aperçu topographique que j'en ai donné au commencement de ce mémoire. L'histoire apprend que Jules-César, après s'être emparé de la fameuse ville nommée *Uxellodunum* dans le Quercy, plaça deux de ses légions sur les frontières du Bas-Limousin, du côté de l'Auvergne, et que ces troupes se fortifièrent à Turenne, à Allassac, à Uzerche, à Tulle et à Ussel (Corrèze). — Cette heureuse position dans un pays fertile, montueux, situé entre les rivières de la Vézère et de la Dordogne, dont les rives furent bordées de châteaux forts pour la mettre à l'abri du côté de l'Auvergne, détermina ce général à tenir garnison dans ces

quartiers, également fortifiés par la nature et par l'art, pour la sûreté de ses troupes (4).

Mais, en considérant la position géographique de cet arrondissement, la configuration, la nature marécageuse du terrain, son infertilité et diverses autres causes, on peut penser que les troupes romaines y avaient été peu stationnaires, et avaient mis beaucoup moins d'intérêt à y former des établissements, ou à y pratiquer des ouvrages d'art dont ont pût trouver les vestiges.

TABLEAU DES PRINCIPAUX FAITS HISTORIQUES QUI ONT EU LIEU
DANS CET ARRONDISSEMENT.

Les Normands, qui, dès l'an 836, avaient pénétré en France, descendirent, dix ans après, dans l'Aquitaine, et se répandirent dans toutes les provinces du Limousin; où ils brûlèrent plusieurs villes, entre autres celle de Limoges; ils détruisirent les châteaux, les églises et les monastères. Ces furieux pillaient et massacraient tout ce qui leur tombait sous la main; enfin, las de répandre le sang, et chargés d'un butin immense, ils sortirent de l'Aquitaine en 848, et portèrent ailleurs leurs ravages et leur maligne influence.

Une circonstance encore digne d'être observée, c'est que le *xii^e* siècle est remarquable par les guerres civiles dont toutes les parties du Limousin furent le théâtre et les victimes, et par différentes fondations qu'y firent les princes et seigneurs partant pour la terre sainte.

Vers l'an 4384, la ville de Limoges offrit des subsides, tant pour le service personnel du roi de France que pour l'aider à chasser les Anglais du Limousin; ce ne fut qu'en leur donnant de l'argent qu'on réussit à leur faire quitter les châteaux et forteresses de Château-Chervix, de Janailhac, des Cars et de Courbefy, situés dans les dépendances de ce ressort, ainsi que de plusieurs autres forteresses tant du Haut que du Bas-Limousin.

Il est constant que, après le départ du prince de Galles, les troupes qu'il laissa éparses dans les différentes parties du Limousin s'y fortifièrent, et s'y retranchèrent même en certains endroits, pour tenir aussi long-temps que possible ce pays sous la domination anglaise.

C'est ce qui porta les uns à se retirer dans des châteaux forts,

(4) Voy. *Essai hist. sur la sénatorerie de Limoges*, par J. Duroux, pag. 229 et suiv.

et les autres à se disperser dans les campagnes, où ils élevèrent de hauts retranchements pour se mettre à l'abri de l'artillerie des Français.

De là ce grand nombre de fosses ou retranchements qu'on voit dans diverses communes de cet arrondissement et dans plusieurs autres parties du Limousin.

On remarque encore, dans ces diverses communes, et du côté de l'ouest, de petits monticules élevés, de distance en distance, par les Anglais sans doute, dans le dessein de s'établir de nouveau à mesure qu'on les forçait de sortir des profonds retranchements où ils s'étaient retirés, puisque la tradition du pays attribue aux Anglais tous ces monticules et tous ces retranchements.

Les fureurs d'une faction et la résistance de l'autre qui se manifestèrent au temps de la Ligue, sous les règnes de Charles IX et de Henri III, excitèrent des troubles dont les malheurs se firent sentir dans toutes les parties de la France.

Nous répèterons ici que, parmi les communes du Limousin qui en souffrirent le plus, on doit considérer, spécialement celles qui se trouvent actuellement comprises dans l'arrondissement de St-Yrieix; que la commune de La Roche-l'Abeille, située dans cet arrondissement, est célèbre par la bataille qui s'y donna, le 24 juin 1569, entre les troupes du duc d'Anjou et celles que commandait l'amiral de Coligny : c'est dans cette journée (qui est appelée par le président Hénault une rude escarmouche) que le prince de Béarn, depuis Henri IV, seulement âgé de seize ans, fit ses premières armes, ayant sous son commandement immédiat l'amiral de Coligny.

Cette armée, qui s'empara de la ville de Saint-Yrieix, et y séjourna pendant trois semaines, pilla principalement les églises qui s'y trouvaient et les habitations des gens d'église (1), et exerça sur la principale église des ravages qui firent perdre au chapitre et à la ville presque tous leurs titres, qui furent brûlés, déchirés ou dispersés dans les bois, etc.

Vingt ans après, la ville de Saint-Yrieix fut prise, et, deux ans après cette dernière époque, elle eut à soutenir un siège de dix-huit jours. Une chronique manuscrite, que j'ai été à portée de consulter, rapporte, à cet égard, des faits dont je vais donner un tableau raccourci.

Il y est exposé que, le 15 mars 1589, le seigneur de Rastignac, favorisé par la trahison et les menées de plusieurs habitants de

(1) Ces églises étaient au nombre de sept.

Saint-Yrieix, tant ecclésiastiques que laïques, s'empara de cette ville, et la mit sous son obéissance.

Le 4 mai suivant, Anne de Lévi, comte de La Voulte, gouverneur du Limousin pour le roi, accompagné de MM. de Cadière, de Nouaille et d'un grand nombre d'autres gentilshommes, se porta devant la ville de Saint-Yrieix pour aider à en chasser le seigneur de Rastignac; mais celui-ci n'en sortit que le 3 février 1590, au moyen d'une somme de 4,500 livres, pour laquelle un grand nombre d'habitants s'obligèrent envers lui. Pendant son séjour dans cette ville, il s'y commit beaucoup de dégâts et de ravages dans quelques maisons particulières.

Suivant la même chronique, le 12 mars 1591, à la pointe du jour, le seigneur Louis de Pompadour, assisté de M. de Rastignac et d'autres seigneurs, vint assiéger la ville de Saint-Yrieix. Les moyens qu'il avait à employer pour cette expédition étaient quelques grosses pièces de canon (parmi lesquelles il s'en trouvait une qu'il avait prise auparavant au gouverneur du Limousin), et quelques régiments et compagnies détachées de soldats, qui furent distribuées en quartiers sur divers points de la ville.

Il est rapporté que, dans les journées des 14 et 15 dudit mois de mars, les assaillants tirèrent cent quarante ou cent soixante coups de canon, qui ne produisirent pas de grands effets. Mais, le 19 du mois, ayant porté leur batterie sur un autre point, il firent un feu si vif qu'ils opérèrent une brèche praticable pour aller à l'assaut, et qu'ils furent vaillamment repoussés par les habitants et la troupe du gouverneur du Limousin, qui les renforçait. L'assaut fut donné ce jour entre trois et quatre heures du soir.

Le 25 du même mois, les assaillants changèrent leur batterie de place, et tirèrent ce jour-là environ cent coups de canon, qui firent peu d'effet.

Le 27, ils portèrent encore leur batterie sur un autre point, firent un grand feu dans les journées des 28 et 29, tentèrent de nouveau l'assaut; mais ils furent encore vivement repoussés.

Voyant enfin que ses efforts étaient vains, le seigneur de Pompadour leva le siège le dernier jour dudit mois de mars, honteux de n'avoir pu réussir dans son entreprise hostile.

Nous ferons mention, au commencement du chapitre premier, de l'événement historique qui concerne le siège du château de Chalus entrepris par Richard, roi d'Angleterre, qui y perdit la vie.

CHAPITRE PREMIER.

Antiquités du canton de Chalus.

Parmi les communes qui sont comprises dans ce canton, on ne trouve que les communes de Chalus, de Courbefy et des Cars qui présentent des monuments et des vestiges de monuments antiques dignes de remarque par les événements et faits historiques qui s'y rattachent.

ARTICLE PREMIER.

La ville de Chalus fut le siège du gouvernement du proconsul *Lucius Capreolus*, de qui elle tire son nom, et peut-être sa fondation. La Tardoire la divise en deux parties : l'une, appelée la ville haute, portait autrefois le nom de Chalus-Chabrol, qui répondait à celui de *Lucius Capreolus*, présumé son fondateur. Cette partie était particulièrement distinguée par l'étendue et la solidité de son fort, placé sur une éminence au pied de laquelle coule la Tardoire. Sa principale tour subsiste encore sans être presque endommagée.

L'autre partie de la ville avait pris le nom de ville basse, et son fort, placé sur une pointe escarpée du côté de l'ouest, était sur la rive gauche de la Tardoire : c'est là que vint échouer la témérité de Richard-Cœur-de-Lion lorsqu'il voulut emporter cette place pour se mettre en possession du trésor du vicomte Adémar.

On ne voit plus qu'une tour assez élevée et les ruines d'une chapelle gothique au lieu où était le château de Chalus, qui passait pour une des clefs du Limousin.

L'histoire apprend que le monarque anglais, profitant d'une des trêves qu'il avait conclues avec Philippe-Auguste, roi de France, voyagea dans ses terres d'Aquitaine, et s'arrêta à l'abbaye de Grandmont, où il apprit qu'Adémar, vicomte de Limoges, avait trouvé un trésor dans le château de *Chalus-Chabrol*. Richard réclama la possession de ce trésor ; mais, ayant éprouvé de la résistance de la part d'Adémar, il fit des dispositions pour assiéger le château de Chalus, appartenant au vicomte. Dans le moment où, pendant la nuit, il faisait la reconnaissance du château, il fut

blessé, par un nommé *Bertrand de Gourdon*, d'un coup de flèche, qu'il lui décocha à l'épaule, d'autres disent au bras. Alors Richard ordonna l'assaut de la tour, et fit passer au fil de l'épée tous ceux qui s'y trouvaient, à l'exception de son meurtrier, auquel il pardonna, et commanda qu'on le mît en liberté; ce qui n'empêcha cependant pas Mercaders de le faire arrêter, écorcher vif, et pendre. La blessure de Richard n'était pas mortelle s'il ne l'eût agrie par son incontinence. Mais, s'étant envenimée par le peu de soin qu'il en prit, il mourut le 3 avril 1199, âgé de quarante-deux, sans postérité légitime, après avoir régné environ dix ans.

Nos chroniques et nos annales rapportent à l'année 1280 le don que Marie, fille de Marguerite de Bourgogne et de Guy IV, vicomtesse de Limoges, et Arthur de Bretagne, son mari, firent à Gérard de Maumont, de la terre de *Chalus-Chabrol*, avec toutes ses appartenances et dépendances; « et ce, est-il dit dans l'acte de donation, pour lui témoigner leur reconnaissance des bons et agréables services qu'il leur avait rendus ».

On voit encore, proche de la seconde tour dont il vient d'être parlé, un petit château qui n'offre rien de remarquable à l'œil de l'observateur, et qui ne paraît pas être d'une date fort ancienne, lequel vient d'être restitué, avec la tour, qui servait de maison de sûreté (et quelques propriétés foncières qui l'avoisinent et en dépendent), à M. le comte de Bourbon-Busset, dont les ascendants ont été les derniers possesseurs du château et de la terre de Chalus.

ART. 2.

Le lieu appelé de Courbefy, situé au nord-ouest de St-Yrieix, le plus élevé de l'arrondissement, et qui, avant la révolution, formait une petite paroisse, était un manoir seigneurial qui avait été érigé en baronnie.

La terre et seigneurie de Courbefy était très-ancienne, et avait fait partie des immenses possessions de la maison d'Albret; elle avait été ensuite possédée successivement par les seigneurs de Jumilhac, de Brie et de Ribeyreix, lequel en a été le dernier possesseur (1).

On voit, dans le lieu de Courbefy, les ruines d'un antique château, très-fort, entouré de fossés profonds, qu'on regardait encore comme une des clefs de la province du Limousin.

Ce château, célèbre dans les annales du Limousin, n'offre plus

(1) Justifié par des titres authentiques.

qu'un amas de débris et des masses énormes, de pierres liées par un ciment indestructible.

Nous avons dit que, vers l'an 1384, les troupes de Charles V, roi de France, débusquèrent une partie de celles du roi d'Angleterre du château de Courbefy et d'autres châteaux forts où elles s'étaient retirées.

ART. 3.

La commune des Cars était le berceau de l'illustre maison de Perusse des Cars : on n'y aperçoit aujourd'hui que les débris d'un ancien château fort, qui a été détruit dans le cours de la révolution.

Suivant la tradition locale, ce château a toujours appartenu à cette famille depuis l'époque de sa construction, qui eut lieu sous le gouvernement de Jules-César, après la destruction de la ville appelée de Carillon, dont le bourg des Cars n'offre plus qu'une faible image. On n'y trouve plus aucune antiquité remarquable.

Cet ancien château avait été du nombre de ceux où une partie des troupes anglaises s'étaient réfugiées sous le règne de Charles V, et d'où elles avaient été chassées par les troupes françaises, commandées par le célèbre connétable du Guesclin, et autres officiers de distinction. Il fut pris, au mois de juin de l'année 1569, par l'amiral de Coligny, qui de là se rendit à Nexon pour recevoir le duc des Deux-Ponts, qui venait le joindre, où il le trouva mort. — (*Chronique manuscrite.*)

On lisait sur la porte de cet ancien château une inscription gravée sur une pièce de serpentine :

Charles, seigneur, comte des Cars,
Fort amateur des arts,
Fut le premier qui, par merveille,
Inventa ce beau marbre en son Roche-l'Abeille.

Il est à remarquer que la commune de La Roche-l'Abeille, où se trouve une belle carrière de serpentine, était une terre seigneuriale qui appartenait à la maison des Cars.

CHAPITRE II.

Antiquités du canton de St-Germain.

Les communes de St-Germain, de La Porcherie, de Magnac et de Château-Chervix, dépendant de ce canton, sont les seules qui doivent être citées sous le rapport des vestiges d'antiquités qui peuvent s'y trouver, ou des traits historiques qui peuvent s'y appliquer.

ART. 4.

La petite ville de St-Germain, surnommée les-Belles-Filles, ne présentait rien de remarquable que son chapitre, fondé, en l'année 1385, par le pape Clément VII, par les soins du cardinal de St-Nérée et Achillée, exécuteurs testamentaires de Hugues Royer (limousin), cardinal du titre de St-Laurent *in Damasco*. Ce chapitre, doté richement par ce prélat, fut composé d'un doyen et de douze chanoines.

L'église collégiale de ce chapitre, qui subsiste encore à peu près dans le même état où elle se trouvait à l'époque de la révolution, ne présente rien qui soit digne d'une attention particulière.

ART. 5.

Il existe dans le chef-lieu de la commune de Château-Chervix une tour carrée, assez élevée, dont la hauteur paraît cependant avoir été plus considérable qu'aujourd'hui dans les premiers temps de sa construction, et dont les murs ont une épaisseur de plus de deux mètres. Si on ne doit pas considérer cette tour comme un monument purement seigneurial, il est permis de présumer qu'elle avait été établie pour défendre le château, ou pour observer les ennemis qui pouvaient l'attaquer.

Le mode de construction de cet ancien édifice ne semble rien offrir qui annonce une origine romaine : il se rapproche bien plutôt de celui des châteaux du moyen-âge.

Nos annales apprennent que Château-Chervix figurait dans le nombre des lieux situés dans cette contrée que les Anglais avaient envahis en 1384, et qu'il fallut les porter à en sortir en leur donnant de l'argent.

Elles apprennent encore que les habitants de ce lieu avaient été assujettis à des impôts extraordinaires de guerre à l'occasion des guerres civiles que, dans le *xiv*^e siècle, quelques-uns des seigneurs des environs se faisaient entre eux.

Enfin elles attestent que, le 6 décembre 1654, un prêtre de la paroisse de Chalucet, nommé *Bernardiéras*, réuni avec plusieurs autres habitants de la même paroisse, égorgèrent toutes les personnes qui habitaient le château de Chervix, et les firent brûler ensuite avec ce château. Le prêtre *Bernardiéras* fut arrêté par ordre des officiers de justice, et, avant de subir la peine due à l'énormité de son crime, il déclara que lui et ses complices avaient été forcés de le commettre à l'instigation et par les menaces de leur seigneur, qui était un cruel tyran.

Il est à observer que les lieux de Château et de Chervix (qui sont aujourd'hui réunis pour la formation de la même commune) étaient, avant la révolution, séparés en deux paroisses, et composaient néanmoins la même terre ou seigneurie, dont les derniers possesseurs appartenaient à la famille de Joussinaud, de la branche de Tournonnet.

Il avait été établi anciennement au lieu de Chervix un monastère dont on voit encore quelques vestiges, consistant en vieux murs, etc. Ce monastère avait porté, dans la suite des temps, le nom d'abbaye, à laquelle étaient attachées des rentes, des dîmes et quelques propriétés foncières qui, en dernier lieu, faisaient partie des possessions de l'abbaye des Bénédictins de Limoges.

ART. 6.

On trouve dans le chef-lieu de la commune de Magnac-Bourg une partie d'un château qui appartenait à la famille de Montboissier, et dont la possession avait été transmise à la famille de Rohan-Rochefort, et une tour, auprès de ce château, dont l'antiquité ne paraît remonter guère au-delà du *xv*^e siècle: Cette tour, carrée, bâtie en moellon, avait, avant la révolution, sept étages, et environ quarante-huit mètres d'élévation. On y avait pratiqué un escalier en rond, entièrement construit en pierre de taille, ayant environ cent quatre-vingts marches, dont chacune était composée d'une seule pièce en beau granit. Elle était entourée d'un fossé; ce qui semble prouver qu'une tour construite de la sorte était destinée à servir de forteresse dans des temps de guerre civile.

Ce monument, qui s'était très-bien conservé, et se faisait

apercevoir de très-loin, a été démoli, au moins aux deux tiers successivement, avant et pendant la révolution. Il est réduit aujourd'hui à deux étages, qui ne tarderont pas à disparaître si on continue à en détacher les pierres pour les faire entrer dans la composition des constructions nouvelles qui s'établissent dans le lieu de Magnac. Ce qui reste de cette tour est remarquable surtout par sa forme, par la solidité et l'épaisseur des murs, et par la nature du ciment qui avait été employé à sa construction.

L'église de cette commune, qui ne remonte pas non plus à une haute antiquité, n'offre rien de remarquable : on y voit cependant quelques vitraux dont les couleurs sont bien conservées.

ART. 7.

La commune de La Porcherie ne mérite une mention ici que par le titre d'archiprêtre qui avait été anciennement attribué à la paroisse qu'elle représente.

On y observe encore les ruines d'un château appelé autrefois le château de La Viot, qui appartenait à un grand-seigneur dont on ignore le nom. Les décombres de ce château forment une éminence où sont plantés des arbres qui, par leur ancienneté, annoncent une destruction d'ancienne date ; on voit des souterrains au pied de l'éminence formée des décombres de ce château. La seigneurie de La Porcherie était une dépendance de la terre de La Grènerie, qui appartenait à la maison d'Harcourt, et avait passé dans les mains d'un riche négociant de Limoges (M. Ardant).

Il s'attache à cette commune un trait historique digne de quelque attention : Jean Sans-Terre, roi d'Angleterre, étant venu dans l'Aquitaine, fut défait par Louis VIII, roi de France, qui entra dans Limoges, et y rassembla des forces à l'aide desquelles il prit *La Porcherie* avec d'autres places qui étaient encore au pouvoir des Anglais.

CHAPITRE III.

Antiquités du canton de Nexon.

Ce canton renferme les communes de Nexon, de Janailhac, de La Meyze, de St-Priest-Ligoure, de Rilhac-Lastours et de La Roche-

l'Abeille, qui présentent quelque vestiges de monuments antiques, et auxquels se rapportent quelques faits historiques plus ou moins intéressants.

ART. 8.

Le bourg de Nexon (placé à la distance de trois lieues et demie de la ville de Limoges et de celle de Saint-Yrieix) n'offre aucune espèce de monuments proprement dits dignes de remarque; mais ce qui me paraît l'être, c'est ce fait historique, que le duc des Deux-Ponts, se rendant en la ville de Saint-Yrieix pour faire sa jonction avec l'amiral de Coligny, qui y avait établi son quartier général, passa par Nexon, où il fut frappé d'une mort presque soudaine.

ART. 9.

Il existait encore au chef-lieu de la commune de Janailhac, dans le XIII^e siècle, un château (dont on trouve à peine quelques vestiges) dont les Anglais s'étaient emparés, et que les Français les forcèrent d'abandonner.

Ce château et la terre qui en dépendait avaient appartenu à Renault de Pompadour, issu d'un second lit, qui, avec ce nom, avait pris celui de Château-Bouchet, que portait une autre famille avec laquelle il s'était allié, et un autre château situé dans une commune du Périgord limitrophe de celle de Saint-Yrieix.

ART. 10.

La commune de La Meyze n'offre rien de remarquable en antiquités, sinon qu'elle avait eu de temps immémorial le titre d'archiprêtre, et était, suivant nos anciennes chroniques, le lieu qui avait vu naître un ermite vénéré, appelé Amand, mort vers le commencement du VI^e siècle.

ART. 11.

Les annales du Limousin rapportent, concernant le bourg de St-Priest-Ligoure, le fait suivant :

En l'année 1424, il se déclara, au sujet d'une contribution que devait payer la ville de Pierre-Buffière, une guerre civile entre les habitants de cette petite ville et ceux de Chalucet. Poton de Xaintrailles commandait les troupes du château de Limoges, et

protégeait les habitants de Chalucet. Cet homme, d'un caractère naturellement belliqueux, se porta avec sa troupe, le 17 février 1426, au bourg de St-Priest-Ligoure; il en fit incendier l'église paroissiale, ainsi que tous les grains et effets des malheureux habitants de ce bourg qui s'y trouvaient : ceux-ci sauvèrent pourtant leur vie en escaladant les murs de l'église; mais ils se virent réduits à la plus affreuse misère.

ART. 12.

Il existait, avant la révolution, dans la commune de Rilhac, un château situé au lieu de Lastours, portant le nom de l'ancienne et illustre famille de Lastours, qui prétendait au titre de premier baron du Limousin (1).

Ce château était très-remarquable par la forme gothique de son architecture; il l'était encore par la grosseur de six tours de figure ronde, de la hauteur d'environ vingt mètres, et d'une circonférence d'égale mesure, dont il était flanqué, et d'une tour carrée dont chaque face présentait une largeur d'environ dix mètres. Il paraît que cette tour était en même temps un point d'observation et de défense, étant placée en face d'une éminence où l'on aperçoit des vestiges de retranchements.

Ce château avait été pris plusieurs fois par les Anglais dans les guerres qui avaient eu lieu entre les troupes des rois de France et d'Angleterre, dont le Limousin avait été le théâtre avant l'époque de 1369, où Charles V en fit la conquête pour le réunir irrévocablement au domaine.

Ce château a été détruit dans le cours de la révolution, et il en reste encore des vestiges d'une grande beauté. Il appartenait, depuis plus de deux siècles, à la maison de David; mais, quelques années avant la révolution, M. le comte des Cars l'avait acquis avec la seigneurie qui y était attachée.

ART. 13.

On ne trouve dans le chef-lieu de la commune de La Roche-l'Abeille (distant de deux lieues de la ville de St-Yrieix et de cinq

(1) Il paraît, en effet, que cette famille était à un haut degré d'illustration; car, dans la relation latine de la cérémonie de la translation des reliques de saint Yrieix dans l'église du moustier, qui se célébra au commencement du XI^e siècle, il est dit qu'un des princes de Lastours, *de principibus de Turribus*, assista à cette cérémonie, etc. Cette illustre famille est éteinte depuis long-temps.

lieux de la ville de Limoges) aucune antiquité ni vestige d'antiquité digne de remarque, autre qu'un fragment de mur d'un château non loin duquel se donna la bataille qui eut lieu, en 1569, entre l'armée du duc d'Anjou et celle qui était commandée par l'amiral de Coligny. On remarque cependant encore, dans les cimetières de La Roche-l'Abeille et de Royères (dont l'église était, avant la révolution, une annexe de cette paroisse), quelques tombes de pierre ou de granit, de la hauteur d'environ un mètre, où sont gravées des inscriptions tumulaires qu'il n'est pas possible de lire. Suivant la tradition orale du pays, ces tombes auraient été destinées à recouvrir les restes de quelques-uns des guerriers les plus distingués qui avaient été tués dans la bataille dont il vient d'être parlé.

D'après le témoignage des historiens, le duc d'Anjou s'était campé près de La Roche-l'Abeille pour empêcher l'amiral de Coligny, qui avait été renforcé par les Allemands, de pénétrer dans le Haut-Poitou; mais l'amiral y eut l'avantage.

La tradition populaire désigne une lande, appelée de St-Laurent, très-proche du bourg de La Roche-l'Abeille, comme étant le lieu où les armées du duc d'Anjou et de l'amiral Coligny se battirent; mais une chronique manuscrite, qui mérite toute croyance, indique un lieu situé au sud-est de La Roche-l'Abeille, qui en est à la distance d'un mille, appelé *Masgoulet*, situé près l'étang de Lagorce, comme ayant été le véritable champ de bataille (1).

Pour concilier deux assertions aussi opposées, il est permis de croire que la lande de St-Laurent fut le lieu où l'armée du duc d'Anjou campa, et que celui de Masgoulet fut le lieu où se donna la bataille.

CHAPITRE IV.

Antiquités du canton de Saint-Yrieix.

Ce canton est composé des communes de Saint-Yrieix, de Coussac-Bonneval, du Chalard et de Ladignac, qui présentent des antiquités plus ou moins remarquables, et propres à fournir des matériaux précieux pour tracer le tableau historique de cette contrée.

(1) Voir, pour plus de détails, l'article intitulé *Aperçu sur les opérations de la campagne de 1569*, page 161 du tome V du Bulletin Archéologique. — (Note de la rédaction.)

ART. 44.

Jocondus, cousin de Théodebert, premier roi d'Austrasie, fut rétabli dans le gouvernement ou la comté du Limousin, qu'Evaric, septième roi des Visigoths, lui avait enlevé, par Clovis, vers l'an 508 ou 540.

Ce comte avait épousé, en 513 ou 544, Pélagie, fille de Théodoric ou de Thierry, roi d'Austrasie, qui était fils aîné de Clovis.

L'histoire désigne Jocondus comme le premier comte de Limoges et du Limousin : il était père d'*Aredius* ou saint Yrieix, qui avait été chancelier du roi Théodebert, et qui fonda le monastère d'*Attanum*, dont il fut le premier abbé.

Ce lieu était une de ses maisons de plaisance : il plaça d'abord, suivant l'usage de ces anciens temps, de ses serfs dans le monastère qu'il avait établi, et il y faisait pratiquer les règles de Cassius et de saint Basile.

La multitude d'étrangers que la renommée de saint Yrieix attirait chaque jour à son monastère engagea sans doute à bâtir, autour de ce monastère, des maisons, qui formèrent la ville et les faubourgs tels qu'ils ont existé depuis, et qu'ils existent encore en plus grande partie.

Un manuscrit qui se trouvait dans les archives du chapitre de St-Yrieix donne une relation historique de ce qui concerne la sécularisation des moines établis dans le monastère d'*Attanum*, opérée par Charlemagne en 794.

Il y est dit que Charlemagne, se rendant en Espagne, passa dans la ville de Saint-Yrieix (connue alors sous le nom d'Attane); et s'y arrêta avec son armée durant l'espace de quinze jours.

Après avoir reconnu que le roi Pepin, son père, avait comblé de ses faveurs le monastère d'Attane en lui faisant restituer ses biens, dont il avait été presque entièrement dépouillé (*quem invenerat jam olim omnibus bonis pene desolatum ac destitutum*), et en le rétablissant dans son état primitif, et tel que saint Yrieix, son fondateur, l'avait établi, c'est-à-dire sous la forme monastique, il avait résolu de l'y maintenir.

Mais plusieurs moines représentèrent à ce monarque que la règle *canonique* convenait mieux à la localité que la monastique, attendu qu'elle manquait de moyens de subsistance, à cause de la rareté des rivières, ruisseaux et étangs propres à leur fournir des poissons (*dicunt enim inibi deficere victus monachorum, abundantiam aquarum*

sive piscium, deesse flumina; deesse stagna, ac alia quamplura monachis necessaria, quia, sicut piscis sine aqua, sic monachus sine aqua et sine regula).

Ainsi, par un acte capitulaire de l'année susdite 794, Charlemagne sécularisa le monastère de Saint-Yrieix, et l'érigea en un chapitre, qui fut composé, dans sa primitive institution, de trente-deux prébendes ou canonicats, et de quatre dignités; savoir: celles d'abbé, de doyen, de chantre et de sacristain (1) (*quibus denique apposuit quatuor adstara columnas, videlicet abbatem, decanum, cantorem et monasterii sacristam*).

On a trouvé dans le même chartrier une copie manuscrite (également écrite en latin) d'un acte par lequel *sainte Karissime*, parente de saint Yrieix, qu'elle affectionnait beaucoup, assurait une riche dotation au monastère d'*Attanum*, dont il était le fondateur.

Par cet acte, elle lui fait don, ainsi qu'aux moines attachés audit monastère, d'une propriété appelée du Moustier-Rouseille (*de quadam possessiuncula mea quæ vocatur Ransolia*).

L'objet de cette donation consistait dans le monastère de Moustier-Rouseille (qui avait été consacré, ainsi que celui d'*Attanum*, à la gloire de saint Martin de Tours) avec les églises qui en dépendaient, et d'autres possessions très-considérables, qui sont désignées, dans l'acte de donation, dans les termes suivants: *Et cum ducentis mansis et trecentis bordariis, et totum quod pertinet ad ista*.

Le monastère de Moustier-Rouseille a été l'origine de la fondation de la ville d'Aubusson; et c'est sans doute de cette source que provenaient principalement les possessions dont avait joui le chapitre d'*Aubusson*, qui avait été établi sous la dépendance de celui de St-Yrieix, et qui portait le nom de *Moustier-Rouseille*... Nous ferons observer, au sujet du nom de *Moustier* (nom que l'église collégiale de Saint-Yrieix portait également, et qu'elle conserve encore), qu'il tire très-probablement son origine du mot *monasterium*, monastère.

Les restes de *sainte Karissime* reposent (ce qui est généralement

(1) Ce nombre de chanoines et de dignitaires fut réduit, dans la suite des temps, à celui de onze chanoines, un doyen, un grand-chantre et six prébendiers.

Nous rapporterons encore ici un fait assez digne de remarque: c'est que, dans le xi^e siècle, l'église collégiale de Saint-Yrieix a eu successivement pour doyens *Pierre*, *Hélie* et *Bernard*, fils d'Archambaud III, vicomte de Comborn, et de Numburge ou Brunissende, fille d'Aymard II, vicomte de Limoges. (*Essai historique sur la sénatorerie de Limoges*.)

reconnu dans le pays) dans l'église de Saint-Yrieix, sous un tombeau de pierre posé immédiatement sur la terre : *Sancta Charissima in eadem ecclesia Sancti Aredii in tumulo lapideo super terram habetur...* (Bern. Guidonis, apud Labeto : bibl., p. 631.)

Les Annales du Limousin (tome I^{er}, pag. 407) rapportent que, au x^e siècle, et du vivant d'Ithier, évêque de Limoges, le chapitre de Saint-Yrieix recouvra, par le secours de Guillaume, comte d'Auvergne, le Moustier-Rouseille et les possessions en dépendant, qui avaient été ravagées et envahies pendant les incursions des Normands et pendant les guerres civiles désastreuses des seigneurs du Limousin. Les mêmes Annales ajoutent que, pour reprendre une plus solennelle possession de cet ancien monastère, les chanoines y apportèrent le corps et la châsse de saint Yrieix et les rapportèrent ensuite dans la ville de St-Yrieix, dans son église ou paroisse primitive, qui était connue sous le nom d'église de *St-Pierre*, et qui avait subsisté jusqu'à la révolution, époque de son entière ruine.

Au mois d'août de l'année 1307, il fut passé une transaction solennelle entre le roi Philippe le Bel, représenté par Guillaume Nogaret, chevalier, et les doyen et chapitre de St-Yrieix, représentés par Gérard du Plancher, chanoine, membre de ce chapitre, qui est nommé dans le contrat, écrit en latin, *Geraldus de Solo*.

Suivant les clauses principales de ce contrat, le chapitre, pour mettre l'église de St-Yrieix et ses *appartenances* sous la protection et sauvegarde du roi, et la soustraire à l'oppression que de puissants seigneurs voisins lui avaient déjà fait éprouver, céda au roi la moitié de la justice haute et basse de la ville et terre de St-Yrieix, qui lui appartenaient en entier, pour être possédée par indivis (*dimidiam partem indivisam omnimodæ jurisdictionis, altæ et bassæ, omnium præmissorum, etc.*).

Le chapitre céda en outre au roi l'île du bailliage d'Oléron ou du Mont-de-Domme, qui devait être tenue et gardée par un de ses officiers, et lui céda de plus les droits qu'il avait sur les châteaux hauts et bas de Chalus dit Chabrol, de Courbefy et de Brène, avec leurs châtellenies et autres appartenances, ainsi que les droits qu'il avait sur les paroisses de Troches, de Benaye, de Lubersac, de Corbier, etc., qui relevaient du château et de la baronnie de *Brène*.

D'après les conventions stipulées dans le contrat, la juridiction devait être exercée, dans la ville et terre de St-Yrieix, en commun et par une alternation triennale, au nom du roi, par un juge royal, et, au nom du chapitre, par un juge vigier (*viguerius judex*) : ce

qui fit donner à cette juridiction commune et indivise la dénomination surannée de *commun pariage*, qui, en 1750, fut érigé en cour sénéchale.

Une des conditions de ce traité fut encore que la ville, la terre de Saint-Yrieix et les habitants seraient régis par le droit écrit (*quod villa et terra Sancti Aredii, et homines villæ et terræ prædictæ regantur jure scripto*).

Il fut enfin stipulé que, avant l'exécution des clauses du traité, il serait accordé par le roi au chapitre de Saint-Yrieix une indemnité convenable, et telle qu'elle serait évaluée par des experts estimateurs probes, choisis, d'un côté, par le roi ou ses agents, et, de l'autre, par le chapitre. (*Dictum dominum regem præstaturum, dictæ ecclesiæ recompensationem, decenter in terra proborum virorum, ponendorum communiter, arbitrio, statuendam postquam valor, et conditio eorum, quæ idem dominus rex recipiet a dicta ecclesia, in premissis, per probos viros communiter ponendos, fuerint æstimata, antequam dominus rex realiter prædicta apprehendat.*)

Ayant eu à ma disposition une copie du traité passé entre Philippe le Bel et le chapitre de Saint-Yrieix, j'ai pu en extraire fidèlement les clauses qui viennent d'être rapportées.

Les pertes que le chapitre de Saint-Yrieix éprouva dans les guerres que Charles V eut à soutenir contre les Anglais, et le courage avec lequel il se rangea des premiers sous l'obéissance du roi de France, tandis que presque tout le reste de la province était sous la domination du roi d'Angleterre, méritèrent au chapitre et à la ville de Saint-Yrieix que le roi les mît sous sa protection immédiate, et leur accordât des lettres de sauvegarde, datées du bois de Vincennes du 4 octobre 1376.

De toutes les églises qui, avant la révolution, existaient dans la ville de Saint-Yrieix, l'église du Moustier, c'est-à-dire l'église collégiale, est la seule qui ait échappé aux ravages destructeurs du vandalisme révolutionnaire. On prétend, d'après l'ancienne tradition, que cette église fut bâtie ou réédifiée vers le XI^e siècle, et qu'elle avait été primitivement attachée au monastère d'*Attunum*, qu'elle représente, en quelque sorte, aujourd'hui.

On ne remarque pas dans cette église de sculptures antiques, soit parce que quelques-unes ont été détruites pendant la révolution, soit parce que le chœur, qui présente une forme agréable, a été refait à neuf depuis environ soixante-douze ans.

Cette église est remarquable principalement par sa grandeur, par sa forme, par sa clarté et par des colonnes accouplées, et adossées,

d'espace en espace, à ses murs, dont les extrémités réunies concourent à la formation d'une voûte très-élevée et très-hardie ; ce qui encore est digne d'être remarqué, c'est que ces colonnes sont toutes composées de pièces de granit taillées.

Le rond-point du chœur a de la majesté, et présente un beau coup d'œil. Le massif du clocher est d'une plus ancienne construction que le reste de l'église, et le lourd portique qui lui sert de base n'est pas dans l'alignement du milieu de la nef et du chœur.

On voit encore dans l'enceinte de la ville, et très-près de cette église, une tour carrée, de la hauteur d'environ trente mètres, dont l'existence remonte, suivant des actes authentiques, à une époque aussi reculée que celle où l'église a été primitivement édifiée. Cette tour paraît être un de ces monuments qui, à diverses époques du régime féodal, attestaient des droits de haute justice, etc.

On trouve à peine aujourd'hui quelques vestiges des anciens murs de la ville de Saint-Yrieix, qui, ayant été endommagés par les événements désastreux du siège dont nous avons parlé plus haut, avaient été réparés au commencement du *xvii^e* siècle (en 1620), par les soins du chapitre et des maire et échevins de la ville. Ces murs ont été insensiblement détruits dans le courant des *xvii^e* et *xviii^e* siècles, ainsi que plusieurs portes qui avaient été bâties dans l'enceinte de la ville (1). J'ai vu moi-même démolir successivement, et à diverses époques, trois de ces portes, dont la construction et les formes n'avaient rien de remarquable.

On ne trouve aujourd'hui dans la ville de Saint-Yrieix ni inscriptions ni fragments d'inscriptions anciennes qu'il soit possible de recueillir.

Il existe, à peu de distance de Saint-Yrieix, dans un lieu situé au couchant de cette ville, et où coule la petite rivière de la *Loue*, un grand rocher appelé *Roche-Pine*. Ce rocher, remarquable par sa grandeur, paraît être divisé en deux portions, à partir de sa base jusqu'à son sommet, par un creux (que tout annonce être l'ouvrage de la nature) qui peut contenir trois ou quatre hommes assis. Une partie de ce rocher, qui se prolonge horizontalement du côté de la rivière, paraît être suspendue sur un de ses bords. C'est, suivant une vieille chronique dont on ne peut garantir l'exactitude, dans le creux de ce rocher que saint Yrieix se retirait souvent pour prier et méditer.

Le père St-Amable parle, dans ses *Annales du Limousin* (tome I^{er},

(1) Chronique manuscrite.

pag. 183), d'un rocher, distant de Saint-Yrieix de trois milles, dit-il, au dedans duquel saint Yrieix passait les jours et les nuits en oraison, rocher qu'on appelait *Ruperte* (ce qui semble signifier roche ouverte), et qui se faisait encore remarquer au *xiv^e* siècle, suivant le témoignage de *Bernard Guidonis*, etc. : ce rocher pouvait bien être le même que celui dont je viens de faire mention, et que j'ai désigné sous la domination de *Roche-Pine*.

Les reliques de ce saint sont en grande vénération dans la ville de Saint-Yrieix, dont il est le fondateur, et à laquelle il a donné son nom.

ART. 15.

Nos annales et anciennes chroniques font remonter à une très-haute antiquité la fondation de l'abbaye du Chalard, nommée en latin *Castaliensis abbatia*.

Il est rapporté dans les *Annales du Limousin* (tome I^{er}, pag. 298) que, sous le règne de Charles le Chauve, les Normands, dont ce roi ne put empêcher les irruptions qu'ils firent dans toutes les parties de son royaume, détruisirent beaucoup d'églises et de monastères, dont celui du Chalard partagea le sort malheureux. Ce monastère avait alors pour abbé le vénérable *Paul*, qui, avec tous les moines qui y résidaient sous son gouvernement, fut victime de la rage de ces peuples barbares : après la mort de ce saint abbé et de ces moines (qui eut lieu le 31 mai 848), les Danois pillèrent et dévastèrent le monastère du Chalard.

Mais, dans le *xiii^e* siècle, le bienheureux *Geoffroy de Sylo*, aidé par les seigneurs de Lastours, de Comborn, de St-Viance, et autres seigneurs voisins, rétablit ce monastère, qui, suivant l'ancienne tradition, fut occupé dans la suite par des moines de l'ordre des Petits-Augustins, et reçut le titre de prieuré royal, qu'il portait encore à l'époque de la révolution.

Vers l'an 1449, le capitaine *Beauchamps*, chef d'une troupe d'Anglais, alla s'établir au prieuré conventuel du Chalard, dont il est ici question : c'est de là que ces insulaires faisaient des incursions jusqu'aux portes de Limoges, prenaient des prisonniers, et désolaient la contrée. Les consuls de Limoges, frappés du bruit de leurs ravages, organisèrent une petite armée, qu'ils mirent sous les ordres du sieur de Mareuil, sénéchal du Limousin, et lui fournirent dix pièces d'artillerie, de la poudre, des boulets et autres munitions. Les seigneurs de Mortemart et de Lastours se réunirent avec leurs troupes, et se mirent tous ensemble à la

poursuite des Anglais; ils assiégèrent pendant près d'un mois leur quartier général, en tuèrent plusieurs, et mirent le reste en déroute. (Voy. *Essai historique sur la sénatorerie de Limoges*, page 200.)

On voit encore quelques restes de ce monastère peu remarquables, consistant en quelques pièces du bas et du haut, qui sont habitables, ou peuvent servir à divers usages.

On remarque dans l'église du Chalard le tombeau de saint Geoffroy, sur lequel on ne trouve aucune inscription, et on y conserve encore une très-grande partie de sa dépouille mortelle, qui est exposée à la vénération du public.

On trouvait, avant la révolution, dans une chapelle souterraine de l'église du Chalard, le tombeau de *Gouffier de Lastours*, sieur de Nexon. Ce tombeau était entouré de tours, de roses et de fleurs de lis; l'on voyait au-dessus un homme armé avec un écu à trois tours, ayant à ses pieds un lion et un serpent, avec cette inscription : HIC JACET DOM. GULPHERIUS DE TURRIBUS ET NEXONIO, etc.

On peut en outre reconnaître, très-près du bourg du Chalard, dans un lieu appelé *Forgebasse*, des vestiges d'un autre monument, que la tradition populaire désigne comme étant les restes d'une autre maison conventuelle.

Le cimetière, placé très-près de l'église, est fort ancien, et renferme un grand nombre de tombes de granit, très-rapprochées, ayant différentes formes, et sur lesquelles des croix sont figurées.

ART. 16.

On observe dans le chef-lieu de la commune de Coussac un château appelé de Bonneval, appartenant à l'illustre famille de ce nom, qui n'a pas été entièrement épargné par les ravages de la révolution. Ce château est cependant encore en assez bon état, et est remarquable par les fossés profonds dont il est entouré, et par ses formes gothiques. C'est une de ces anciennes habitations féodales dont la construction remonte presque aux premiers temps de la fondation de la monarchie. On croit que celle dont il est ici fait mention a été bâtie dans le ix^e siècle : elle pourrait cependant l'avoir été à une époque moins reculée.

Sa forme actuelle est un carré flanqué de quatre tours, dont les deux plus grandes sont rondes, et forment la partie la plus ancienne du château. Chacune de ces deux tours est accompagnée d'une tour jumelle où se trouvent pratiqués des escaliers. Ce château est surtout

remarquable par la grosseur de ses tours principales, par l'épaisseur et la solidité de ses murs, par sa situation, et comme étant un des plus antiques monuments de ce genre qui existent encore dans cet arrondissement.

Une partie du corps de logis a été bâtie et réparée à une époque assez récente; mais la construction des tours paraît n'avoir éprouvé aucun changement depuis l'époque de leur édification primitive.

On remarque dans un village de cette commune appelé de Brène (*Brenum*) (et nommé de *Bret* dans le pays par corruption du mot), les vestiges bien apparents d'un château-fort, qui avait très-probablement dû être ce château de Brène sur lequel le chapitre de Saint-Yrieix avait des droits de haute justice, qu'il céda, comme nous l'avons déjà rapporté, à Philippe le Bel par un acte en date du mois d'août 1307. Cette possession féodale avait passé postérieurement dans la maison d'Albret (qui en avait eu une de même nature dans la ville de Saint-Yrieix, appelée *la terre de la prévôté*, etc.).

Il est à remarquer que l'emplacement du château (dont on ne voit depuis long-temps que les débris) et quelques propriétés qui y sont réunies sont devenus depuis et sont encore aujourd'hui une dépendance de la terre de Pompadour, aujourd'hui affectée au bel établissement de haras qui y a été formé dans le XVIII^e siècle. Il est probable que le château de *Brène* et ses appartenances avaient passé de la maison d'Albret dans l'ancienne maison de Pompadour par le mariage qui eut lieu, en l'an 1320, entre *Subérane d'Albret* et Renoult II, seigneur de Pompadour.

Nous ferons observer, en terminant cet article, que la plupart des abbayes, monastères, châteaux, tours, portes et murs antiques dont nous venons de donner une description succincte, ont été construits en moellon ou en granit, espèces de pierres qui sont très-communes dans ce pays.

CHAPITRE V.

Antiquités d'un autre ordre.

Buttes de terre connues sous la dénomination de Tumuli. — Routes militaires anciennes, romaines ou du moyen-âge, et lieux où passent ces diverses routes. — Lignes de camps stationnaires, ou postes d'observation. — Bornes milliaires, médailles et monnaies anciennes. — Monuments en pierres simplement posées ou superposées, connues du vulgaire sous le nom de Pierres levées. — Biens ayant appartenu aux templiers. — Ancienneté des usines à fer, et circonstances qui y ont rapport.

ART. 47.

On trouve, sur divers points de quelques-unes des communes qui composent cet arrondissement, de petites élévations ou buttes de terre artificielles, qu'on pourrait considérer, pour la plupart, comme étant de ces monuments gaulois qui sont connus sous la dénomination de *tumuli*.

Dans un endroit nommé Luchat, situé dans la commune de Vicq, se trouve un espace de terrain élevé que l'opinion populaire désigne sous le nom de camp de César (4). Sur le point le plus élevé de cet endroit, on voit une petite éminence, ayant environ cent mètres de circonférence sur six ou sept de hauteur, et paraissant avoir été formée de terre rapportée, éminence que tout semble devoir faire considérer comme un *tumulus*. Il paraît qu'on a cherché à fouiller ce tertre, puisqu'on trouve au milieu une excavation de trois ou quatre mètres de profondeur.

Au sud-est, à une petite distance et en face du château de Lastours, se trouve une éminence d'une étendue assez considérable, qui domine le château, où l'on voit des vestiges de retranchements. On aperçoit, sur la partie la plus élevée de cette éminence, une butte qui paraît être de l'espèce des *tumuli*, et que, au moyen du

(4) L'opinion populaire attribue communément cette désignation à tous les endroits où paraissent avoir été formés des retranchements, des lignes de camps, etc. dans les guerres dont la contrée a été le théâtre, et indifféremment dans tous ceux où se trouvent des vestiges ou apparences de monuments antiques de ce genre, à quelque âge qu'ils puissent appartenir.

labourage, on a reconnu être composée de terre très-mouvante. On observe, près de ce château, un autre monticule du même genre.

On en remarque deux au bord de l'étang de Fayac, dans la commune de Château-Chervix.

A une lieue nord-est de la ville de Saint-Yrieix est une lande très-spacieuse, se trouvant à peu près à la même distance de La Roche-l'Abeille, qu'on appelle, selon l'idiome du pays, *lando de Peyro-Pinet* (lande de Pierre-Pinet).

On voit, à une des extrémités de cette lande, une petite éminence rocailleuse, complantée de quelques arbres, qu'on pourrait considérer, par sa configuration, comme un tertre tumulaire, ou, par sa situation, comme un poste d'observation.

ART. 18.

On ne voit pas dans ce ressort de vestiges de voies romaines reconnaissables. On y remarque peu de routes militaires anciennes ou du moyen-âge bien tracées ou bien reconnues.

On regarde cependant comme routes militaires romaines, mais, à mon avis, avec peu de fondement, des chemins qui conduisent du bourg des Cars à Limoges, à Courbefy et Saint-Yrieix, à Chalus, etc., etc.

On considère encore comme une route militaire ancienne, ou plutôt du moyen-âge, une route qui conduit de Ladignac à Firbeix (commune du département de la Dordogne), route qui paraît faire embranchement sur la grande route de Périgueux à Bordeaux pour aller, au moyen de cet embranchement, de Périgueux à Limoges, en passant par le village de Chavanna, dépendant de la commune de Ladignac, par Ladignac, Nexon, le lieu appelé du Pont-Rompu, et de là à Limoges.

ART. 19.

On trouve sur le chemin qui conduit du Chalard à Ladignac, et à un quart de lieue du Chalard, un espace de terrain landeux assez étendu (qu'on appelle aussi vulgairement le *camp de César*), où l'on découvre plusieurs élévations et plusieurs excavations ou fosses plus ou moins remarquables, qu'on peut considérer comme des lignes de retranchements ou des ouvrages défensifs, faits, dans le *xv^e* siècle, par la troupe d'Anglais qui, sous le commandement du capitaine Beauchamps, alla s'établir au prieuré conventuel du Chalard, et qui de là faisait des incursions jusqu'aux portes de Limoges. Rien ne

prouve cependant que ces ouvrages militaires n'existassent pas avant cette époque, ou n'aient pas été faits à une époque postérieure.

On observe dans la lande appelée de St-Laurent, située au nord, et à peu de distance du chef-lieu de La Roche-l'Abeille dont il a été déjà fait mention, une suite de monticules bordés de tranchées, qui sont propres à faire penser que c'est là que le duc d'Anjou avait campé avec son armée.

On voit encore, au nord-est de cette lande, et à la distance d'environ deux mille mètres d'une de ses extrémités, une rangée de grandes fosses qui paraissent avoir été faites pour servir de retranchements, et qui sont appelées par les habitants du lieu les fosses du Roc (mot qui paraît être un diminutif de celui de La Roche)(4).

Il existe aussi, au sud de cette lande, et à une distance d'environ un mille, près les villages appelés de La Petite-Garde et de Puis-Château, des lignes de retranchements bien marquées.

Entre La Roche-l'Abeille et Le Puis-Château, dans le lieu appelé de Bradamart, se trouvent des buttes très-élevées, et de larges fossés au centre desquels sont des plates-formes; ce qui semble annoncer la position d'un camp retranché (2).

Nous ferons observer qu'on trouve des élévations et des fosses de ce genre, ainsi que des tertres tumulaires, à en juger par les apparences, sur divers autres points de cet arrondissement, mais particulièrement dans les communes qui possédaient des châteaux-forts qui avaient été le théâtre des guerres civiles qui s'élevaient entre les seigneurs les plus puissants du pays, ou qui avaient été ravagées, dans le moyen-âge, par les Normands et par les troupes anglaises, ou, au temps de la Ligue, par les troupes françaises.

On peut compter principalement au nombre de ces communes les communes de Chalus, des Cars, de Rilhac, de La Roche-l'Abeille, de Château-Chervix, de La Porcherie, du Chalard et de Ladignac, de Saint-Yrieix, etc. On peut mettre aussi dans ce nombre les communes de St-Priest-Ligoure et de Vicq; comme étant les plus rapprochées du château-fort de Chalucet, placé sur les confins de la petite portion de cet arrondissement qu'on appelle *la Ligoure*,

(1) C'est dans cette lande que se trouve la belle carrière de serpentine qui y a été découverte depuis des temps très-reculés.

(2) Une attention soigneuse peut faire découvrir dans l'arrondissement des indices de la castramétation de tous les âges.

château qui, à diverses époques, avait été pris ou attaqué (1). Nous ferons remarquer ici, au sujet de ce château, que, au temps des guerres de la Ligue, il avait servi de repaire à des bandes de pillards qui ravageaient les lieux environnants sous la conduite d'un nommé St-Vic : ils furent forcés par le capitaine Vauzelle, habitant de Limoges, d'abandonner ce château, qui fut démoli après la défaite de cette troupe de brigands, qui eut lieu le 19 avril 1577. (Voy. *Ann. du Limousin*, tome I^{er}, pag. 796.)

ART. 20.

Il n'est pas parvenu à ma connaissance qu'il existe encore, sur aucun point de l'arrondissement, des bornes milliaires antiques, ni que la recherche des médailles et monnaies anciennes ait produit des résultats dignes d'intéresser les savants antiquaires : tout se borne, à cet égard, d'après les renseignements que nous avons recueillis, à quelques monnaies du xv^e siècle, qui ont été trouvées en démolissant de vieux murs, ou que le hasard a fait rencontrer en faisant des fouilles dans des portions de jardins, de champs, etc.

ART. 21.

Il existe encore, dans diverses communes de ce ressort, des monuments en pierres simplement posées ou superposées, connues du vulgaire sous le nom de *pierres levées*, et, dans l'idiome du pays, *peyro levado*, et auxquelles on a attribué le dénomination de monuments celtiques.

On voit, à une des extrémités de la commune de La Porcherie, une grosse pierre superposée, dont la tradition populaire fait remonter la superposition au temps où César occupait les Gaules (2).

Dans la commune de Château-Chervix, non loin du lieu appelé La Buchille, il y en a une très-remarquable, qui est posée sur la pointe d'un rocher.

(1) On reconnaîtrait probablement la main des Celtes dans plusieurs de ces enceintes retranchées qui se voient en beaucoup d'endroits, et qu'on est porté à confondre, au premier coup d'œil, avec des vestiges de campement et de fortifications. Un examen plus particulier persuade que plusieurs de ces travaux antiques n'ont pas une origine purement militaire, et qu'ils ont eu une destination civile ou religieuse chez les Celtes.

(2) On ne peut se refuser à croire que ces sortes de monuments, ainsi que les tertres tumulaires, etc., ont une origine celtique ou druidique, et non romaine.

On trouve des monuments antiques de cette classe dans quelques autres communes du ressort.

ART. 22.

On aperçoit, au milieu des bois, près la forêt de Valentin, appartenant à M. le marquis de Bonneval, une maison qui autrefois était une chapelle appelée de Valentin. La tradition vulgaire donne pour certain que cette chapelle, qui portait le nom de Saint-Jean-Valentin, avait appartenu aux templiers, et ne fut abandonnée qu'à l'époque de la suppression de cet ordre de chevalerie; mais nous pensons que ce fait est susceptible d'être contesté.

ART. 23.

Nos paysans se livrent facilement, dans leurs pratiques religieuses, à des superstitions qui se rapprochent des cérémonies du paganisme : il existe, dans certaines fêtes patronales, des usages locaux de ce genre, qui sont remarquables par leur bizarrerie, et remontent à des temps très-reculés. Mes observations à cet égard se borneront à un seul exemple.

L'église de La Roche-l'Abeille est consacrée sous l'invocation de la sainte Vierge. Chaque année, au 15 des mois d'août et de septembre, un grand nombre de paysans malades, infirmes ou estropiés se rendent à la fête patronale pour assister aux processions qui se font de l'église au cimetière, où est placé, dans une niche, le buste en pierre de la sainte Vierge; ils frottent contre ce buste toutes les parties de leur corps qui sont atteintes de quelques lésions ou infirmités; les pères de famille et autres vouent, ou *arrentent* pour me servir du terme vulgaire, à la sainte Vierge leurs enfants, leurs parents, leurs bêtes à cornes, leurs bêtes à laine, leurs abeilles, etc. Il y a, aux deux extrémités du cimetière, deux croix en bois profondément vénérées : chaque personne détache un morceau de l'une et l'autre croix, et le tient en faisant neuf fois le tour du cimetière; elle porte ensuite ces copeaux fort religieusement pendant un an pour se préserver de la foudre, de la grêle, de la peste et de la famine. Il est aisé de concevoir que de cette pratique résulte la nécessité de renouveler fréquemment ces croix de bois.

Ces superstitions ressemblent, en quelque sorte, aux superstitions indiennes, africaines, etc.

ANCIENNETÉ DES USINES A FER, ET CIRCONSTANCES
QUI Y ONT RAPPORT.

ART. 24.

On compte dans l'arrondissement de Saint-Yrieix onze usines à fer, à trois desquelles seulement sont réunis de hauts fourneaux. Ces forges sont établies dans les communes de St-Yrieix, de Coussac-Bonneval, de Lagnac, de La Roche-l'Abeille, de Meuzac et de St-Vitte.

Les forges établies dans la commune de Saint-Yrieix sont au nombre de quatre, et sont nommées forges de Baudy, de L'Etang-Dernier, de L'Essard et de Faye.

Les forges qui sont établies dans la commune de Coussac-Bonneval sont désignées sous les noms de forges de Marsaguet et de Chauffailles.

La forge qui se trouve dans la commune de Lagnac est connue sous le nom de forge de Bessous; et celle qui existe dans la commune de La Roche-l'Abeille, sous le nom de forge des Beyges.

Les forges établies dans la commune de Meuzac sont désignées sous les dénominations de forges de Chabrenas et de La Forge-Neuve; et une forge qui se trouve dans la commune de St-Vitte, sous la dénomination de forge de Champvert.

La forge de Baudy existait au *xvi^e* siècle (*Chronique manuscrite*); les forges de L'Etang-Dernier et de L'Essard sont peu anciennes, leur établissement ne remontant qu'au commencement du *xviii^e* siècle. Elles sont alimentées par des étangs. L'époque de l'établissement de la forge de Faye (qui a un haut fourneau) est de plus ancienne date, et remonte au commencement du *xviii^e* siècle. Cette forge est alimentée par la petite rivière de Haute-Vézère.

La forge de Marsaguet est établie depuis environ deux cents ans; elle est alimentée par un très-bel étang, qui appartient à M. le marquis de Bonneval.

La forge de Chauffailles, qui est pourvue d'un haut fourneau, et dont l'origine remonte à une date très-ancienne mais inconnue, a toujours été possédée par la même famille; elle n'a pris un certain degré d'importance que depuis 1763, époque à laquelle l'aïeul de M. Duburguet, propriétaire actuel, devint acquéreur de la forêt de Fayac, située dans la commune de Château-Chervix. Elle est alimentée par la rivière de Haute-Vézère.

La forge de Bessous, qui avait été successivement possédée par les maisons de David des Pousses et des Cars, a passé, depuis la révolution, dans d'autres mains.

Avant que cette usine fût possédée par M. le comte des Cars, elle ne consistait qu'en une affinerie à fer dur; mais ce nouveau possesseur la fit reconstruire sur un plan plus grand, et y établit un haut fourneau (4).

Cette forge est située sous la chaussée d'un étang ayant soixante-dix hectares de superficie et un beau cours d'eau, et existe depuis plus de deux cents ans.

La forge des Beyges est établie sous la chaussée du superbe étang qui la fait mouvoir. Il y avait anciennement un haut fourneau, qui est détruit depuis près d'un siècle.

Cette forge dépendait de la terre et seigneurie de La Roche-l'Abeille, appartenant à la maison des Cars. J'ai sous les yeux un contrat, en date du 16 septembre 1694, passé par de Baubreuil, notaire royal à Limoges, duquel il résulte que M. François, comte des Cars, vend à M. Bournazeau, marchand à Limoges, la forge appelée des Beyges, avec un haut fourneau, et autres appartenances et dépendances, etc., etc.

Depuis cette époque, la maison des Cars était rentrée en possession de cette usine, et l'avait revendue plusieurs années avant la révolution. Son origine paraît remonter au *xvi^e* siècle..

La forge de Chabrenas, dont l'établissement remontait à une date ancienne, mais à une époque que nous ne saurions préciser, et qui était pourvue d'une fonderie, avait été abandonnée pendant quelque temps; mais elle a été rétablie depuis environ vingt-cinq ans, et est en activité; elle est alimentée par un étang.

La forge Neuve, dont l'origine remonte aussi à une époque reculée, est située sous un étang très-beau, qui l'alimente. Elle avait appartenu successivement aux maisons de Montboisier et de Rohan-Rochefort.

La forge de Champvert, alimentée aussi par un étang, ayant appartenu à la maison de Royères, possédée aujourd'hui par la maison de Foucaud, existe depuis plus de deux cents ans.

(4) On voit, dans le lieu où cette forge est construite, des traces de fossés et des débris d'un château qui était le principal manoir d'une terre seigneuriale appelée des Renaudies, qui, suivant la tradition, avait été anciennement érigée en baronnie.

NOTICE SUR LES HOMMES CÉLÈBRES DE L'ARRONDISSEMENT.

ART. 25.

Parmi les hommes célèbres que cet arrondissement a produits, on distingue particulièrement :

1^o Saint Wast, évêque d'Arras, né dans les environs de Courbefy, qui avait été catéchiste de Clovis, comme Pierre Benoit, chanoine de Limoges, le fut de Henri IV.

2^o Un ermite vénéré, appelé Amand, né à La Meyze, et mort vers le commencement du VII^e siècle.

3^o Gouffier de Lastours, sieur de Nexon, né au château de Lastours, l'un des plus vaillants chevaliers qui accompagnèrent Godefroi de Bouillon à la première croisade. Il monta le premier à l'assaut au siège de la ville de Marra.

4^o Guidonis (Bernard), évêque de Lodève, né au village de Royères, dans la commune de La Roche-l'Abeille. Il mourut en 1334, et son corps fut transféré à Limoges, où il fut enterré dans l'église des Dominicains. Il est auteur de plusieurs ouvrages d'histoire et de chronologie.

5^o Chouly de Permangle (Yrieix), né dans la ville de Saint-Yrieix, qui commanda long-temps avec distinction la compagnie des chevaux-légers de la garde. Il se distingua particulièrement au siège de Maëstricht, où il fut blessé. Il fut nommé, en récompense de ses services, gouverneur de la ville de Limoges. Il mourut en 1679.

6^o Le comte de Bonneval (Claude-Alexandre), né à Coussac-Bonneval. Il s'est rendu célèbre par la vivacité de son esprit, son inconstance et sa bravoure. A l'âge de seize ans, il entra dans une des compagnies de mousquetaires, fit la campagne de 1690, et, après avoir commandé en France, il passa au service de l'empereur d'Allemagne. Il se distingua en Italie et en Hongrie, surtout à la bataille de Peterwaradin. Des propos peu mesurés le firent condamner à un emprisonnement, et lui causèrent la perte de tous ses emplois. Après sa mise en liberté, il passa en Turquie, où il fut fait pacha. Il mourut en 1747, revêtu du titre de *topogi-bachi*, dont hérita son fils, appelé Soliman-Aga. Ses mémoires, qu'il écrivit, et dont la première édition fut imprimée à La Haye en 1738, sont assez connus (1).

(1) Voir, au T.VII, p. 1, du Bulletin Archéologique, une notice curieuse sur cet homme célèbre. (*Note de la rédaction.*)

7° Masgontier, sieur de Laubanie, né à Saint-Yrieix vers le milieu du *xvii*^e siècle, ayant acquis des connaissances dans l'art des fortifications, embrassa l'état militaire. Il fut bientôt distingué par le célèbre maréchal de Vauban, et parvint, en passant par les divers grades d'officier, jusqu'à celui de lieutenant-général des armées du roi. M. le maréchal de Tallard faisant le siège de Landau, le prince de Hesse vint à son secours avec une armée importante. M. de Tallard quitta le siège, où il laissa M. de Laubanie pour livrer bataille au prince de Hesse, qui fut entièrement défait. Ensuite, et le 16 novembre 1703, le maréchal de Tallard prit Landau, et M. de Laubanie en eut le gouvernement. Mais, le 23 novembre 1704, le roi des Romains et le prince de Bade reprirent Landau, sans que, comme disent les historiens, la brave résistance de M. de Laubanie pût les empêcher de s'en rendre les maîtres.

M^{me} de Sévigné a célébré aussi dans ses lettres le mérite et la valeur de M. Masgontier sieur de Laubanie.

8° Gondinet (Yrieix), docteur en médecine, né et mort à St-Yrieix dans le *xvii*^e siècle, fut revêtu, sous la minorité de Louis XIII, du titre de médecin de la reine-mère (Anne d'Autriche); il jouit dans l'exercice de l'art de guérir d'une grande renommée, et d'une confiance très-étendue dans la province du Limousin.

9° Belingard, né à Saint-Yrieix au commencement du *xvii*^e siècle, chanoine au chapitre de cette ville, a été placé au rang des grammairiens les plus distingués du Limousin.

A Saint-Yrieix, le 14 avril 1821.

Le Sous-Préfet de l'arrondissement de Saint-Yrieix,

GONDINET (4).

(4) Ce mémoire, rédigé, en 1821, sur la demande de M. le comte de Castéja, préfet du département, a été consulté avec fruit par M. Allou, auteur de la Description des monuments de la Haute-Vienne.

Quoi qu'il en soit, nous avons cru devoir le reproduire, parce qu'il forme une histoire complète, et qu'il intéresse au plus haut point le département, et surtout l'arrondissement de St-Yrieix, dont l'auteur fut un des administrateurs les plus distingués.

(Note de la rédaction.)

DENIERS CONSULAIRES D'ARGENT

TROUVÉS

AU VILLAGE DE LA JANTE , PRÈS COMPREIGNAC

EN 1811.

J'adressai, il y a environ trente-six ans, à la Société d'Agriculture de notre ville une dissertation sur des médailles romaines d'argent, dites *deniers consulaires*, dans laquelle je prouvai que les plus illustres familles du peuple-roi se piquèrent de joindre à la gloire militaire celle, plus modeste mais plus utile, qu'ils obtenaient par leurs travaux agricoles. Je montrai, médailles en mains, les noms des plus grands triomphateurs, des plus habiles dans l'art de la guerre, accolés avec un honorable orgueil aux surnoms que leur avaient valus leurs succès dans diverses branches de l'agriculture; je citerai les *Cæpio*, *Cicero*, *Fabatus*, *Fabia*, *Florus*, *Larisculus*, *Lentulus*, *Piso*, *Porcius*, *Taurus*, *Trio*, *Vitulus*, et bien d'autres surnoms donnés à des cultivateurs de légumes ou éleveurs d'animaux. A l'inverse, les familles *Allia* et *Appia* ont attaché leurs noms à des produits qui les conservent encore. Les deniers consulaires, frappés, sous la république romaine, par des triumvirs monétaires qui prenaient pour type quelque fait mémorable à la gloire d'un de leurs ancêtres, ont eu un constant attrait aux yeux des numismates à cause des têtes des dieux et déesses, des anciens rois, des monuments curieux, et des événements historiques qui y sont retracés. La découverte de La Jante fut une bonne fortune pour la science : aussi me crus-je obligé de recueillir les portions de ce trésor partagées entre les héritiers de Jean Gayte. Votre médaillier en renferme une certaine quantité; j'en ai retrouvé quelques autres, dont je désigne, dans la description qui suit, les différents détenteurs. Je me suis appliqué à donner les légendes exactes de ces médailles, ainsi que les véritables attributions, aux familles consulaires romaines, en relevant les erreurs commises par mes devanciers.

Je déplore vivement la perte de la plupart des pièces gauloises

et de celles que M. Martin distribuait trop généreusement à l'époque de la trouvaille de ce trésor (1).

Toutes ces médailles n'étaient pourtant pas gauloises, puisque MM. Duroux et Martin en ont décrit ensemble une quinzaine.

Ces messieurs, dans l'enthousiasme que leur inspira cette riche et belle découverte, pressés de la publier, ne consultèrent pas les bons auteurs numismatiques, qu'ils n'avaient peut-être pas sous la main, et ne comprirent pas la valeur et la signification du chiffre romain X, abréviation du mot *denarius*. Trompés par les sigles S. C., ils crurent voir la tête du sénat romain dans celle de Jupiter, et attribuèrent à un *Titus* un denier de la famille *Titia*, antérieur de plus d'un siècle. Ils n'en rendirent pas moins à la science un service, dont nous devons nous montrer d'autant plus reconnaissants qu'ils nous ont transmis les détails de la découverte de ce trésor de numismatique gauloise et romaine.

Le nombre des médailles gauloises retrouvées est trop peu important pour devenir le sujet d'une dissertation : je viens vous entretenir des deniers consulaires romains.

Tête de Jupiter barbu; à droite, S. C., *Revers.* — Victoire ailée dans un *senatus consulto.* — Un décret du sénat quadrigé; elle tient une palme et une avait nommé *Quintus Antonius*, sur- couronne de laurier. A l'exergue on lit : nommé *Balbus* (bègue), préteur en Q. ANT. BALB. PR., *Quintus Antonius* Sardaigne, vers l'an 666 de Rome (88 ans *Balbus prætor.* Florus nous apprend av. J.-C.). La famille Antonia était que Lucius Philippus, lieutenant de divisée en deux branches, l'une patri- Sylla, fut envoyé dans l'île de Sardaigne

(1) « Le cabinet de M. Martin était curieux pour les antiquaires : il me montra une grande boîte remplie d'une immense quantité de monnaies gauloises. Je n'en avais jamais vu une pareille collection : je ne crois pas exagérer en disant qu'il y en avait plus d'un boisseau. Elles étaient toutes en argent, toutes très-petites, toutes du même genre et toutes de la même dimension. Ce généreux amateur, me les voyant considérer avec plaisir, m'en offrit obligeamment une poignée, comme on offre une poignée de dragées, en me suppliant de les accepter. Je réduisis à quatre, non sans discussion, sa libéralité, dont je ne voulais pas abuser. Combien d'antiquaires, fiers d'une pareille richesse, n'en offriraient pas le plus petit échantillon à la convoitise d'un amateur ! Ces monnaies ont été trouvées aux environs de Compreignac, village situé à cinq lieues nord de Limoges : elles étaient enfermées dans un grand pot noir, de forme antique comme elles. C'était sans doute un trésor caché lors de quelques-unes des invasions auxquelles furent en proie les Gaules depuis les Romains jusqu'aux Francs ; et le propriétaire, qui voulut le soustraire à la rapacité du soldat, n'aura pu se soustraire lui-même à sa barbarie. »

VAYSSÉ DU VILLIERS, *Itinéraire descriptif de la France*.

cienne, et l'autre plébéienne.

Tête couronnée de laurier, à longue barbe tressée, à droite. C. MEMMI. C. E. d'un côté, QVIRINVS. de l'autre. C'est la tête de Romulus, déifié sous le nom de *Quirinus*. *Caius Memmius*, *Caii filius*, fut consul l'an 749 de Rome (35 ans av. J.-C.), préteur en Sardaigne et en Sicile. La famille Memmia était plébéienne.

Tête de la déesse Flore à droite; elle est couronnée de fleurs; d'un côté, un *lituus* ou bâton augural; de l'autre, la légende FLORALIA PRIMVS fecit. Ce denier, de la famille Servilia, rappelle la première célébration des jeux floraux l'an 545 de Rome (209 ans av. J.-C.) en l'honneur de la déesse Flore. Ovide s'exprime ainsi dans ses *Fastes*, liv. IV et V :

Mille venit variis florum dea nexa coronis.
Mater, ades, florum ludis celebrata jocosis.

Tite-Live en fait mention, liv. XXVII.
— M. Maury tient ces trois deniers de la main même du vieux Jean Gayte de La Jante.

Tête de roi ceinte du diadème entre le *lituus* et la légende ANCVS. C'est celle d'Anco Marcius, petit-fils de Numa Pompilius, et quatrième roi de Rome, l'an 413 de sa fondation (639 ans av. J.-C.), qui fut la souche, selon Plutarque, de la famille Marcia, dont Jules-César était descendant. Le *lituus* ou bâton augural est placé là en souvenir de ce qu'il réforma le culte, et créa le souverain pontificat; ce qui lui fit donner le surnom de *sacrificus* :

Marcia sacrificio deductum nomen ab Anco.
(OVIDE, TITE-LIVE, etc.)

pour remplacer le préteur L. Antonius, qui y avait été tué.

(Cabinet de M. Maury, notaire à Ambazac.)

Revers. — Cérés, assise, tenant trois épis et une torche, dans un char traîné par des serpents : autour, la légende MEMMIVS. ÆD. CEREA LIA. PRIMVS. FECIT. Ce Memmius, au dire de Dion, fit célébrer le premier les jeux de Cérés dans le cirque pendant son édilité. Au lieu du flambeau, quelques auteurs croient voir une quenouille et des pavots.

(Même collection.)

Revers. — Deux guerriers, coiffés du casque, portant un bouclier, et revêtus de la cuirasse, tiennent élevés deux glaives, ou plutôt deux poignards : on lit à l'exergue de la légende : C. SERVILI. CF. Ce sont les deux frères Servilius, fils de Caius, Publius et Casca, qui se montrent l'un à l'autre l'arme avec laquelle ils ont blessé Jules-César; ils firent graver sur l'autre face de ce denier la tête de Flore, en souvenir d'un de leurs ancêtres, édile curule et maître de la cavalerie, qui donna le premier des jeux floraux au peuple romain assemblé, et lui fit jeter des pois et des fèves.

Revers. — Homme à cheval, au-devant duquel s'avance un chien. Aqueduc à cinq arches, sous chacune desquelles est placée une lettre A. Q. V. A. M., abrégé d'*Aqua Marcia*; derrière le cavalier, la légende PHILIPPVS., surnom d'une branche plébéienne de la famille Marcia, qui signifie *ami des chevaux*. Castor, un des dieux protecteurs de Rome, est représenté à cheval :

Castor gaudet equis. (HORACE.)

Le Philippus qui frappa ce denier fut, lieutenant de Sylla en Sardaigne, et

Ancus agrandit Rome, y amena des eaux, construisit le port d'Ostie, et un ancien auteur dit naïvement qu'il imagina la gabelle et le droit sur le sel pour faire face à ses grandes dépenses. L'aqueduc et la source dont il dota la ville éternelle ont conservé son nom, comme on le voit au revers de cette médaille. Ancus régna 24 ans, et mourut l'an 613 av. J.-C.

Tête, coiffée d'un casque orné d'ailes éployées, de la déesse Rome ou de Pallas; son cou est entouré d'un collier de perles; devant, le X, marque du denier; derrière, le vase des sacrifices, *præfericulum*. Cette médaille appartient à la famille plébéienne Pompeia, dont les trois branches connues portaient les surnoms de *Magnus*, *Rufus* et *Fostlus*. Le grand Pompée augmenta son illustration. Ce denier fut frappé par *Sextus Pompée Faustulus*, comme on peut le lire dans la légende abrégée SEX. PO. POSTVLVS de son revers. Sextus fut consul avec Lucius Cornuficius, l'an 717 de Rome (37 ans av. J.-C.).

Ces deux deniers, trouvés à La Jante, appartiennent à M. Ch. Romanet du Caillaud.

Tête de Janus, autour M. FOVRI. L. F. Janus *biceps*, *bifrons*, ou à deux visages, à qui le Promptuaire des médailles donne Vesta pour femme, régnait en Italie, et y reçut fort bien Saturne, chassé d'Arcadie par son fils Jupiter. Il bâtit *Janiculum*, et partagea son autorité avec Saturne; ce qui fait croire à quelques écrivains que cette double tête est celle de Janus et de Saturne. Macrobe prend Janus pour le soleil et le dieu de l'année; Ovide pense de même :

Janus biceps, anni tacite labentis origo,
Solutus de superis qui tua terga vides.

Ses connaissances en astronomie et sa

consul l'an de Rome 662 (91 ans av. J.-C.) avec Sextus *Julius Cæsar*, comme le dit Cicéron. Certains numismates pensent, d'après Tite-Live, que, au lieu d'un cavalier, il faut reconnaître la statue équestre érigée, devant le temple de Castor, à Marcius Tremulus, par le sénat et le peuple romain pour ses victoires sur les Samnites (306 ans av. J.-C.).

Revers. — Figuier sur lequel est perché un piver; au pied de l'arbre, une louve allongeant son corps, et tournant la tête vers deux petits enfants nus qui sucent le lait de ses mamelles; un berger (*Faustulus*), placé tout auprès, regarde cette scène avec étonnement. Cet arbre est le figuier *ruminal*, à l'ombre duquel une louve nourrit Rémus et Romulus exposés par leur mère Rhea Sylvia. Ovide, dans ses *Fastes*, chante ces premiers détails de l'histoire de Rome :

Martia piceus avis gemino pro stipite pugnat,
Et lupa, etc.
Lacte quis infantes nascit crevisse ferino
Et picum expositis ampe tulisse cibum?

Revers. — Rome triomphante, debout, le casque en tête et la haste au bras, dépose une couronne de laurier sur un trophée composé d'une cuirasse, un bouclier et une lance, terminé par un casque. Au bas sont des faisceaux, une proue de vaisseau et une aigle romaine; derrière la déesse Rome, on lit : ROMA; à l'exergue : PHILLI, l'un des trois surnoms de la famille patricienne *Furia* ou *Fouria*. Ce denier fut frappé par *Marcus Furius Philus*, fils de *Lucius*, en commémoration des honneurs du triomphe qu'obtint Publius Furius Philus pour ses victoires sur les Gaulois Liguriens, l'an 530 de Rome (223 ans av. J.-C.). (TITE-LIVE.)

prévoyance lui firent plutôt attribuer ce double visage. Romulus lui dédia un temple, ouvert en temps de guerre et fermé en temps de paix.

P. ACCOLEIVS. LARISCOLVS autour d'un buste de femme vêtue de deuil, à droite. La famille Accoleia, plébéienne, était originaire des environs du fleuve de l'Eridan (Pô). Publius, qui a frappé ce denier, s'était adonné à la culture du pin larix, arbre précieux, parce qu'il ne pourrissait pas et se brûlait difficilement, *et robusta larix igni impenetrabile lignum*; ce qui lui valut le surnom de Lariscolus. Le buste de femme en deuil est sans doute celui de Phaétuse, sœur aînée de Phaéton.

PAVLLVS. LEPIDVS. CONCORDIA. Tête de la *Concorde* à droite; elle est voilée, et couronnée sur le front d'un diadème. Denier de la famille patricienne *Æmilia*, qui porte sur les médailles les surnoms de *Scaurus*, *Paullus*, *Lepidus* et *Buca*, et, sur les monuments, ceux de *Papus*, *Mamercinus* et *Barbula*. Paulus Æmilius fut adopté par *Leptidus*, et, sur ce denier, choisit pour type, par reconnaissance, la tête de la *Concorde*, symbole de l'adoption, ainsi que la *Piété*, sur les plus anciennes médailles consulaires. Une inscription trouvée à Rome dans la voie Sacrée énumère les noms et les titres de Paul-Émile : L. AEMILIVS. L. F. PAVLLVS. COS. II. CENS. AVGVR. TRIVMPHAVIT. TER.

Tête de la *Piété*, couronnée d'un diadème sur le front. Cigogne, emblème favori des anciens, qui le donnèrent pour attribut à la *Piété*, parce que cet oiseau a soin de nourrir son père et sa mère devenus vieux. Denier de la famille *Cæcilia*, plébéienne, mais illustrée par des actions d'éclat et de hautes charges. Ses membres portaient les surnoms de *Metellus*, *Pius*, *Macedonicus* et *Numidicus*. Quintus Metellus obtint le beau surnom de Pieux, parce que, à force de

Revers. — Trois corps de femmes chargées de branches à moitié métamorphosées en arbres. Ce sont les sœurs de Phaéton, foudroyé par Jupiter, et précipité dans l'Eridan; elles furent changées en *larix*, arbre dont la résine ressemble à des larmes à cause de celles qu'elles versèrent sur la triste fin de leur frère; sympathisant à leur douleur, le bois du bûcher qui devait consumer le corps de Phaéton refusa long-temps de s'enbraser. Palladius, Pline et Vitruve ont écrit sur le pin larix.

Revers. — PAVLLVS, à l'exergue, au-dessous d'un trophée composé de cuirasse, casque et boucliers; à droite, un personnage en toge; à gauche, trois captifs, un grand et deux petits. Ce type représente le triomphe dont fut honoré Paul-Émile pour sa victoire sur Persée, roi de Macédoine, à Pydna, l'an 585 de Rome (168 ans av. J.-C.). Le mot TER, inscrit au-dessus du trophée, indique que Paulus Æmilius entra trois fois triomphalement dans Rome pour avoir défait les Espagnols étant propréteur, les Ligures étant proconsul. A son troisième triomphe, le roi Persée et ses deux fils venaient derrière son char.

(VELLEIUS PATERCULUS, liv. II, et PLUTARQUE, *Vie de Paul-Émile*.)

Revers. — Éléphant. A l'exergue, Q. C. M. P. I. *Quintus Cæcilius Metellus Pius Imperator*, général en chef. L'éléphant empreint du côté du revers est le symbole de l'Afrique, qui vit les exploits de Métellus, et où il fut salué par ses troupes du titre d'*imperator*, qui ne signifiait pas encore *empereur*: César l'explique clairement à son troisième livre de la Guerre civile. *Quintus Cæcilius Metellus Pius* fut le collègue du dictateur L. Cornelius Sylla, pendant

démarches, il fit rapporter la loi qui avait exilé son père, surnommé le Numidique, ce qu'il obtint du sénat et du peuple, touchés de ses larmes et de sa piété filiale. (VELLEIUS PATERCULUS, livre II.)

Autre denier, même tête de la *Piété*, même attribut de la cigogne; denier commun aux familles *Cæcilia* et *Cornelia*; parce qu'il est frappé en l'honneur de Publius Cornélius Scipion, entré dans la famille *Cæcilia* comme fils adoptif de Q. Metellus.

Tête de Bacchus avec un thyrses, denier de la famille *Cassia*, divisée en deux branches, l'une patricienne, et l'autre plébéienne, aux surnoms de *Longus* et *Longinus*. Bacchus était appelé aussi *Libér*, *Liber Pater*, le père de la *liberté*, à cause de celle que donne l'ivresse. SP. Cassius fit la dédicace du temple que lui voua le dictateur A. Postumius, dans la guerre contre les Latins, l'an 660 de Rome (94 ans av. J.-C.).

Tête casquée du dieu Mars, à droite, avec une lance sur l'épaule. Mars était un des douze grands dieux, *Dii consentes*, protecteurs de Rome; il passait pour le père de Romulus, son fondateur. Ce denier appartient à la famille *Cornelia*, partagée en deux branches, patricienne et plébéienne. La première avait pour surnoms : *Blasio*, *Lentulus*, *Scipio*, *Cinna*, *Sisenna*, *Sylla* et *Merula*; la seconde, *Dolabella*, *Cethegus* et *Spinther*.

Tête de Rome coiffée d'un casque orné d'ailes, à droite; derrière, le mot ROMA; devant, le chiffre numéral X, marque du denier. Denier de la célèbre famille *Flaminia*, qui donna son nom à une voie romaine, et plusieurs consuls à la

son second consulat, l'an 673 de Rome (80 ans av. J.-C.); il adopta P. Scipion, fils de sa tante *Cæcilia*, le fit son héritier, et lui transmit ses nom et surnoms.

Præfericulum, ou vase des sacrifices, et *lituus*, bâton augural, au milieu d'une couronne de laurier. À l'exergue, IMPER. Ces deux emblèmes indiquent, que Publius Scipion fut souverain pontife et augure; il eut aussi le titre d'*imperator*, et fut consul l'an 701 de Rome.

Revers. — Aigle aux ailes éployées, entre un *lituus* et un *præfericulum*. Les griffes de l'oiseau de Jupiter tiennent un foudre; au-dessous, en exergue : Q. CASSIVS. Ce Quintus Cassius, qu'on croit frère de Caius, l'un des meurtriers de Jules-César, fut tribun du peuple l'an 719 de Rome (35 ans av. J.-C.), augure et souverain pontife. On connaît trois autres médailles de ce Quintus Cassius. (Voir Denis d'Halicarnasse.)

Revers. — Victoire dans un bige, tenant une couronne de laurier. CN. LENTVL. Cneius Cornelius Lentulus, proconsul dans l'Espagne citérieure, eut, par ordre du sénat, les honneurs du triomphe, et fit son entrée dans Rome, précédé de quinze cents livres d'or, qu'on portait devant son char. (TITE-LIVE.) Un autre Cneius Lentulus, flamine de Mars, fut consul avec M. Valerius Messala, l'an 750 de Rome (3 ans av. J.-C.), comme on le lit dans Cicéron.

(Ce denier appartient à M. Védrines, marchand de parapluies.)

Revers. — Victoire dans un bige, tenant une couronne de laurier. Au bas, L. FLAMINI. CILO. A l'exergue : ce mot est un surnom des Flaminius, qui signifie *grosses lèvres*. Ce *Lucius* fut flamine, prêtre de Jules-César,

république. Tite-Live et Cicéron en font de fréquentes mentions.

Tête voilée et diadémée de la *Concord*, à droite. Autour, la légende : P. FONTEIVS. CAPITO. III. VIR. CONCORDIA. La famille *Fontei* était plébéienne, puisque P. Clodius, l'ennemi de Cicéron, voulait le faire nommer tribun du peuple. Son surnom de *Capito* signifiait *tête* ou grosse tête. *Publius Fontei Capito* fut triumvir monétaire. C'est de lui qu'il est question dans ces vers d'Horace :

Capitoque simul Fontei ad unguem
Factus homo, etc.

divinisé vers l'an 710 de Rome (44 ans av. J.-C.). (Suetone, *Vie de Jules-César*.)

Revers. — Edifice à deux étages de quatre arceaux chacun. T. DIDI. IMP. VIL. PVB. Légende, *Villa publica Titi Didii imperatoris*. Denier commun à la famille *Didia*, plébéienne, qui donna son nom à une loi somptuaire. Ce T. Didius fut lieutenant du consul dans la guerre contre les Marse l'an 663 de Rome (91 ans av. J.-C.), puis général en chef; il rétablit ou répara une propriété de l'Etat, *villa publica*, qu'habitaient des prisonniers de guerre.

Je me borne, pour cette séance, à l'explication de ces médailles, qui, jusqu'à présent, nous permet de fixer l'enfouissement du trésor de La Jante aux premières années de notre ère, la plus récente ayant été frappée trois ans avant la naissance de N.-S. J.-C.

Limoges, le 30 décembre 1857.

MAURICE ARDANT.



PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

SÉANCE DU 26 JUIN 1857.

Présidence de M. Audouin, doyen d'âge.

La séance, ouverte à huit heures, a été close à neuf heures et demie.

Etaient présents : MM. Ardant (Maurice), Astaix, Audouin, Chapoulaud, de Crossas, Lansade, Nalbert, Navières-Laboissière, Péconnet, Ruben, Roy-Pierrefitte.

M. Audouin, ancien maire de Limoges, a été prié de présider la séance comme doyen d'âge.

Le procès-verbal de la séance précédente lu et adopté, M. l'abbé Roy a dit que Mgr Berthaud, touché du choix qu'on avait fait de lui dans la dernière séance, l'a chargé de transmettre à la Société ses remerciements les plus gracieux.

Après quoi on a unanimement exprimé le désir de remettre à une séance où l'on serait en plus grand nombre la réélection triennale du bureau de la Société et des conservateurs du musée. Cette réélection était à l'ordre du jour.

Ensuite on a énuméré les ouvrages reçus par la Société depuis la dernière séance, les livres offerts pour la bibliothèque limousine que nous formons, et les dons faits au musée. Puis M. le président a proclamé, au nom du bureau, comme membres résidants, M. Duvert de La Gabie, présenté par MM. Chapoulaud et Ruben; M. Barny, substitut du procureur impérial à Limoges, présenté par MM. Péconnet et Roy-Pierrefitte; M. Adolphe Chassinat, avocat à la cour impériale de Limoges, présenté par MM. Buisson et Cazaud; M. le baron du Taya, de la paroisse de Bussière-Boffy, présenté par MM. Maurice Ardant et Roy-Pierrefitte; Joseph Benjamin Vivés, membre correspondant de plusieurs sociétés savantes, présenté par MM. Astaix et Maurice Ardant.

Le reste de la séance s'est passé en conversations qui avaient trait à la Société, mais qui sont restées sans conclusion à cause du petit nombre de membres présents, et dont d'ailleurs quelques-uns avaient eu besoin de se retirer avant la fin de la séance.

Voici maintenant la liste des dons offerts :

Pour la bibliothèque limousine :

Poésies complètes du chancelier Michel de Lhopital, traduites et précédées d'un *Nouvel Essai sur l'esprit de Lhopital*, par M. Louis Bandy de Nalèche, avocat à la cour impériale de Paris. — Dons de l'auteur.

Pour le musée :

1^o Une mâchoire et une colonne vertébrale de requin, harponné dans l'océan Pacifique. — Une tête de marsouin. — Deux ailes d'aigrette. — Dons de M. Ernest Lamy de La Chapelle, capitaine au long cours.

2^o Un travail typographique et un minéral, offerts par M. Dalpayrat.

3^o Une statuette reliquaire trouvée dans les fouilles du forum à Rome en 1854. — Une hache celtique. — Une statuette égyptienne avec hiéroglyphe. — Une dague gallo-romaine, trouvée à Périgueux, en 1820, dans le tumulus du camp de César. — Dons de M. Vivés, chef de bureau à l'administration du Grand-Central.

La Société a voté des remerciements aux divers donateurs.

Le Secrétaire adjoint, ROY-PIERREFITTE.

SÉANCE DU 31 JUILLET 1857.

Présidence de M. Alluaud aîné.

La séance est ouverte à huit heures.

Étaient présents : MM. Alluaud, Maurice Ardant, Buisson, Barny (Auguste), de Crossas, Nalbert, Roy-Pierrefitte, Vivés.

Le cahier des procès-verbaux se trouvant chez M. le secrétaire-

général, empêché sans doute de se rendre à la séance, cette lecture a été remise.

Après avoir remercié la Société de la part de le M. baron du Taya pour sa nomination proclamée dans la dernière séance M. Maurice Ardant a lu d'abord la copie antique d'un acte de donation faite l'an 1046, puis la traduction de l'acte de cession de la vicomté de Limoges par Jeanne de Bretagne, comtesse de Penthièvre, au roi Charles V.

Pendant ces lectures, MM. Astaix, Audouin, Bardinet, Chapoulaud, Charles Géry et Lemaistre étaient entrés. Dès lors on s'est trouvé en nombre suffisant pour faire les élections triennales, et on y a procédé comme il suit, après avoir décidé, sur la proposition de quelques membres, qu'il y avait lieu de reconstituer le comité de publication du Bulletin de la Société, et, sur la proposition de M. le docteur Bardinet, que ce comité serait composé de sept membres : un des présidents, les trois secrétaires, et trois autres membres pris en dehors du bureau.

Les membres du bureau ont été maintenus à la grande majorité. Il se compose de MM. Alluaud aîné, président; Mazard, vice-président; Othon Péconnet, secrétaire-général; Emile Ruben et Roy-Pierrefitte, secrétaires adjoints; Navières-Laboissière, trésorier.

Les membres du conseil d'administration ont été réélus à la presque unanimité. Ce sont MM. Tixier-Lachassagne, premier président; Noualhier, maire de Limoges, Bardinet et Maurice Ardant.

Pour le comité de publication du Bulletin, des trois membres pris en dehors du bureau, MM. Bonnin et Chapoulaud ont eu la presque unanimité, et M. Maurice Ardant, la majorité.

MM. les conservateurs du musée ont été maintenus par acclamation. Voici leurs noms :

MM. Roméo Chapoulaud et E. Ruben, pour les archives;

M. Ardant Masjambost, pour les tableaux;

M. Regnault, pour les pierres sculptées;

M. Nalbert, pour les sculptures sur bois;

M. Maurice Ardant, pour les médailles;

M. Navières-Laboissière, pour la zoologie;

MM. Alluaud et Astaix, pour la minéralogie, la géologie et les reptiles;

M. Nivet Fontaubert, pour les armes et les objets d'art.

Il reste décidé que les paroles polies qui pourraient être distribuées en séance après les diverses lectures ne préjudicient en rien à la décision que le comité de publication croira devoir prendre par

rapport à ces écrits. Ce comité décide s'il y a lieu à l'impression du travail entier ou d'un simple fragment. Il a droit encore d'indiquer des corrections; mais, après chaque lecture, on inscrira sur un registre le nom de l'auteur et le sujet qu'il a traité, afin que les divers manuscrits puissent être examinés et imprimés par ordre d'ancienneté.

La séance a été levée à dix heures.

Le Secrétaire adjoint, ROY-PIERREFITTE.

SÉANCE DU 28 AOUT 1857.

Présidence de M. Maurice Ardant.

Présents : MM. Maurice Ardant, Astaix, de Crossas, Duvert de La Gabie, Lemaistre, Nalbert, Navières, Roy-Pierrefitte, E. Ruben, B. Vivès.

M. le président et M. le vice-président se trouvant tous les deux retenus chez eux par une indisposition, la présidence est conférée par l'élection à M. Maurice Ardant.

M. l'abbé Roy-Pierrefitte, l'un des secrétaires, fait la lecture du procès-verbal de la dernière séance. Ce procès-verbal est adopté après de légères modifications.

M. de Lostanges, général de brigade en résidence à Limoges, présenté à la dernière séance par MM. Bardinet et Bonnin, est proclamé membre résidant de la Société Archéologique.

M. le président donne communication d'une lettre que M. le préfet de la Haute-Vienne a adressée à M. le maire de Limoges, et par laquelle il lui annonce que, à l'occasion de la fête de S. M., S. Exc. M. le ministre d'Etat vient d'accorder au musée de Limoges un paysage exécuté par M. Cicéri. La Société, après avoir remercié Son Excellence de sa haute sollicitude pour le musée de Limoges, et de l'offre bienveillante qu'elle vient de lui faire, déclare accepter le

mode d'envoi direct par les soins de MM. les employés du ministère, les frais d'emballage et de port devant être supportés par la Société.

M. l'abbé Roy-Pierrefitte annonce à la Société que l'un de ses membres, M. Arbellot, curé de Rochechouart, a reçu de M. de Caumont une lettre par laquelle l'honorable directeur de la Société Française pour la conservation des monuments historiques fait espérer que le congrès scientifique de France pourra, sur le vœu de la Société Archéologique et Historique du Limousin, tenir à Limoges sa session de 1859. L'assemblée déclare que la question est beaucoup trop importante pour pouvoir être décidée dignement par le petit nombre de membres présents, et en renvoie la décision à la séance prochaine.

Divers dons sont faits au musée :

1° Un vase en cuivre, trouvé, à sept mètres sous terre, dans un puits situé entre l'église de St-Gence et le camp romain dont on voit des vestiges dans cette commune. Ce vase est offert par M. le curé de St-Gence. — Remerciements.

2° La quatrième livraison de l'*Histoire d'Uzerche*, offerte par l'auteur, M. Combet, membre correspondant de la Société. — Remerciements, et renvoi, pour l'analyse, à M. Navières.

3° *Histoire de Tulle*, par M. Bonnélye : don de l'auteur, qui, sur la présentation de MM. M. Ardant et Vivés, demande à faire partie de la Société Archéologique comme membre correspondant. — Remerciements, et renvoi, pour l'analyse de l'ouvrage, à M. B. Vivés.

4° *Notice historique et liturgique sur les cloches*, par M. l'abbé Jules Corblet : don de l'auteur. — Remerciements, et renvoi, pour l'analyse, à M. l'abbé Cazaud.

5° Le cinquième Bulletin de la Société de l'Histoire de France. — Renvoi à M. Duvert de La Gabie.

6° Bulletin de la Société Archéologique de l'Orléanais, n° 25. — Renvoi à M. E. Ruben.

La parole est à M. B. Vivés, qui lit le commencement d'un travail intitulé : « *Aperçu sur les médailles de coin moderne dont la plupart sont connues sous le nom de padouans ou padouanes* ». Ces quelques pages, où le savoir égale la concision et la sobriété, captivent l'attention de la Société, et attirent à l'auteur de nombreuses félicitations.

M. Navières, qui s'était chargé d'analyser le huitième volume des Mémoires de la Société d'Emulation du Doubs, rend compte de son

travail. Sans s'effrayer du nombre et de la diversité des matières contenues dans ce recueil, l'honorable membre a bravement tout passé en revue : mécanique, histoire, archéologie, histoire naturelle, botanique, entomologie, agriculture, économie domestique, critique littéraire, en mettant en relief tout ce qui pouvait offrir quelque utilité ou quelque intérêt. C'est ainsi que M. le rapporteur émet le vœu que, à l'exemple de la Société d'Emulation du Doubs, la Société Archéologique du Limousin puisse enfin obtenir, à titre d'encouragement, quelques subventions de S. Exc. M. le ministre de l'instruction publique, à la condition, par la Société, de mettre ses collections d'histoire naturelle à la disposition de MM. les professeurs du lycée. C'est ainsi encore qu'il fait ressortir ce fait, important pour un pays manufacturier comme le nôtre, que, en mécanique, les expériences faites avec des appareils de petite dimension induisent très-souvent en erreur ceux qui veulent en conclure les effets que doivent produire les machines en grand. C'est ainsi enfin que, après avoir parlé de la bataille d'Alesia, où fut tué Sedulius, chef des Lémoviques, et de la discussion qui s'est élevée de nos jours au sujet de la position topographique de cette ville ; des lieux appelés *Beauregard*, dont la racine serait le mot celtique *bel*, et qui s'appliqueraient aux lieux consacrés à ce dieu, M. Navières termine en traitant la question *Histoire naturelle et botanique* avec tout le savoir qui distingue notre conservateur de zoologie.

Ce petit rapport, écrit avec vivacité et délicatesse, a été écouté avec le plus grand plaisir.

M. l'abbé Roy-Pierrefitte a terminé la séance en lisant quelques fragments choisis dans les deux dernières parties d'une *Notice sur l'abbaye de St-Martial*, dont il avait commencé la lecture précédemment. L'assemblée a écouté avec attention cette lecture, pleine de savantes recherches et de détails historiques intéressants, et dont il est bon d'indiquer les passages principaux :

1^o 4063. — Les moines venus de Cluny, et introduits par violence dans le monastère de St-Martial, gagnent bien vite l'estime publique par leur piété et leurs bonnes œuvres.

2^o De 4095 à 4285, l'abbaye reçoit successivement la visite du pape Urbain II, de Louis VII et de sa femme Eléonore ; d'Henri Plantagenet, duc de Normandie, qui fut plus tard roi d'Angleterre ; d'Henri le Jeune, fils aîné du roi d'Angleterre Henri II ; d'Edouard I^{er}, roi d'Angleterre ; de Charles VII ; de Louis XI ; de Philippe III.

3^o En l'absence de l'évêque de Limoges, l'abbé de St-Martial gouvernait le diocèse de concert avec les chanoines les plus distingués

de la capitale, et l'élection de l'évêque dépendait principalement de cet abbé, comme le prouve une bulle de 1096.

4^e 1535, 4^{er} septembre. — Bulle de Paul III, qui érige l'abbaye en chapitre séculier, composé d'un abbé, d'un prévôt, d'un chantre et de dix-huit autres chanoines, de douze vicaires, d'un maître de chant et de six enfants de chœur.

5^e Le chapitre de St-Martial ne fut supprimé que par la révolution.

Cette lecture nous a fait connaître deux ouvrages de l'abbé Legros, imprimés à Limoges en 1783, époque à laquelle Mgr d'Argentré introduisit dans le diocèse un nouveau bréviaire. Ces ouvrages sont : 1^o *le Propre des offices de St-Martial*, in 12 ; 2^o *le Processional* particulier à cette église.

M. le président, au nom de la Société, remercie M. l'abbé Roy de sa communication.

A dix heures, la séance est levée.

Le Secrétaire adjoint, E. RUBEN.

SÉANCE DU 30 OCTOBRE 1857.

Présidence de M. Bonnin.

Présents : MM. Bonnin, de Crossas, Lemaistre, Nalbert, Nivet-Fontaubert, Regnault, Roy-Pierrefitte, E. Ruben, B. Vivés.

En l'absence de MM. les président et vice-présidents, M. Bonnin, inspecteur de l'académie, veut bien prendre place au fauteuil.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu, et sa rédaction maintenue après quelques observations.

A la dernière séance, la Société avait été saisie, par l'organe d'un des secrétaires, M. l'abbé Roy-Pierrefitte, de la proposition d'un vœu à émettre relativement à la tenue à Limoges du congrès scientifique de 1859. La Société déclare qu'elle serait heureuse de voir l'accomplissement d'un projet destiné à donner une vive impulsion aux études scientifiques et littéraires dans le Limousin.

M. Bonnélye, professeur, bibliothécaire de la ville de Tulle, présenté à la dernière séance par MM. Ardant et Vivés, est reçu membre correspondant de la Société Archéologique et Historique du Limousin.

Il est donné lecture de plusieurs lettres :

1° D'une lettre dans laquelle M. Dumont, éditeur de l'Annuaire de la Hte-Vienne, annonce à M. le président qu'il met à la disposition de la Société 12 à 15 pages de l'édition de 1858 pour qu'elle puisse y insérer les documents spéciaux qu'elle jugera utiles et intéressants. — La Société remercie M. Dumont de l'offre qu'il veut bien lui faire, et lui permet de prendre dans son Bulletin les documents spéciaux qu'il jugera convenables.

2° De trois lettres, en date des 8, 13 et 16 septembre dernier, par lesquelles M. le maire de Limoges adresse à M. le président, pour être déposés au musée : 1° une médaille en bronze, frappée en commémoration de la naissance du prince impérial, et offerte à la ville de Limoges par M. le préfet de la Seine au nom de la ville de Paris; 2° deux médailles, une en bronze, l'autre en argent, frappées en commémoration de la naissance du prince impérial, offertes à Leurs Majestés Impériales par les principales villes de France; 3° quarante-huit médaillons bronze, de différents modules, provenant de la bibliothèque communale, et énumérés dans la lettre d'envoi du 16 septembre.

La Société, après avoir admiré ces médailles, et notamment les trois premières, déclare que la décision déjà prise par elle au sujet de simples dépôts faits par les particuliers ne saurait être applicable à l'administration toute paternelle de M. le maire, et le remercie de son inépuisable bienveillance pour le musée.

Divers dons ont été faits au musée depuis la dernière séance.

4° Une grande quantité de coquillages, étoiles de mer, plantes marines, minéraux, haches des sauvages, etc., rapportés des Antilles françaises, et offerts au musée par M. Bertrand, huissier à Bellac. — Remerciements.

2° Stalactite rapportée des Eaux-Bonnes, et offerte par M. Lemoine, capitaine adjudant-major au 4^e dragons. — Remerciements.

3° Divers bulletins de sociétés savantes (V la liste à la fin du procès-verbal). — La Société accepte l'échange de ses publications avec celles de la Société Historique et Littéraire du Bas-Limousin, de la Société Archéologique de Béziers, et de la Société d'Etudes scientifiques et archéologiques de Dragnignan.

M. B. Vivés lit, sur les médailles nommées *padouanes*, un deuxième

article intitulé : *Des médailles moulées sur celles qui sont de coin moderne*. Cet article, où l'on trouve les mêmes qualités que dans celui lu à la précédente séance, est écouté avec attention.

Trois autres lectures sont faites à la Société :

1^o Par M. B. Vivés : Rapport sur les huit premières livraisons de l'ouvrage offert à la Société par M. Bonnélye, et intitulé : *Histoire de la ville de Tulle et de ses environs* ;

2^o Par M. E. Ruben (au nom de M. M. Ardant) : Rapport sur des fouilles faites dans le tumulus dit de Corneloube, situé dans la propriété de M. E. Boudet, commune de Beaune, et sur les lieux appelés Orières, à Aurières ;

3^o Par M. Regnault, architecte : Rapport sur l'ouvrage offert à la Société par M. Deloche, chef de bureau au ministère de l'agriculture, et intitulé : *Les Lémoivices de l'Armorique*.

(Voir, pour les trois lectures, le présent tome du Bulletin.)

M. le président, après avoir remercié les auteurs de ces trois rapports, déclare la séance levée.

Publications envoyées à la Société depuis sa dernière séance.

1^o *Bulletin de la Société Archéologique de l'Orléanais*. — 2^e trimestre de 1857, n^o 27.

2^o *Bulletin de la Société Historique et Littéraire du Bas-Limousin*. — Tome 1^{er}, 4^{re} et 2^e livraisons.

3^o Table des matières des 23 premières années du *Bulletin de la Société de l'histoire de France*.

4^o *Annales de l'Académie Archéologique de Belgique*. — Tome XIV, 2^e livraison.

5^o Compte-rendu des congrès archéologiques de Mende et de Valence, et du congrès scientifique de Grenoble, par l'abbé Jules Corblet.

Revues des Sociétés savantes :

6^o *Bulletin de la Société des Antiquaires de France*, 1857. (Notice sur la vie de M. de Villers du Terrage.)

7^o *Bulletin de la Société d'Etudes scientifiques et archéologiques de la ville de Draguignan*. — Tome 1^{er}, avril 1857.

8^o *Bulletin de la Société Archéologique de Béziers*. — 15^e et 16^e livraisons, 1857.

Le Secrétaire adjoint, E. RUBEN.

LISTE DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ.

BUREAU.

Président-né. — M. le comte DE COETLOGON, *, préfet de la Haute-Vienne.
Président. — M. ALLUAUD aîné *.
Vice-Président. — M. MAZARD père *.
Secrétaire-général. — M. Othon PÉCONNET.
Secrétaire adjoint et archiviste. — M. E. RUBEN.
Secrétaire adjoint. — M. l'abbé ROY-PIERREFITTE.
Trésorier. — M. NAVIÈRES-LABOISSIÈRE.

MEMBRES DU CONSEIL.

MM. TIXIER-LACHASSAGNE, O *, premier président.
Armand NOUALNIER *, maire de Limoges.
Maurice ARDANT, archiviste de la Haute-Vienne.
Le docteur BARDINET.

CONSERVATEURS.

Archives. — MM. Roméo CHAPOULAUD, E. RUBEN.
Tableaux. — M. ARDANT-MASJAMBOST.
Pierres sculptées. — M. REGNAULT.
Sculptures sur bois. — M. NALBERT.
Médailles. — M. Maurice ARDANT.
Zoologie, ornithologie, papillons. — M. NAVIÈRES-LABOISSIÈRE.
Minéralogie, géologie, reptiles. — MM. ALLUAUD * et ASTAIX.
Armes, objets d'art. — M. NIVET-FONTAUBERT.

COMMISSION DU MUSÉE CÉRAMIQUE.

MM. ALLUAUD *, MAZARD *, MASJAMBOST, Maurice ARDANT, ASTAIX, FAYETTE et PERDOUX.

MEMBRES RÉSIDANTS.

MM.

ALLUAUD aîné *, ancien maire de Limoges.
ARBELLOT, archiprêtre de Rochechouart.
ARDANT (Louis) *, anc. maire de Limoges.
ARDANT (Eugène), imprimeur.
ARDANT (Maurice), arch. de la Hte-Vienne.
ARDANT-MASJAMBOST, profess. de peinture.
ASTAIX, professeur à l'école de médecine.
AUDOUIN (Joseph), anc. maire de Limoges.
BARDINET (Alphonse), professeur à l'école de médecine.
BARNY (Alexis), profes* à l'école de médec.

MM.

BARNY, substitut du procureur impérial à Limoges.
BARON DU TAY, à Bussière-Boffy.
BONNIN, inspecteur de l'académie.
BOURDEAU-LAJUDIE père, ancien député.
BOURGOING-MÉLISSE, propr., à St-Junien.
BRISSET (Frédéric), juge à St-Yrieix.
BRUNET, vice-président du tribunal civil.
BUISSON (Edouard), avocat.
(CAZAUD (l'abbé), vicaire à St-Michel.
CHAPOULAUD (Roméo), imprimeur.

- CHARREYRE, professeur de musique.
CHASSINAT (Adolphe), avocat.
DE BONNEVAL, C *, maréchal-de-camp.
DE COETLOGON (le comte) *, préfet de la Haute-Vienne.
DE CROSSAS, lithographe.
DEFAYE fils, pharmacien, à St-Junien.
DE GRAVE, propriétaire.
DE LA BASTIDE *, capitaine d'état-major.
DE MAUBLANC, propriétaire, à St-Junien.
DE LA GUÉRONNIÈRE * (le comte Alfred).
DE ROFFIGNAC (Albéric), propriétaire.
DE SAINT-GENIS *, directeur de l'enregistrement et des domaines.
DE SAINT-GERMAIN, avoué.
DE SALLES-BEAUREGARD (Gustave), propriét.
DE VILLELUME (le comte), à Losmonerie.
DUBOIS, fabricant de porcelaine.
DUVERGER (Gustave), négociant.
DUVERT DE LA GABIE, propriétaire.
FAYETTE, architecte du département.
FIZOT-LAVERGNE, avoué près la cour.
FOUGERAS-LAVERGNOLLE, notaire.
FOUGÈRE (Léopold), docteur en médecine.
FOURNIER *, conseiller à la cour.
GAY DE VERNON (le baron) *, propriétaire.
GÉRY (Charles), avocat.
GOUJAUD fils, ornithologiste, à Bellac.
LAMY-DELURET (Edouard), banquier.
LANSADE, agent-voyer.
LAPORTE (Ernest), négociant.
LEMAISTRE, docteur en médecine.
LESME, fabricant de porcelaine.
MALLEVERGNE *, président de chambre.
MARÉVÉRY (l'abbé).
MAZARD père *, ancien maire de Limoges, directeur de l'école de médecine.
NALBERT, scupteur.
NAVIERES-LABOISSIÈRE, ancien inspecteur d'académie.
NARJOUX, architecte diocésain.
NIVET-FONTAUBERT, négociant.
NOUALHIER (Armand) *, maire de Limoges.
PÉCONNET (Othon), avocat.
PERDOUX, profess' à l'école de modelage.
POUYAT (Emile), négociant.
RECULES (François), pharmacien.
RATTIER, avoué.
REGNAULT, archit. de la ville de Limoges.
ROGUES DE FUNSAC *, conseiller honoraire.
ROUSIER, chanoine honoraire, aumônier du lycée.
ROY-PIERREFITTE, vicaire à St-Pierre.
RUBEN (Emile), conservateur de la bibliothèque communale.
SAZERAT, fabricant de porcelaine.
SOULIGNAC (Abraham), propriétaire.
TALABOT (Auguste) *, présid. de chamb.
TARNEAUD (Firmin), banquier.
TARNEAUD (Frédéric), propriétaire.
TEXIER (l'abbé), supér. du sém. du Dorat.
TIXIER-LACHASSAGNE, O *, prem. président.
TRUOL DE BEAULIEU, banquier.
VÉDRINE (l'abbé), curé d'Arnac-la-Poste.
VERGNAUD (Léonce), propriétaire.
WYSE (le prince Napoléon BONAPARTE).

MEMBRES HONORAIRES.

MM.

- DE CAUMONT, O *, fondateur et directeur de la *Société Française*, à Caen.
Michel CHEVALIER, O *, membre de l'Institut.
CRUVEILHIER, O *, professeur à l'école de médecine de Paris.
Le vicomte DE KERCKHOVE (E.), président de l'Académie Archéologique de Belgique.
DE MENTQUE, O *, préfet de Bordeaux.
MORISOT (Tiburce), O *, ancien préfet de la Haute-Vienne, fondateur du musée.
St-MARC-GIRAUDIN, O *, membre de l'Institut.
MIGNERET *, préfet de Toulouse.
DE LASTEYRIE (Ferdinand), président de la Société des Antiquaires de France.
DELOCHE, chef de bureau au ministère des travaux publics.
LÉO DE LABORDE, membre de l'Institut.

MEMBRES CORRESPONDANTS (*ordre d'ancienneté*).

MM.

LEYMARIE, ancien secrétaire-général de la Société Archéologique du Limousin.

DE VERNEILH (Félix), inspecteur des monuments de la Hte-Vienne, à Nontron.

BARDY (Gustave), conseiller, à Poitiers.

Le marquis de LUBERSAC.

DE CARDAILLAC (Etienne), chef de division au ministère d'Etat.

ROUX, capitaine d'état-major.

BOSVIEUX (Auguste), archiviste de la Creuse, à Guéret.

NADAUD (Léon), O *, président honoraire de la cour impériale de Grenoble.

TEXIER (Louis), capitaine d'infanterie de marine.

DIDRON aîné *, directeur des *Annales Archéologiques*, à Paris.

Le vicomte Eugène DE KERCKHOVE.

GENS (Eugène), professeur d'histoire, à Bruxelles.

L'abbé MICHON, chanoine honoraire de Bordeaux et d'Angoulême.

BOYSSON D'ECOLE, receveur général, à Besançon.

PICHAUD DE LA MARTINIÈRE, directeur des contributions, à Vesoul.

BARNY DE ROMANET, curé de St-Martin-de-Jussac.

LEZAUD (Hippolyte) *, premier président, à Nancy.

THÉVENIN (Edmond), procureur impérial, à Perpignan.

DE MONTRÉAL, G O *, sénateur.

CHAUDRUC DE CRAZANNES, membre correspondant de l'Institut.

COMBET, avocat, à Uzerche (Corrèze).

DE JUILLAC (le vicomte Gustave), secrétaire-général de la Société Archéologique du Midi, à Toulouse.

DULÉRY, curé de Biennat.

DOUGLAS, président de la Société Historique et Littéraire du Bas-Limousin.

HUOT, procureur impérial à Ussel.

M^{me} Giovanna POWER, à Juillac.

M^{gr} BERTHAUD, évêque de Tulle.

DE JUSSIEU, archiviste, à Angoulême.

DELEFFE, ingénieur de 1^{re} classe, à Constantinople.

VANGINOT, architecte diocésain, à Cahors.

BONNÉLYE (François), bibliothécaire, à Tulle.

VIVÉS (Joseph-Benjamin), à Agen.

CLÉMENT (Simon), avocat, à Tulle.

NADAUD DE BUFFON, magistrat.

TABLE DES MATIÈRES.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

	Page
Séance générale du 31 mars 1856	58
— du 26 avril 1856.	59
— du 13 juin 1856	97
— du 1 ^{er} septembre 1856.	98
— du 19 novembre 1856.	99
— du 29 décembre 1856.	101
— du 30 janvier 1857.	102
— du 30 mars 1857.	104
— du 3 juin 1857.	105
— du 26 juin 1857.	199
— du 31 juillet 1857.	200
— du 28 août 1857.	202
— du 30 octobre 1857.	205

MÉMOIRES.

Le comte de Bonneval (Achmet-Pacha).	1
Quelques mots sur la ville d'Egleton.	47
Émailleurs limousins.	61
Histoire abrégée de Limoges et du Limousin sous la domination romaine, de Jules-César à Clovis, roi des Francs.	69
Notice sur l'église de St-Léonard.	89
Tumulus, orières de Beaune.	109
Dissertation sur les villages de La Jante, Vieille-Ville, Vilbert, etc., commune de Compreignac, arrondissement de Bellac, présentée à la Société d'Agriculture, des Sciences et des Arts de la Haute-Vienne par Paul-Esprit-Marie-Joseph Martin, l'un de ses associés correspondants. . .	133
Mémoire sur les antiquités des divers âges de l'arrondissement de St-Yrieix	157
Deniers consulaires d'argent trouvés au village de La Jante près Compreignac en 1811.	192

DOCUMENTS.

Explication des planches formant l'atlas des antiquités de la Hte-Vienne. . .	80
Lettre au rédacteur du Journal de Paris.	93

	Page
Election d'un juge civil à Limoges en 1511.	116
Cession de la vicomté de Limoges au roi de France Charles V par Jeanne de Penthièvre, duchesse de Bretagne, veuve de Charles de Blois, en 1369	130
Changements introduits, en 1602, par Henri IV dans le mode d'élection et le nombre des consuls de Limoges.	147
Sommation faite aux consuls de la ville d'Uzerche par M. le vice-sénéchal du Bas-Limousin relativement à des troubles que l'on craignait dans ce pays.	152
Lettre de M. de Silhouette à M. David, directeur de la monnaie de Limoges	153
Lettre de Turgot à MM. les syndics, à Compreignac.....	155

BIBLIOGRAPHIE.

Les Lémevices de l'Armorique, par M. Deloche.	140
Histoire de Tulle, par M. Bonnélye.....	145



.....
nce Charles V par
Charles de Blois, à
dans le mode d'élis.

.....
par M. le vice-
que l'on craignait

.....
la monnaie de l'ar.
.....

.....
s.



This book should be returned to
the Library on or before the last date
stamped below.

A fine of five cents a day is incurred
by retaining it beyond the specified
time.

Please return promptly.

Widener Library



3 2044 100 885 482